





FAUST

DANS L'HISTOIRE

ET

DANS LA LÉGENDE

ESSAI

SUR L'HUMANISME SUPERSTITIEUX DU XVI[e] SIÈCLE ET LES RÉCITS
DU PACTE DIABOLIQUE

PAR

P. RISTELHUBER

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET C[ie], LIBRAIRES-ÉDITEURS
[illegible]



NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
ROMA
1
6 -D
11

[illegible]
hommage de l'auteur
P. Ristelhuber

FAUST

DANS L'HISTOIRE ET DANS LA LÉGENDE



DANS L'HISTOIRE

ET

DANS LA LÉGENDE

ESSAI

SUR L'HUMANISME SUPERSTITIEUX DU XVIe SIÈCLE ET LES RÉCITS DU PACTE DIABOLIQUE

PAR

P. RISTELHUBER.





PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
QUAI DES AUGUSTINS, 35
1863

TABLE DES CHAPITRES.

FAUST

DANS L'HISTOIRE ET DANS LA LÉGENDE

FAUST

DANS L'HISTOIRE ET DANS LA LÉGENDE.

Les commentateurs n'ont pas manqué au *Faust* de Gœthe : jugements littéraires, interprétations de toute sorte, hypothèses pédantes ou frivoles, tout semble épuisé: il n'y a pas grand mal à cela : il s'agit d'un poëte, et si le vrai poëte gagne toujours à être lu, il perd souvent à être commenté. Un point curieux et moins exploré demande à être mis en lumière, ce sont les antécédents du *Faust.* Ce poëme, en effet, si original, si bizarre qu'il semble, n'est pas une création subite, le caprice sublime d'un grand artiste; il se rattache, au contraire, à une sorte de cycle, à une légende qui s'épanouit au seizième siècle et qui a sa racine dans l'histoire de cette époque.

Les témoignages historiques nous ont conduit à voir

dans le personnage de Faust un savant, un lettré, qui, à la vérité, n'a point laissé d'œuvres, mais qui, par la parole et l'action même, a exercé sur ses contemporains une influence réelle. Au seizième siècle, le goût des anciens s'était réveillé. On courut se nourrir de la lecture des philosophes païens, et la beauté du langage d'Homère, de Platon, d'Aristote, ramena pour leurs opinions philosophiques un penchant qui, un siècle auparavant, eût été traité d'hérésie. Une foule de lettrés ne dissimulaient pas leur faible pour l'antiquité et préféraient les beautés des auteurs païens à tout autre trait d'éloquence. Ce retour vers les anciens, s'il eut l'avantage d'ennoblir l'esprit, d'affranchir l'intelligence, ne fut pas sans périls. La philosophie, en se dégageant des entraves de la scolastique, ramena les spéculations du platonisme. La théorie des influences démonologiques, l'astrologie, la magie trouvèrent, de la sorte, au nom de la science, un accueil que leur refusait la religion, et les rêveries de l'antiquité furent étudiées et remises en circulation parmi les humanistes. La nature n'était pas d'ailleurs assez connue dans ses lois pour qu'on ne s'imaginât pas qu'il y intervient à tout instant des agents merveilleux, et le physicien avait toujours un petit côté de magicien ; le secret dont il s'entourait, le langage dans lequel il s'exprimait, entretenaient chez le vulgaire une créance qu'il ne repoussait pas absolument : de là la réputation de sorcier d'un Paracelse, d'un Agrippa, d'un Faust.

Or, de même que les témoignages historiques nous ont permis de reconnaître dans Faust un humaniste, les livres légendaires nous ont paru représenter cet humaniste sous les traits d'un rebelle à la foi de Luther et d'un méchant en opposition avec la morale luthérienne.

A l'époque où mourut Faust, l'Allemagne était en proie à toute l'ardeur des querelles religieuses; c'est dans ces circonstances que la légende s'est développée naturellement, pour se constituer définitivement en 1587. La première rédaction publiée à cette date est conçue au point de vue luthérien, et les suivantes ne font qu'outrer ce point de vue. Il n'y a pas de raison pour admettre une légende orale précédente conçue au point de vue de l'Église. L'Église avait son Faust depuis longtemps dans la personne de Théophile, évêque d'Adana. Nous avons suivi les manifestations graphiques, lyriques, narratives et scéniques de la légende, et nous nous sommes arrêté à Lessing, qui ouvre l'époque moderne, en deçà de laquelle nous voulions à peu près rester. Nous avons été assez sobre d'observations critiques; c'est que nous tenions à laisser parler les faits sans insister sur des détails qui regardent la rhétorique, comme sans nous fatiguer à proclamer des principes qui ont acquis le bénéfice de l'évidence et ne sont rejetés que par les pires sourds et les pires aveugles : ceux qui ne veulent ni entendre ni voir. La comparaison est d'ailleurs le

principal instrument de la science, et la science elle-même consiste en quelques faits généraux dégagés de nombreuses données particulières. Quant à la méthode, il doit être permis de l'employer moins rigoureuse, un peu digressive, dans un sujet où la science et la poésie se mêlent si facilement, où l'imagination et l'intelligence sont également captivées.

I

TÉMOIGNAGES HISTORIQUES.

Le nom de Faust se rencontre pour la première fois dans une lettre de Jean Trittheim[1], datée de Würzbourg, 20 août 1507, et adressée au mathématicien Jean Virdung de Hasfurt, astrologue de l'électeur palatin, qui tira l'horoscope de Mélanchthon.[2] « L'homme dont tu m'as parlé, dit Trittheim, ce George Sabellicus, qui s'est osé appeler le prince des nécromants, est un vagabond ou hâbleur qui mérite le fouet pour qu'à l'avenir il perde l'envie de professer des principes si odieux et si contraires à la sainte Église. Que sont, en effet, les titres qu'il s'attribue, sinon la marque d'un esprit sot et insensé, qui laisse voir de la fatuité au lieu de philosophie? Voici, en effet, comme il s'intitule :

1. *Joannis Tritthemii epistolarum familiarium libri duo, Haganoæ*, 1536. L. II, ép. 47.

2. *Corpus reformatorum*, 6291.

maître George Sabellicus, Faust jeune, prince des nécromants, astrologue, second mage, chiromancien, agromancien, pyromancien, second hydromancien. Vois la folle témérité de cet homme, qui ose se proclamer le prince des nécromants et qui, ignorant de toutes belles-lettres, devrait s'appeler fou plutôt que maître. Mais sa perversité m'est connue. Quand l'année dernière je revins de la marche de Brandebourg, je trouvai cet homme dans la ville de Gelnhausen, et dans l'hôtellerie j'entendis parler des promesses magnifiques qu'il avait eu l'audace de faire. Mais lorsqu'il apprit mon arrivée, il quitta l'hôtellerie, et jamais il ne voulut consentir à se présenter devant moi. Les titres de sa sottise qu'il t'a fait parvenir[1] et que j'ai mentionnés, il chargea un bourgeois de me les remettre aussi. En ville, des prêtres me rapportèrent qu'il s'était vanté, nə présence de beaucoup de monde, d'avoir acquis une telle science et une telle mémoire que, si tous les ouvrages de Platon et d'Aristote venaient à se perdre, lui, comme un autre Esdras, les rétablirait avec plus d'élégance qu'avant. Plus tard, comme j'étais à Spire, il vint à Würzbourg, et, poussé par la même vanité, il doit avoir dit, en présence de beaucoup de personnes, que les miracles du Christ n'étaient pas si merveilleux; qu'il pouvait faire ce qu'avait fait le Christ, quand et aussi souvent qu'il voudrait. Pendant le dernier carême

1. Il lui avait sans doute envoyé sa carte.

il vint aussi à Kreuznach, et, toujours aussi glorieux, il promit monts et merveilles, disant qu'il était le premier de tous les alchimistes et qu'il savait et pouvait tout ce qui faisait l'objet des désirs des hommes. Justement était vacant un emploi de professeur, qu'il obtint par l'entremise de Franz de Sickingen, bailli de ton prince et homme fort porté au mysticisme. Mais bientôt il fit consister son système d'éducation en débauche avec ses élèves, et lorsque sa conduite vint au jour, il se déroba au châtiment par une prompte fuite. Voilà le très-sûr témoignage que je te puis rendre de cet homme que tu attends avec tant d'impatience. Lorsqu'il se présentera chez toi, tu trouveras non un philosophe, mais un fat et un audacieux. Adieu, pense à moi.»

La façon dont Faust nous est présenté n'est pas de nature à nous disposer en sa faveur, mais le jugement de Trittheim est celui d'un moine crédule, plein de préjugés et de mauvais goût. Trittheim, selon une méthode qui ne s'est point perdue, appelle vagabond, hâbleur, fou, celui qui a le malheur de ne point adopter ses idées, de professer des principes qui ne sont pas ceux de l'Église; il va jusqu'à proposer la peine du fouet contre Faust, se faisant ainsi le digne écho de ces «inquisiteurs de la perversité hérétique», qui, dès qu'un savant s'élevait au-dessus de leur jargon, le déféraient au Saint-Office. Il semble même que Trittheim nourrît un grain de jalousie contre Faust, à la façon dont il parle de sa nécromancie: Trittheim en effet, s'il repoussait la magie diabolique,

se livrait du moins à des pratiques occultes. Ses ouvrages, autres que ses *Lettres*, sont surchargés de réflexions mystiques, de considérations allégoriques, et se traînent sous le poids d'une érudition cabalistique qui étale hors de propos les rêveries creuses et les imaginations folles des vieux rabbins. Il faut du courage et de l'attention pour démêler les procédés de la science au milieu de ces digressions et de ces rêveries[1]. Ce qu'il nous importe de constater ici, c'est que Faust possédait à fond Platon et Aristote, puisqu'il se faisait fort de les rétablir de mémoire, s'ils venaient à se perdre; cette gageure n'aurait pas dû étonner Trittheim; avant la découverte de l'imprimerie, la mémoire jouait un grand rôle dans l'éducation littéraire, et ce rôle s'est même prolongé après l'invention de Gutemberg. En 1486 Pic de la Mirandole se rendait à Rome, et se faisait fort de soutenir contre tout venant neuf cents propositions, qui étaient comme le résumé des sciences. Manzoni (1548-98) fit plus: il soutint cinq mille cent quatre-vingt-dix propositions.

Faust prétendait aussi pouvoir reproduire les miracles du Christ; en d'autres termes il n'y croyait pas, il penchait vers les doctrines de Celse, de Porphyre, de Julien, qui, dans la partie miraculeuse des Écritures, ne voyaient que la fraude des uns et l'aveuglement des

1. « Trittheim, dit Daunou dans sa Notice (Biogr. Michaud), tient pour réels les enchantements de Faust, et il est le premier qui ait parlé un peu au long de ce prétendu magicien. » Voilà tout ce que Daunou savait sur Faust !

autres, et il ouvrait la route à Spinoza, qui dit : « Tout ce qui est raconté dans les livres révélés s'est passé conformément aux lois établies dans l'univers ; » à Herder, qui, après avoir affirmé que le christianisme était par excellence le poëme de l'humanité, finit par ne plus reconnaître dans les livres saints qu'une suite de fragments de l'éternelle épopée ; à Gœthe enfin, qui écrivait à Lavater : « Pour moi, une voix sortie du ciel même ne me persuaderait pas que l'eau brûle, que le feu gèle ou que les morts ressuscitent. Je regarde plutôt tout cela comme un blasphème contre le grand Dieu et sa révélation dans la nature. »

Faust fut le protégé de Franz de Sickingen, cette dernière fleur de la chevalerie allemande, en qui se trouvait alliée la bravoure des anciens preux à la noblesse de l'esprit et à la fermeté de la raison. Sickingen, comme Faust, était mal vu du clergé corrompu de l'époque, et il le lui rendait ; aussi la parole de Luther fit-elle sur le chevalier l'effet d'une étincelle lancée dans une poudrière. Sa cour (car il en avait une comme un prince, tour à tour à Ebernbourg et à Landstuhl) était le lieu de réunion de tous les esprits éclairés, de tous les amis de la vérité et de la liberté. C'était un asile sûr, une véritable académie, où les hommes de savoir pouvaient se donner carrière sur toutes les questions[1]. Faust était là dans son élément, et Tritt-

1. Aucun recueil biographique de France n'a ouvert ses colonnes au nom de Sickingen, c'est pourtant un des grands hommes de l'Alle-

heim s'est sans doute fait l'écho de la calomnie en attribuant son départ à la crainte de la justice. Faust n'est d'ailleurs pas le seul qui ait eu à souffrir de la crédulité superstitieuse de Trittheim, nous en avons un exemple local par rapport à l'Alsace: c'est ce moine en effet qui, par ses *Annales de Hirsau*, contribua surtout à la métamorphose que la tradition fit subir à Jean de Dratt, en démon et en épouvantail des enfants (Hans Trapp).

Le chevalier Jean de Dratt, natif de la Thuringe, avait rendu des services signalés aux deux électeurs palatins Frédéric le Victorieux et Philippe l'Ingénu, dans leurs longues luttes avec les dynastes de la vallée du Rhin. Philippe l'Ingénu lui assigna, entre autres récompenses, la seigneurie du Berwartstein ou Berbelstein. Jean de Dratt, qui n'était ni plus ni moins violent que les autres chevaliers du Palatinat, mais qui avait de plus qu'eux une énergie à toute épreuve et l'intelligence de ce qu'il pouvait oser, se permit, dans les vastes forêts des environs du Berbelstein, des dégâts et des empiétements considérables; il entravait le flottage et la pêche, lésait l'abbaye de Wissembourg et ses gens dans leurs intérêts: de là des conflits et des violences, dont le

---

magne. Dans certains districts des bords du Rhin, les enfants apprennent à lire dans un abrégé de sa vie. Le Cid prenait des villes, Bayard donnait de bons coups d'épée, Sickingen a rempli une mission supérieure, il a consacré le prestige de sa naissance et les ressources de son courage à la défense de la liberté de pensée. Voy. son *Histoire*, par E. de Bouteiller, 1 vol. in-8°. 1861.

scandale arriva jusqu'aux oreilles du pape et de l'empereur.[1]

Les cartons des archives départementales du Bas-Rhin (fonds de la préfecture de Haguenau) sont remplis de missives et de mémoires ayant trait à cette lutte; la mort même de Jean de Dratt, survenue en 1504, ne mit point fin au litige. L'apparition et les actes du chevalier saxon paraissent avoir si vivement impressionné l'imagination populaire, qu'on fit de lui un magicien, un possédé, et Trittheim a sa part dans la transformation.[2] La figure du chevalier, sculptée sur la pierre sépulcrale dans la chapelle de Schlettenbach, annonce un caractère décidé, mais non une méchanceté native. La mauvaise renommée posthume de Jean de Dratt est un autre exemple du procédé que la tradition légendaire applique aux individualités historiques pour les grandir ou les enlaidir.

Revenons à Faust: celui-ci, à en juger par la lettre

---

1. Voy. Spach, *Lettres sur les archives départementales du Bas-Rhin.*

2. «1492.... *Fuit his diebus in curia Comitii Palatini marscalcus quidam nomine Joannes de Drott, patria Thuringus, germanus Thilmanni Mersburgensis episcopi, homo præsumptuosus potius quam audax, temerarius non prudens, cleri et monachorum contemptor et parum de pietate sentiens christianæ religionis, consilio subdolus, actione perversus, qui suis artibus pravis usque adeo dementaverat principem ut sine illo vivere non posset. Omnium tunc in curia existentium fuit opinio, Comitis Palatini animum maleficiis dæmonisque artibus per marscalci memorati fraudes captivatum.*» (*Annal. Hirsaug.*, tom. II. S. Gall. 1690.)



de Trittheim, était probablement vantard: l'ivresse de la science tournait la tête aux savants, et le mérite individuel avait presque besoin de s'entourer d'apparat; au seizième siècle comme dans l'antiquité, et un peu plus qu'aujourd'hui, la science était considérée comme un avantage personnel que son possesseur exploitait à son profit, avec plus ou moins de bonne foi et de charlatanisme; elle avait un caractère égoïste, parce qu'elle était étroitement liée à la pratique. La tradition a d'ailleurs conservé le souvenir de Faust à Kreuznach, et on montre encore sa maison dans la Fischergasse. Le nom du docteur était-il Sabellicus, plutôt que Faust? Cela est impossible à dire, mais il a dû s'appeler Faust jeune pour se distinguer de Faust ou Fust l'imprimeur.

D'après un registre d'inscription de la faculté de philosophie de Heidelberg, il y avait, en 1509, un Jean Faust qui étudiait dans cette faculté. Dans les *Acta philosophica Heidelb.* (t. III, fol. 36 *a*,), ce Jean Faust paraît comme le premier de ceux qui, le 15 janvier 1509, ont obtenu le grade de bachelier *de via moderna.* Il est appelé *Johannes Faust*, ex Simern, et son nom est précédé de la lettre *d: dedit*, il a payé: preuve de l'aisance de Faust. La *via moderna*, c'est la direction nominaliste en faveur alors, et considérée comme le point de départ d'une réforme philosophique. La date des *Acta* ne pourra concorder avec celle de la lettre de Trittheim, que si nous admettons que Faust se mit à étudier de nouveau, après avoir enseigné.

En 1513 Faust est à Erfurt. En effet, Mutianus Rufus ou Conrad Mudt, chanoine à Gotha, ami de Reuchlin et de Mélanchthon, et loué par Luther pour son érudition choisie, écrit le 3 octobre 1513 à son ami Henri Urbain du couvent de Georgenthal[1]: « Il y a huit jours, vint à Erfurt un chiromancien du nom de *Georgius Faustus Hemitheus Heidelbergensis*, tout simplement un vantard et un fou. Son art, comme celui de tous les devins, est vain, et pareille *physiognomie* pèse moins qu'une araignée d'eau. Les ignorants restent ébahis. C'est contre lui que les théologiens devraient s'élever, au lieu de chercher à anéantir le philosophe Reuchlin. Je l'entendis jaser à l'auberge; je n'ai point châtié sa présomption, car que m'importe la folie d'un étranger? »

Après le témoignage d'un homme attaché à l'ancienne doctrine, voici celui d'un savant qui incline vers la nouvelle, mais aussi peu favorable que le premier: cela est naturel, les esprits engagés dans les routes étroites et passionnés pour les opinions extrêmes, s'accordent lorsqu'il s'agit de honnir la modération des esprits supérieurs. L'homme modéré, en ne donnant à personne, ni tout à fait raison, ni tout à fait tort, en se modifiant lui-même et en s'abandonnant aux tâtonnements d'un esprit plus avide de connaître que d'agir,

1. Ép. 120 dans : Tentzel, *Supplementum historiæ Gothanæ primum.*

entre en suspicion auprès de tout le monde. D'après Mudt, Faust pratiquait la chiromancie et la physiognomie ou physiognomonie. La physiognomonie est l'art de reconnaître la nature d'un individu, d'après la conformation de sa figure, et son nom est cité sans défaveur par les dictionnaires, mais les lexiques diffament la chiromancie; elle est appelée ici: «l'art prétendu de prédire l'avenir d'une personne par l'inspection des mains[1]», et là: «un moyen d'imposture et un élément de superstition envers l'ignorance crédule[2].» Mais on ajoute: «Toutefois cet instrument de fourberie ou de déception peut devenir la source d'utiles révélations et de renseignements véridiques.» Ceci nous conduit à la présentation d'un autre mot d'invention récente, mais régulière, et que l'analogie explique aisément, celui de chirognomonie. De la chiromancie sort la chirognomonie, comme de l'alchimie, la chimie, et de l'astrologie, l'astronomie. Voici de la chirognomonie: «Une grande maigreur de la main, dit M. Is. Bourdon, dénote des poumons engorgés et oppressés, une tumeur ou des cicatrices vers les aisselles et quelquefois de grands chagrins..... J'ai souvent frémi en apercevant, chez une personne chroniquement enrhumée, des ongles ronds convexes et pour ainsi dire nummulaires: de tels ongles accompagnent fréquemment la phthisie tuber-

---

1. *Dictionnaire* de Dupiney de Vorepierre.
2. Isid. Bourdon, *Dict. de la Conversation.*

culeuse. » Si les accidents de l'organisme intérieur impriment aux mains de l'homme des marques particulières, l'esprit intérieur, cet invisible ouvrier qui nous façonne sans cesse, ne doit-il pas aussi attester ses habitudes diverses par des signes qui lui appartiennent et sur le même champ de la main? La solution est venue au gré du chercheur, et l'on a divisé les hommes en deux catégories: celle des doigts lisses et celle des doigts noueux. On a reconnu chez les hommes à doigts lisses l'impressionnabilité, la spontanéité, l'intuition; chez les hommes à doigts noueux, la réflexion, l'ordre, l'aptitude aux chiffres, etc.[1] Cette division a même fourni le point de départ d'une amusante comédie[2]. Faust, par l'inspection des mains, a donc pu faire d'utiles révélations et donner des renseignements véridiques.

En 1516 Faust visita son ami l'abbé Jean Entenfuss au couvent de Maulbronn[3]. Une liste des abbés de Maulbronn remarque à propos d'Entenfuss, abbé de 1512 à 1525, que celui-ci donna l'hospitalité à son compatriote Faust. Entenfuss était d'Unterœwisheim, à deux lieues de Knittlingen, patrie de Faust. Entenfuss avait beaucoup dépensé en faisant bâtir; l'arrivée de Faust lui fit peut-être concevoir la pensée que les

1. Voy. d'Arpentigny, *Chirognomonie*; Desbarolles, *Chiromancie nouvelle*.

2. *Les Petites Mains.*

3. Sattler, *Historische Beschreibung des Herzogthums Würtemberg*, III, 192.

caisses vides du couvent se rempliraient de nouveau par le moyen de l'alchimie. « Il y a quelques années, disait M. Albert Schott en 1841[1], on voyait encore entre le Rebenthal et le Tribunal du grand-bailliage, un laboratoire muré qui portait le nom de Cuisine de Faust, et sur la tour orientale du couvent, qui s'appelle tantôt Tour de Faust, tantôt Tour de plaisance, parce qu'elle est surmontée d'un agréable pavillon, il doit avoir trouvé sa terrible mort. » — « On trouva dans le laboratoire, écrivait plus tard M. Scheible[2], lorsqu'on le transforma en bûcher, des cendres et un fourneau. L'entrée a été murée jusqu'au treillis, elle se trouve dans un coin du cloître. La Tour de Faust est dans le jardin de l'éphore actuel (le couvent est devenu un séminaire) et lui sert de pavillon rustique. » Ajoutons, pour compléter, que l'ancien couvent était de l'ordre de Cîteaux (1148), et qu'il est remplacé par un séminaire protestant.[3]

La tradition de Faust est considérable à Leipzig, mais un peu confuse. Ainsi dans les *Annales de Leipzig* (1714) par Vogel, nous lisons sous la date de 1525: « Le dire populaire, confirmé par une ancienne chronique, veut que le fameux magicien, le docteur Jean Faust, sortit, par son art, à cheval du caveau d'Auer-

1. *Beschreibung des Oberamtes Maulbronn.*
2. *Das Kloster*, t. V.
3. Voy. Klunzinger *Geschichte der Cisterzienser - Abtei in Maulbronn*. 1854. P. 103.

bach sur un tonneau rempli de vin, que les garçons tonneliers devaient tirer de là ; » et à l'année 1530 on lit dans les mêmes annales : « Cette année l'hôtel d'Auerbach fut bâti par le sieur Henri Stromer, appelé aussi Auerbach, docteur en médecine et en philosophie, doyen, conseiller et médecin des princes électeurs de Brandebourg, de Mayence et Frédéric de Saxe. »

Stromer qui, selon une coutume du temps, s'appela Auerbach de son lieu de naissance en Bavière, avait été appelé à Leipzig par le duc Georges le Barbu. En 1529 il acheta plusieurs maisons et fit construire sur leur emplacement le grand hôtel qui prit son nom[1]. Stromer était un homme sans préjugés qui, comme Sickingen, ne craignait pas de se montrer l'ami d'un homme noirci dans l'opinion populaire ; il fut un des rares savants qui osèrent inviter Luther à dîner, en 1519, lorsque celui-ci se trouvait à Leipzig pour disputer contre le docteur Eck.

Nous mentionnerons ici brièvement, pour y revenir plus tard, les deux peintures sur bois du caveau d'Auerbach, lesquelles portent, chacune deux fois, la date de 1525, une fois en haut et l'autre en bas à la suite de l'inscription. Sur l'une, Faust boit avec les musiciens et les étudiants, et au bas on lit ce distique qui a servi de texte à bien des commentaires allemands :

1. Voy. *Leipziger Tageblatt*, 1835, nos 20 et 21. Schulz, *Geschichte der Stadt Leipzig*, p. 66.

Vive, bibe, obgregare, memor Fausti hujus et hujus
Pœnæ : aderat claudo hæc, ast erat ampla gradu. 1525.

Vis, bois, fréquente les amis, en te souvenant de ce Faust et de son châtiment. Celui-ci est venu pour lui en boitant, mais terrible.[1]

Sur l'autre peinture, Faust sort à cheval sur le tonneau, et au bas sont ces six vers souvent mal transcrits :

Doctor Faustus zu dieser Frist
Aus Auerbach's Keller geritten ist,
Auf einem Fass mit Wein geschwind,
Welches gesehen viel Mutter Kind.
Solches durch seine subtile Kunst hat gethan,
Und des Teufels Lohn empfangen davon. 1525.

Le docteur Faust en ce temps
Sortit à cheval du caveau d'Auerbach
Sur un tonneau plein de vin, rapidement,
Ce que virent beaucoup de personnes.
Il fit cela par son art subtil,
Et en reçut récompense du diable.

Il faut rapprocher de ces divers témoignages le chapitre 27 du livre légendaire de Widman, intitulé : *Faust, à Leipzig, fait cadeau aux étudiants d'un tonneau de vin :* « Quelques étudiants étrangers, de Hongrie, de

---

1. M. Ph. Chasles a traduit : « Il est venu pour lui le châtiment, boiteux sans doute, mais à grands pas. » ? (*Études sur l'Allemagne.*) Horace avait dit (*Carm. III*, 2, v. 31) :

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.

Pologne, de Carinthie et d'Autriche, qui à Wittemberg fréquentaient beaucoup le docteur Faust, le prièrent, lors de la foire de Leipzig, de s'y rendre avec eux; ils étaient curieux de voir cette animation du commerce, ce rassemblement de marchands, et certains d'entre eux espéraient de plus y tirer de l'argent. Le docteur Faust se rendit à leur désir, alla à Leipzig avec eux, et le jour suivant, il se promena avec eux pour visiter la ville; ils passèrent alors devant une cave dont des tonneliers cherchaient en vain à faire sortir un tonneau qui contenait environ de seize à dix-huit muids. Le docteur Faust et ses compagnons regardèrent en silence faire les ouvriers, alors le docteur Faust leur adressa ironiquement ces mots : « Fainéants, vous êtes autant que cela et vous ne pouvez venir à bout d'un pareil tonneau ! un seul d'entre vous devrait le maîtriser, s'il s'y prenait bien. » Les garçons tonneliers, gent méprisable, s'offensèrent de ce langage et lui répondirent crûment que s'il savait mieux qu'eux rouler ce tonneau, il devait leur aider au nom du diable et non se moquer d'eux. Sur ces entrefaites vint le propriétaire, qui, ayant appris la cause du débat, se mit à dire : « Fort bien, je vais trancher la question: celui d'entre vous qui roulera seul le tonneau, en deviendra possesseur. » Faust, sans tarder, entra dans la cave, se mit sur le tonneau, comme on se met à cheval, et sortit avec, du caveau ; chacun s'étonnait, le propriétaire était terrifié, n'en croyait pas ses yeux, mais il dut tenir sa promesse et

abandonner le tonneau à Faust, qui le livra à ses compagnons de voyage, qui appelèrent d'autres bons amis, et tous s'en donnèrent à cœur joie, et nul ne partit avant que le tonneau ne fût vide. » Cette tradition franchit l'enceinte de l'Allemagne, car au château de Wærdenberg, près de Bommel dans les Pays-Bas, Faust doit avoir chevauché sur une tonne de bière en présence d'un grand nombre de convives.[1]

La cave d'Auerbach se trouve près du Kœnigshaus, Grimmaische Strasse, n° 1, et l'on y vend aujourd'hui de la bière et du vin. Elle a été restaurée et agrandie dans ces dernières années, mais on a eu soin de lui conserver son cachet original. En effet, on y voit encore le registre, où tous les visiteurs ont inscrit leur nom et quelquefois ont rimé des poésies inspirées par le vin; la petite armoire de bois contre le mur, renfermant la *Vie scandaleuse et la terrible fin du célèbre archimagicien docteur Jean Faust*, rédaction de Pfitzer, Nuremberg, 1695. Ce volume est aujourd'hui attaché à une chaîne (comme on faisait pour les manuscrits des couvents au moyen âge, et comme on fait encore pour les livres usuels à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg), afin de le soustraire à l'empressement des buveurs. Un jour, en effet, un de ces derniers l'emporta chez lui. Au reste le propriétaire actuel du caveau l'a fait réimprimer, et même traduire en anglais, à l'usage des nom-

1. Wolf, *Niederlændische Sagen*, 266.

breux représentants de cette nation qui fréquentent Leipzig à l'époque de la foire.

Faust est mentionné dans le *Guide de la santé* du médecin Begardi, 1539[1]. A la page XVII on lit : « Il s'est rencontré un homme assurément hardi, dont je ne veux dire le nom, bien qu'il ne tienne pas à rester caché et inconnu. Car il y a quelques années il a parcouru les provinces, les principautés et les royaumes, il a décliné son nom à qui voulait le connaître et s'est vanté de ses talents, non-seulement en médecine, mais en chiromancie, nécromancie, physionomie, cristallomancie et autres sciences semblables. Et de plus il a dit et écrit qu'il était un maître célèbre et qu'il avait acquis une expérience consommée. Il a reconnu lui-même qu'il s'appelait Faust et il s'est intitulé *Philosophus Philosophorum*, etc. Mais de ceux qui se sont plaints à moi d'avoir été trompés par lui, le nombre est grand. Ses promesses d'ailleurs étaient magnifiques, comme celles de Thessalus[2], sa renommée égalait celle de Théophraste, mais ses actes, à ma connaissance, étaient trouvés mesquins et trompeurs; pourtant il ne s'est pas fait faute de prendre, ou, pour mieux dire, d'accepter de l'argent, et finalement il

1. *Index sanitatis. Eyn schens und vast nutzlichs Büchlein, genannt Zeyger der Gesundheit, etc.* Wormbs, 1539.

2. Thessalus de Tralles, médecin du temps de Galien, 100 après Jésus-Christ.

tournait les talons. Mais que faire? ce qui est passé est passé. »

Begardi décrie Faust par jalousie de métier, comme Trittheim l'a décrié en qualité de moine et d'ecclésiastique. Pourquoi Faust se permettait-il aussi d'être plus que Begardi? pourquoi ne se contentait-il pas de posséder des talents en médecine et se donnait-il de plus pour chiromancien, physionomiste, etc.? Rendons toutefois justice à Begardi: il a le mérite de nous révéler que Faust cultivait la médecine et avait ajouté cette branche de savoir à ses autres connaissances. « Sa renommée, ajoute l'auteur, égalait celle de Théophraste, » c'est-à-dire de Paracelse. Encore un rapprochement qui vient au-devant de nous. Paracelse était charlatan, il portait un chapeau et des bas rouges, un habit et une culotte écarlates, et il prétendait pouvoir créer de petits hommes, *homunculos;* il n'en fut pas moins un profond naturaliste qui, avec une ardeur d'investigation tout allemande, comprit les croyances populaires antéchrétiennes, le panthéisme germanique, et devinait ce qu'il ne savait pas. Sa philosophie était une philosophie de la nature, la doctrine d'une nature animée par les idées, laquelle s'accorde intimement avec l'esprit allemand et aurait pris racine en Allemagne dès le dix-septième siècle, si, par l'influence étrangère, la physique inanimée, mécanique, des cartésiens n'eût usurpé l'empire universel.

Un double témoignage sur Faust est contenu dans

les *Propos de table*[1] du théologien protestant Jean Gast, homme fort crédule à l'endroit de la magie.

Voici le premier chapitre relatif à notre humaniste :

DU NÉCROMANT FAUST.

«Une fois il entra dans un très-riche couvent, afin d'y passer la nuit. Un frère lui sert du vin ordinaire, du vin faible et sans goût. Faust le prie de lui en donner de meilleur, d'un autre tonneau, de celui qu'il a coutume d'offrir aux grands personnages. Le frère dit: «Je n'ai pas les clefs; le prieur dort et je n'ose le réveiller.» Faust reprend: «Les clefs sont dans ce coin, prends-les et mets en perce le tonneau de gauche, puis apporte le vin.» Le frère refuse, il n'a pas la permission du prieur de donner d'autre vin aux hôtes. Faust entendant cela, dit: «D'ici à peu de temps, tu en verras de belles, frère inhospitalier.» De grand matin il partit le cœur plein de fiel sans faire d'adieux, et envoya dans le couvent un diable enragé, qui nuit et jour fit du bruit, qui mit tout sens dessus dessous dans l'église et dans les cellules des moines, de sorte qu'il leur fut

1. *Convivalium sermonum liber meris jocis ac salibus refertus*, Basileæ, Baptol. Westhemerus, etc. 1542, in-8°. La première édition parut sous le nom de Johannes Petroselanus, la seconde fut publiée en 1543 et la troisième en 1548 augmentée du second et du troisième tome. Les deux chapitres sur Faust se trouvent dans le tome II : *Tomus secundus partim ex probatissimis historiographis, partim exemplis innumeris quæ nostro seculo acciderunt congestus, omnibus verarum virtutum studiosis utilissimus.*

impossible de travailler en repos à quoi que ce fût. Ils délibérèrent à la fin s'ils quitteraient le couvent ou s'ils le démoliraient. Ils firent part de leurs infortunes au comte palatin, qui prit le couvent sous sa protection et en fit sortir les moines. Il pourvoit à leurs besoins journaliers et garde le reste pour lui. Il y en a qui disent que, maintenant encore, s'il vient des moines dans le couvent, il s'élève un tel tumulte que ceux qui l'habitent en perdent le repos. Voilà un trait du diable. »

Faust, dans ce récit, apparaît comme un bon vivant, un joyeux compère: en effet, il n'était pas de ces docteurs dont l'austérité subsiste en face d'une bouteille bienfaisante, et sa science, comme la vertu de Caton, se ranimait à la flamme du vin. Ce qui n'est pas moins curieux, c'est la façon dont le malheureux couvent est amené à sécularisation: le comte palatin, appelé au secours des moines, leur fournit une pension alimentaire et garde les biens de la communauté! Voici le second récit de Gast:

AUTRE EXEMPLE DE FAUST.

« J'ai soupé avec lui à Bâle, dans le grand collége; il avait acheté, je ne sais où, diverses sortes d'oiseaux, à moins que quelqu'un à moi inconnu ne les lui eût donnés, car on n'en vendait pas alors à Bâle, et il les avait donnés au cuisinier pour rôtir; c'étaient des oiseaux tels que je n'en ai jamais vu dans le pays. Il avait un chien et un cheval, des diables selon moi, car ils

accomplissaient tous ses ordres; certains m'assurèrent que le chien prenait quelquefois la forme d'un domestique et lui apportait des comestibles. Le malheureux fit une triste fin, car le diable l'étrangla, et son cadavre, placé cinq fois sur le dos, se retourna chaque fois la face contre terre. Que le Seigneur nous garde, de peur que nous ne devenions esclaves de Satan!»

Le caractère de Faust mis en relief précédemment se maintient ici, et nous apprenons que le docteur possédait un cheval et un chien. Ce récit est de plus le premier qui rapporte la mort de Faust, et il doit être mis à part pour cela. Ainsi Faust mourut avant 1548, et tout de suite la légende s'empare de cette mort et l'entoure de circonstances merveilleuses. On a présumé[1] que Gast avait soupé avec Faust en l'année 1525 parce que dans la dédicace du tome II des *Propos de table*, au docteur Conrad Humprecht, il rappelle qu'il a logé avec celui-ci chez l'imprimeur badois Adam Petri dont il reçut des bienfaits «lors de la révolte des paysans».

Conrad Gesner parle de Faust dans une lettre du 16 août 1561, à son ami le médecin J. Krato (Krafft) de Krafftheim[2]: «De cette école (de Salamanque) sortirent ceux qu'on a coutume d'appeler étudiants-

1. Veesenmeyer, *Allg. literar. Anzeiger*, Leipzig, 1799, t. IV, p. 2029.

2. *Epistolæ medicinales*, 1577, lib. I. Cf. Herrmann Conring, *De hermetica medicina*, II, 12,372.

touristes, parmi lesquels Faust, mort il n'y a pas si longtemps, jouit d'un renom extraordinaire. » Salamanque, ainsi que Tolède, fut un foyer de magie, et Alphonse X se montra engoué de pareilles pratiques. Nous lisons dans Delrio[1] : « *Scimus Salmanticæ et Toleti in Hispania et Italia ad lacum Nursinum et in spelæo Visagniano adhuc avorum memoria hujus goetiæ celebres scholas fuisse.* »

Le tour d'étudiant est un vieil usage qui s'est perpétué en Allemagne jusqu'à nos jours. Les jeunes gens trop pauvres pour subvenir aux frais de leurs études, s'adressaient à la charité publique. Mais il arrivait parfois que ces étudiants ne méritaient pas l'intérêt qu'on leur témoignait, ou qu'il se glissât parmi eux de faux étudiants, des aventuriers, qui étonnaient le peuple par leurs expériences de physique et de chimie et trompaient le vulgaire par mille artifices. Ces étudiants libres ou bohêmes saisissaient les occasions de faire valoir leurs talents et accouraient aux réunions des princes. La *Chronique de Limbourg* raconte qu'à la diète de Francfort, en mai 1397, le nombre des princes, comtes, chevaliers et écuyers, s'élevait à 5,182, et celui des étudiants-touristes, escrimeurs, ménétriers, clairons et sauteurs à 450.

Il semble qu'au seizième siècle les étudiants-touristes

1. *Disquis. magic.*, II, 1, 107. Cf. D. Pedro de Rojas, *Historia de la imperial ciudad de Toledo*, part. II, p. 621. La magie était nommée *scientia Toletana*.

encourussent la commune réprobation. « Il y a des étudiants, dit Bebel[1], qui sont de mauvais garnements (des fruits secs), qui ne travaillent pas, n'étudient pas, mais vagabondent et mendient et trompent les simples paysans par des pratiques magiques. Ils disent communément qu'ils ont été au Venusberg et y ont appris la magie. » Le *Liber vagatorum*, qui parut après 1509, et qu'on attribue à Thomas Murner ou à Sébastien Brant[2], porte en son chapitre VII ceci : « Ce chapitre traite des vagabonds, c'est-à-dire des mendiants, des aventuriers, qui portent un filet jaune et viennent de la montagne de Vénus ; ils savent la magie et sont appelés étudiants-touristes. Quand ils arrivent devant une maison, ils se mettent à dire : Voici un étudiant-touriste, un maître ès arts libéraux (maître dans l'art de tromper les paysans), qui sait conjurer le diable, garantir de la grêle, du tonnerre et autres accidents ; puis il prononce quelques paroles, fait deux ou trois croix et dit : Quand ces paroles sont prononcées, personne ne peut être tué, personne ne tombe dans le malheur ici ni ailleurs, et autres belles phrases ; les paysans prennent cela au sérieux et sont fort aises de la visite de l'étudiant, car ils n'en ont jamais vu et ils lui disent : Ceci, cela m'est arrivé, si vous me venez en aide, je vous donnerai un florin ou deux ; l'étudiant

1. *Facetiæ, Argentinæ,* 1508.
2. Voy. notre édition, Paris, Aubry, 1862.

consent et trompe le paysan à plaisir..... » Le livre intitulé: *Schimpf und Ernst*, 1519[1], comme qui dirait Joco-seria, contient aussi cette phrase: « Jadis des étudiants-touristes parcouraient le pays, qui avaient autour du cou un filet jaune en tricot, c'étaient de grands dupeurs de monde. »

Mais, au dix-septième siècle, les étudiants-touristes reprirent faveur, témoin une dissertation sur les pérégrinations des étudiants, composée par Godefroi Zamel, poëte lauréat latin[2]. Celui-ci prend le sujet de haut, car, après s'être demandé s'il faut laisser voyager les étudiants, il cite Isocrate, qui recommande à Démonique de ne pas hésiter à faire un long trajet pour entendre de savants professeurs. En somme, l'opuscule est un traité complet de la matière, une sorte de code, de manuel du parfait touriste-étudiant, et il n'est pas dépourvu de cette aménité nécessaire dans les ouvrages qui menacent de tourner à la lourdeur et au pédantisme. Quant à Faust, il a certainement beaucoup voyagé; il a fait montre de son savoir dans les lieux où il séjournait; mais le nom d'étudiant-touriste ne peut être pour lui une note fâcheuse.

---

1. Par Jean Paulli, cordelier de Thann. Réimprimé à Marbourg, 1856, in-8°.

2. *G. Zamelii Elbingensis*, Studiosus apodemicus, *sive de peregrinationibus studiosorum discursus politicus. Ed. altera priori auctior*, Bremæ, 1651. Cf. Thomas, *Discursus historico-philosoph. de vagantibus scholasticis*, 1675. Ruhkopf, *Geschichte des Schul- und Erziehungs-Wesens im Mittelalter.*

Un nouveau témoignage est celui de Mennel, disciple de Mélanchthon, qui se fit appeler Manlius : « J'ai connu, dit Manlius dans ses *Loci*[1], un nommé Faust, de Kundling, petite ville voisine de ma patrie. Lorsqu'il était étudiant à Cracovie, il apprit la magie, que l'on pratiquait beaucoup dans cette ville et qu'on y enseignait même publiquement. Il allait de ville en ville et disait bien des choses mystérieuses. Comme il voulait offrir un spectacle à Venise, il promit qu'il s'élèverait dans les airs. Le diable, en effet, le souleva, mais le laissa retomber, de telle sorte qu'il fut sur le point de rendre l'âme; pourtant il n'en mourut pas. Il y a quelques années, ce même Jean Faust était, à son dernier jour, assis tristement dans un village du duché de Wurtemberg. L'aubergiste lui demanda pourquoi il était si triste contre son ordinaire (car c'était un vaurien, un débauché, qui plus d'une fois manqua d'être assassiné pour ses exploits galants), Faust lui répondit : « Ne vous effrayez pas cette nuit. » Au milieu de la nuit, la maison fut ébranlée. Le lendemain, comme Faust ne se levait pas et qu'il était près de midi, l'aubergiste entra avec quelques autres dans sa chambre et le trouva gisant près du lit la face contre terre. Voilà comme le

1. *Locorum communium collectanea a J. Manlio per multos annos pleraque tum ex lectionibus D. Philippi Melanchthonis tum ex aliorum doctissimorum virorum relationibus excerpta*, Bas., 1562. T. I, 6. *De creatione*. Le passage n'est pas de Mélanchthon, car il se trouve au-dessous du mot *Coll.*, ce qui veut dire qu'il appartient au collecteur.



diable l'arrangea. Vivant, il conduisait un chien, qui était un diable, comme faisait ce vaurien qui écrivit sur la vanité des arts. Ce Faust se sauva de Wittemberg, quand le duc Jean, cet excellent prince, eut donné ordre de s'emparer de lui. Il s'enfuit de même de Nuremberg : il venait de se mettre à table, quand, sous prétexte de chaleur, il se leva et paya ce qu'il devait. A peine était-il dehors que les archers vinrent pour le chercher. Ce même Faust, brute éhontée, repaire de plusieurs diables, disait que les victoires remportées par les armées impériales en Italie étaient dues à sa magie, ce qui était un impudent mensonge. Je dis cela à cause de la jeunesse, pour qu'elle n'accorde pas créance à de pareils vantards. »[1]

Manlius donne le lieu de naissance de Faust, Kundling ou Knittlingen, selon la rectification commune. Knittlingen, à deux lieues sud-est de Bretten, faisait partie d'abord du Palatinat; en 1504, il fut annexé au Wurtemberg. Le nom de Knittlingen se trouve dans Lercheimer[2] et dans Conrad Dieterich († 1639)[3] : « Ceux qui étudient la magie, dit ce dernier, auront le sort des magiciens, comme nous en avons un exemple dans la personne de Faust, qui, après avoir longtemps com-

---

1. Cf. André Hondorf, *Promptuarium exemplorum*, 1572, Magie, n° 14. *De spectris et apparitionibus spirituum*, 1597, p. 164. Samuel Meiger: *Nucleus historiarum*, 1599, VII, 18.

2. *Ein christlich Bedenken und Erinnerung vor Zauberei*, 1585, VII.

3. *Ecclesiastes*, XVI.

muniqué avec les démons, fut mis en pièces par le diable dans sa patrie à Knittlingen.»[1]

Faust étudia à Cracovie. L'université de cette ville fut, dès le quinzième siècle, un centre de développement intellectuel et politique. Vitellio y expliquait pour la première fois en Europe les lois de l'optique; Kopernik y naissait en 1473. Le seizième siècle recueillit les fruits de ces fécondes semences d'idées. Sigismond Auguste enleva au clergé la direction exclusive des écoles, établit des succursales de l'université à Posen, à Léopol. On vit alors l'historien Kromer, fils d'un paysan, les poëtes Dantiscus, fils d'un brasseur, et Janicki, fils d'un charretier, s'élever au rang de princes-évêques. En 1520, la cour de Rome essaya d'établir en Pologne l'inquisition, bientôt supprimée par les évêques. Alors Cracovie devint le refuge des persécutés d'Angleterre, de Suède, d'Italie et d'Allemagne. Érasme écrivait à Séverin Bonar: «C'est dans ce pays que la philosophie possède d'excellents disciples.» — «Je ne devrais pas m'étonner de votre science, écrit Juste-Lipse à un ami; vous vivez au milieu de ces hommes qui ont été réputés barbares, et aujourd'hui c'est nous qui sommes des barbares à côté d'eux. C'est la Pologne qui a ouvert ses bras hospitaliers à la Grèce et au Latium méconnus et aux Muses méprisées.» Cracovie était pour Faust une excellente résidence.

---

1. Cf. Martin Zeiler. *Chronicum parvum Sueviæ*, 1653, p. 564.

Le vol aérien de Faust rappelle, entre autres histoires, celle d'Icaroménippe[1], qui, tourmenté par le doute philosophique, s'avise, pour apprendre ce qu'il ignore, de s'attacher des ailes, puis de voler au ciel, et surtout, celle de Simon le magicien. Simon avait été mis en présence de saint Pierre par Néron : « Je prie pour toi, dit saint Pierre, afin que tu ne périsses pas victime de tes prestiges. — Garde tes prières, répondit Simon, elles ne monteront pas aussitôt que moi vers le ciel. » Alors le magicien s'élance par une fenêtre et s'élève dans les airs. Saint Pierre, le voyant monter, fait cette prière : « Je suis un apôtre du Christ et non un imposteur comme Simon ; j'ordonne aux méchants esprits de Simon de ne pas le soutenir davantage dans les airs. » Simon alors tombe et se casse les deux jambes. Néron fit emprisonner saint Pierre.[2]

La passion des voyages au-dessus de terre fut grande au moyen âge. Vers 1233, il y avait en Italie un homme qui jouissait d'une grande réputation de sainteté et de miracles, c'était Jean de Vicence, dominicain et prédicateur. Au moment où une grande partie de l'Italie cédait à son ascendant, un homme seul y résistait, et tournant en raillerie les séductions de sa parole et ses prétendus miracles, annonçait la lutte de l'esprit nou-

1. Voy. Lucien.

2. Voy. Arnob. *Adv. nat.*, II, 10. Hegesipp. *De excidio Hierosol.*, III, 2. Nicephor. *Hist. eccles.*, II, 36. Glycas. *Ann.*, III. Cf. Herrmann Schlurick, *De Simonis magi fatis romanis*, 1844, p. 27.

veau contre la crédulité populaire. Cet homme était le professeur Buoncompagno. Buoncompagno ne se contentait pas de ne point croire aux miracles de Jean de Vicence, il les parodiait. Il annonça que tel jour il prendrait son vol d'une montagne proche de Bologne et s'élèverait dans les cieux. Bologne entier accourut. Buoncompagno parut sur la montagne avec des ailes attachées à ses épaules. Il tint longtemps l'assemblée en suspens. A la fin, il prit la parole et congédia les assistants en disant qu'ils devaient être contents de l'avoir vu.[1]

Manlius, après Gast, raconte la fin terrible de Faust, mais avec plus de détails. Comme Gast, il lui attribue un chien, et il fait, à ce propos, une allusion désobligeante à l'auteur du traité de la *Vanité des sciences*, Corneille Agrippa. Agrippa, comme Faust, comme Paracelse, a été honoré de la poésie fantastique des légendes. Paul Jove raconte, en ses *Éloges*, que lorsque Agrippa sentit venir la mort, il donna congé à un chien noir, qui l'avait suivi tout le temps de sa vie, lui ôtant un collier plein de figures magiques, et lui disant tout en colère : « Va-t'en, bête maudite, qui m'as perdu ! » Ensuite de quoi le chien alla se jeter dans la Saône, et depuis on ne le vit plus jamais. Wier a défendu Agrippa, son maître, contre les accusations dont il était l'objet[2] :

1. Voy. Sarti, *De professoribus bononiensibus*, t. I.
2. *De præstigiis dæmonum*, II, 5.

«Ce chien, qui répondait au nom de *Monsieur*, personne ne le connaissait mieux que moi, puisque je le menais en laisse quand je marchais derrière Agrippa. C'était un chien naturel... La croyance que ce chien était un diable, prit naissance, selon moi, en partie de l'amour presque enfantin qu'Agrippa nourrissait pour ce chien — car il l'embrassait, l'avait à côté de lui à table, et la nuit, le souffrait parfois sous la couverture — en partie de la connaissance qu'avait Agrippa de ce qui se passait en tout pays, quoiqu'il restât continuellement enfermé dans son cabinet et sortît à peine tous les huit jours. Des niais disaient déjà que ce chien était un démon à l'époque où je restais encore chez Agrippa, et cependant il recevait journellement des lettres des savants de tous les pays.» On trouve dans les œuvres d'Agrippa[1] des épigrammes sur son chien *Filiolus;* ses *Lettres*[2] mentionnent d'autres de ses chiens qui s'appelaient *Tarot, Franza, Musa.* «Pour ce qui est finalement de l'histoire de son chien, dit Gabriel Naudé dans son *Apologie des grands hommes soupçonnés de magie*[3], qui nous est été représentée avec plus d'éloquence que de vérité par P. Jove :

Venalis cui penna fuit, cui gloria flocci,

quel plus sûr jugement en pourrait-on faire après une

1. II, 1148.
2. V. 7277. Cf. Meiners, *Lebensbeschreibung berühmter Männer aus der Zeit der Wiederherstellung der Wissenschaften*, t. I, p. 386.
3. Ch. XV.

telle fausseté recogneue, sinon que c'est encore une calomnie qui s'est glissée de la glosse de ses envieux, sur ce que, comme il est certain que les hommes ont leurs affections diverses envers certains animaux, et qu'Alexandre le Grand aimait particulièrement son Bucéphale, l'empereur Auguste un perroquet, Néron un étourneau, Virgile un papillon, Commode un singe, Héliogabale un moineau, Honorius une poule, et ainsi des autres; aussi est-il vrai qu'Agrippa s'était laissé aller à la plus commune et honnête, nourrissant toujours cinq ou six chiens dans sa maison, les noms desquels sont spécifiés et souvent répétés dans cinq ou six de ses épîtres.... J'estime que l'on ne saurait manquer de conclure avec le susdit Wierus qu'ils ont donné sujet à ses ennemis de vouloir persuader que le diable conversait avec lui sous la forme d'un grand chien noir, suivant ce qu'ils avaient autrefois ouï dire que Simon le magicien, Sylvestre, le docteur Faust et le Bragadin de Venise le faisaient toujours marcher à leur suite sous la forme d'un tel animal.»

Manlius place Faust à Wittemberg et à Nuremberg, d'où le chassa la persécution, puis il le mêle à l'histoire de la rivalité de François Ier et de Charles-Quint, faisant allusion aux batailles de la Bicoque, de Biagrasse et de Pavie (1522, 1524, 1525). Faust a été à la cour de Charles-Quint, nous le verrons encore par un autre récit, et il a fait servir ses connaissances scientifiques à l'art de la guerre.

A Manlius doit succéder maintenant Wier ou Wierus. Wier est l'auteur du traité des *Prestiges des démons*[1], dans lequel il se montre d'une crédulité assez prononcée, mais où en même temps il élève la voix en faveur des sorciers qui, à ses yeux, ne sont souvent que des malades ou des insensés. « Jean Faust, dit Wier, né dans la petite ville de Kundling, étudia la magie à Cracovie où on l'enseignait publiquement, et la pratiqua peu avant 1540 en divers lieux d'Allemagne, à l'ébahissement de la foule, non sans user de mensonge et de fraude. Sa jactance lui rendait tout possible. Je vais donner un exemple de son art, mais à la condition que le lecteur ne l'imitera pas. Faust, fait prisonnier à Batenbourg sur la Meuse, aux frontières de la Gueldre, pour je ne sais quel méfait, était, en l'absence du baron Herrmann, traité avec beaucoup de douceur par son chapelain le docteur Jean Dorsten, parce qu'il promettait à cet homme bon, mais simple, la connaissance de force secrets. Le chapelain, de son côté, versait à Faust du vin tant et plus, et Faust y faisait grand honneur.

1. *De præstigiis dæmonum et incantationibus ac veneficiis libri V*, Bas., 1563. Plus tard il y eut six livres. Voy. l. II, ch. IV. *De l'imposture et tromperie des diables, des enchantements et sorcelleries*, traduit du latin de J. Wierus par Jacques Grévin, Paris, 1567. — *Histoire, disputes et discours des illusions des diables*, etc., avec deux dialogues de Th. Erastus sur le pouvoir des sorciers, Genève, 1579 (trad. de Simon Goulart). Goulart a traduit six livres, Grévin cinq. Bodin, à la suite de sa *Démonomanie*, 1580, combat les opinions généreuses de Wier. M. Léon Feugère, dans une note de son chapitre sur Bodin (*Caractères du seizième siècle*), est dans l'erreur quand il dit que c'est Uvier (Wier) qui réfuta Bodin.

Faust, connaissant ainsi son homme et ayant appris qu'il devait se rendre à Grave pour se faire raser, lui promit, s'il ouvrait un nouveau tonneau, de lui communiquer le secret de se raser sans rasoir. Le chapelain ayant consenti, Faust lui dit de se frotter la barbe avec de l'arsenic, sans lui indiquer, du reste, comment il devait préparer la drogue. Il en suivit une telle inflammation que non-seulement les poils du docteur Dorsten tombèrent, mais que la peau et la chair furent brûlées. Celui-ci me raconta en maugréant le trait plus d'une fois. »

Parce que le chapelain, homme simple, aura mal suivi une prescription, cela vaut-il la peine d'accuser Faust de tromperie? Au moins voyons-nous Faust, conservant, d'autre part, toujours son caractère; il est vantard, il aime le bon vin, cela est acquis au sujet. De plus, Wier donne une date, 1540, époque avant laquelle « Faust exerçait la magie ».

Les deux autres récits de Wier n'ont guère plus de signification que le premier: « Un autre, de ma connaissance, qui avait la barbe noire et le teint foncé, comme d'un mélancolique (il était en effet splénétique), s'approcha un jour de Faust, qui lui dit: « Parbleu! je te prenais pour mon beau-frère, c'est pourquoi je regardais si tes pieds se terminaient par des griffes; » l'assimilant ainsi au diable qu'il croyait proche, et il continua d'appeler le même son beau-frère. Il fut finalement trouvé mort près de son lit, dans un village du

duché de Wurtemberg, la face contre terre, non sans que la nuit précédente la maison n'eût été ébranlée, comme on le raconte.

« A Goslar, un maître d'école apprit du magicien Faustus ou plutôt *infaustus* la manière d'enfermer Satan dans un verre. Pour n'être gêné par personne, il se rendit un jour dans la forêt, où, après une conjuration magique, le diable lui apparut sous un aspect horrible, avec des yeux de flamme, un nez en corne de bœuf, de longues défenses semblables à celles d'un sanglier, et des joues qui rappelaient celles du chat, bref affreux à voir. Terrifié par cette apparition, le maître d'école se jette par terre et reste quelque temps étendu à demi mort. Lorsqu'il a repris haleine, il suit le chemin de la ville et rencontre des amis qui, frappés de la pâleur de son visage, lui en demandent la cause. Le magister tremblant, comme fou, reste muet, et lorsqu'on l'a conduit chez lui, il pousse des cris horribles et extravague complétement. Au bout d'un an il parle enfin et raconte l'apparition dont il a été témoin. Il communia, et trois jours après, se recommandant à Dieu, il dit adieu à cette vie de malheurs. »

L'art d'enfermer un esprit dans le cristal est mentionné dans Gervais de Tilburg[1], dans Gerson[2], dans

1. *Otia imperialia*, III, 28.
2. *Op.* I, 218. Anvers, 1706.

Arioste[1], Bodin[2], Agrippa[3], Palingenius[4]; ce dernier, Manzolli de son vrai nom, et contemporain de Faust; comme lui aussi, ardent à fronder la vie des moines et les prétentions des papes ; aussi quelques années après sa mort, son corps fut-il exhumé, brûlé par ordre de l'Inquisition et ses cendres jetées au vent.[5]

Luther a-t-il parlé de Faust ? Oui, si l'on s'en tient à un chapitre qui précède la légende de Widman, qui s'intitule: *Opinion du docteur Luther sur le docteur Faust,* et que Widman termine ainsi : « Ces entretiens et d'autres plus courts et plus gais, je les ai extraits d'un écrit particulier à moi connu, dont on peut inférer que le docteur Faust avait déjà acquis une grande considération; il vivait alors à Magdebourg auprès des chanoines qui le tenaient en haute estime. » D'autre part, M. Michelet, au chapitre VI du tome II de ses *Mémoires de Luther*, a inséré l'alinéa suivant : « Un jour que l'on parlait à souper du *sorcier Faust*, Luther dit sérieusement : « Le diable n'emploie pas contre moi le secours des enchanteurs. S'il pouvait me nuire par là, il l'aurait fait depuis longtemps. Il m'a déjà souvent tenu par la tête, mais il a pourtant fallu qu'il me laissât aller, etc.» M. Michelet donne ceci comme extrait de la page 12 des *Tischreden* ou *Propos de table* de l'édition de Franc-

1. XLVII, 102. L. I, 29.
2. *Démonom.*, II, 3.
3. *De vanit. scient.*, 45.
4. *Zodiacus vitæ*, X, 793 - 810.
5. Voy. Melchior Adam, Guy Patin.

fort, 1568, in-fol., qui est, selon M. Gustave Brunet[1], la quatrième réimpression de l'édition originale de J. Aurifaber. Ne pouvant vérifier, nous acceptons la caution de M. Michelet et nous donnons la version de Widman, qui est plus étendue, mais où l'on retrouve le passage de M. Michelet: «Un jour le docteur M. Luther présidait un repas où l'on mit sur le tapis l'histoire du docteur Faust et où l'on parla des malices qu'il s'était permises récemment ; alors le docteur Luther dit gravement que ce Faust ferait ce qu'il voudrait, néanmoins à la fin il recevrait abondamment la récompense de ses actes. Car il ne réside rien autre en lui qu'un diable hautain, orgueilleux et ambitieux, qui veut en ce monde s'acquérir de la gloire malgré Dieu et sa parole, en dépit de la conscience et du prochain; mais qui ne veut rester dans les justes bornes, n'a qu'à aller tout droit au diable, car jamais un animal plus orgueilleux n'est apparu ni n'est tombé de si haut que le diable, donc, pourquoi Faust n'imiterait-il pas son maître, sauf à se briser la tête finalement ? Mais je le dis bien haut : ni

1. *Les Propos de table* de Martin Luther, revus sur les éditions originales, 1844. M. Brunet ne donne pas dans son recueil l'alinéa de M. Michelet; son introduction ne mentionne non plus une édition des *Colloquia oder Tischreden*, que nous avons eue sous les yeux; elle est précédée de l'avis d'Aurifaber aux conseils de Strasbourg, Augsbourg, etc., et suivie d'un appendice ou recueil de matières «qui ont été mêlées aux *Propos* sans y appartenir, et dont certaines n'ont pas même été traitées par Luther.» Elle a été imprimée à Francfort chez les héritiers de Th. Rebart, 1571, et ne doit pas être confondue avec celle de Stangwald.

lui ni le diable ne doivent seulement pas faire usage de la magie contre moi[1]. Voici ce que je sais : si le diable avait pu me nuire, il l'aurait fait depuis longtemps ; il m'a déjà souvent pris à la tête, mais il a toujours été forcé de me lâcher ; j'ai éprouvé quel compagnon c'était, il m'a réduit souvent dans un état tel que je ne savais plus si j'étais mort ou vivant. Il m'a aussi induit en désespoir au point que je ne savais plus s'il y avait un Dieu et que je perdais toute confiance en notre Seigneur, mais grâce à la parole de Dieu, je me suis défendu contre lui ; sans cette parole, en effet, il n'y a point de remède, le secours vient de la promesse de Dieu ou de la parole divine que nous nous appliquons, mais faute de la parole de Dieu, c'est bientôt fait de nous et le diable en use avec les hommes à son gré et à son plaisir. » Ainsi furent entamées de nombreuses discussions, touchant ce Faust, et quelqu'un se mit à dire que Faust connaissait l'avenir. Le docteur M. Luther répondit : « Oui, le diable connaît les pensées des impies, car il les leur suggère, il pénètre et régit les cœurs de tous les hommes qui ne sont pas gardés par la parole de Dieu, il les tient prisonniers dans ses filets, afin qu'ils parlent, pensent et agissent selon sa volonté. (Voy. *Ep. P. ad Tim. II*, II, et *ad Cor. II*, IV.) Aussi n'est-il pas étonnant que Faust puisse prévoir certains événements, puisque le diable dans la guerre de Bavière a

1. Cf. Michelet, *loc. cit.*

pu les deviner, en voyant d'une part le comte palatin Robert fier, riche, et partant audacieux, mépriser l'empereur Maximilien, et de l'autre, Maximilien, caractère noble, ouvert et digne de tous les éloges, repousser le mépris, d'où la guerre.

Là-dessus un autre raconta comment le docteur Faust se trouvait récemment chez un comte en Bavière ; là il organisa une chasse et fit apparaître toute sorte d'animaux, mais par des moyens surnaturels. Le docteur Luther ajouta qu'un noble fort riche le fit venir une fois dans son château, ainsi que plusieurs savants de Wittemberg et organisa une chasse au lièvre. A un certain moment, tout le monde aperçut un beau lièvre-renard qui vint courir entre les jambes des chasseurs, et comme le gentilhomme le poursuivait en criant, à cheval sur son bidet, le cheval soudain tomba et creva, et le lièvre monta en l'air et s'évanouit, car ce n'était qu'une apparition diabolique. Un autre dit qu'il savait que des gentilshommes de Thuringe étaient une nuit allés à la chasse au lièvre sur le Horselberg et en avaient pris une huitaine ; lorsqu'ils revinrent et voulurent accrocher les lièvres, ils ne trouvèrent le matin que des têtes de chevaux. Le docteur Luther répondit qu'il se pouvait que le diable eût ramassé ces têtes à la voirie pour jouer ce tour, et que sans doute le docteur Faust n'avait pas non plus organisé une chasse sans le dessein de faire une niche, car le diable se raille de tous les exercices des hommes, le diable est un esprit de présomption.

Un autre dit que le docteur Faust s'était arrêté quelque temps à Gotha ; ayant eu un démêlé avec son hôte, il causa dans la cave de celui-ci un tel vacarme, que personne n'y put descendre la nuit avec une lumière, parce que cette lumière était chaque fois éteinte, et toute la nuit on entendit relier les tonneaux dans la cave, ce que jamais on n'avait entendu. Le docteur M. Luther répondit : « C'est là le système du diable ; quand il est entré quelque part, on a de la peine à le déloger »...

Le docteur C. I.[1] dit qu'on prétendait que le docteur Faust avait un *spiritus familiaris*.... le docteur Luther répondit : « Le diable peut prendre la forme humaine, mais ce qui est certain, c'est que celui qui invite le diable, a de la peine à s'en défaire. Car le docteur Luc Gauric, le magicien d'Italie[2], a, en présence de plusieurs seigneurs, dont j'étais, reconnu qu'une fois son esprit lui apparut et voulut à toute force lui faire quitter l'Italie pour l'Allemagne, où vivait un plus puissant que lui, nommé le docteur Faust et dont il apprendrait beaucoup de choses ; Luc répondit : « Il n'est pas convenable qu'un diable en chasse un autre. »

Nous voyons ici la légende à l'état oral, à l'état de propos interrompus, un pas de plus et elle deviendra narration écrite ; nous surprenons aussi le caractère

---

1. Christophe Irénée de Schweidnitz, prédicateur à Aschersleben, Eisleben, Weimar et Mansfeld.

2. Luc Gauric, protonotaire apostolique, évêque de Civitate, tué par Jean Bentivoglio pour avoir prédit un événement funeste. Voy. Adelung, *Geschichte der menschlichen Narrheit*. 1788. II, 255.

qu'elle revêtira, c'est-à-dire un caractère luthérien et protestant. L'opinion de Luther lui-même sur Faust est tout à fait conforme à ce qu'on sait de la démonologie du moine saxon. Les bulles et les livres catholiques lancés contre lui l'ont été par le diable; Münzer et sa révolte furent une tempête du diable; le diable a, par Carlostadt, cassé les carreaux de sa fenêtre; les sacramentaires et les anabaptistes, Servet, Campanus ont été les instruments du diable, quiconque enfin ne pratique pas « la Parole de Dieu » est le suppôt de Satan. « C'est une chose merveilleuse, dit Bossuet[1], de voir combien sérieusement et vivement il décrit son réveil, comme en sursaut, au milieu de la nuit; l'apparition manifeste du diable pour disputer contre lui; la frayeur dont il fut saisi, sa sueur, son tremblement et son horrible battement de cœur dans cette dispute; les pressants arguments du démon qui ne laisse aucun repos à l'esprit; le son de sa puissante voix, ses manières de disputer accablantes où la question et la réponse se font sentir à la fois. » Le réformateur laisse percer pour le démon une secrète complaisance, il semble que le monde ne soit pour lui qu'une immense diablerie; il tient avec le diable des conférences théologiques, et l'on sait qu'un jour, ne sachant que répondre aux arguties de son adversaire, il lui lança, à défaut de raisonnement, son écritoire au visage.

1. *Variations*, II.

Le témoin le plus rapproché de 1567, époque de l'apparition des premiers livres légendaires sur Faust, est Augustin Lercheimer, un autre disciple de Mélanchthon, qui, comme Wier, voulait qu'on menât les sorcières plutôt chez le médecin et le prêtre que devant le juge et l'avoyer. Ses *Réflexions sur la magie*[1], publiées en 1585, contiennent plusieurs mentions de Faust qui s'accordent en partie avec la première version de la légende. Le chapitre 7 est à rapprocher du chapitre 57 de la légende, où Faust «mange un valet». Le chapitre 13 répond au 40e de la légende qui raconte comment Faust alla dans la cave de l'évêque de Salzbourg avec six compagnons. Le chapitre 15 parle du vieillard (voy. la légende, chap. 63) qui voulut dissuader Faust de sa mauvaise vie, et contient une histoire nouvelle. «Faust, le garçon dissolu et diabolique, resta quelque temps à Wittemberg et vint quelquefois chez le docteur Philippe (Mélanchthon), qui le gronda et lui conseilla de cesser ses pratiques, sans cela il en adviendrait du mal finalement, comme il advint en effet. Pour lui, il n'en avait cure. Une fois, il était environ dix heures et le docteur Philippe sortait de son cabinet d'étude pour se mettre à table; il avait avec lui Faust qu'il venait de gronder fortement: «Seigneur Philippe, se mit à dire Faust, vous me dites toujours de gros mots, je veux faire qu'une fois, lorsque vous serez à table, tous les

1. Lercheimer von Steinfelden, *Ein christlich Bedenken*, etc.

pots de la cuisine volent dehors par la cheminée, pour que vous et vos convives n'ayez rien à manger. — Tu t'en garderas bien, répondit le docteur Philippe, je me moque[1] de ton art. » Et il s'en garda en effet. »[2]

Le chapitre 16 raconte, après Manlius, la fuite de Wittemberg; ce qui est plus important, c'est que le livre de Lercheimer attribue à des magiciens autres que Faust des exploits que la légende attribuera bientôt à Faust même.

Il convient de mentionner encore deux auteurs, qui ont écrit après 1587; le premier c'est Delrio, dont le livre, paru en 1599[3], contient ceci: « La renommée rapporte que les magiciens Faust et Agrippa avaient coutume, en voyage, de payer l'aubergiste avec de l'argent qui, à l'œil, paraissait de bon aloi, mais qui, au bout de quelques jours, se changeait en rognure de corne ou en autre matière sans valeur.[4] »

Delrio, plus encore que Manlius, rapproche Faust et Agrippa. Qu'est-ce à dire? que la science passait alors pour magie et que le mérite était suspect de connivences

1. Nous adoucissons la pensée du texte.

2. Cf. Struve, *Bibliotheca antiquaria*, 1706, 233. Schaller, *Predigt* (*VII*e) *von Zauberhandeln.*

3. *Disquisit. magic. libri sex, auctore Martino Delrio, lib. II, quæst. XII.* Traduit et abrégé par André Duchesne, Paris, 1611. 2 vol.

4. Cf. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 1023. Soldan, *Geschichte der Hexenprocesse*, p. 229.

avec l'enfer. Dans aucun siècle on ne s'élève au-dessus de la foule impunément; il faut payer sa rançon à la crédulité ou à l'envie.

Le second auteur que nous avons à citer est Philippe Camerarius, juriste protestant, fils de Joachim Camerarius, l'ami de Mélanchthon, qui publia en 1602 la première centurie de ses *Heures de loisir*[1] et dit: «Nous savons que, parmi les enchanteurs et les magiçiens du temps de nos pères, Jean Faust s'est acquis un grand renom, de telle sorte qu'il n'y avait presque personne dans le peuple qui ne sût raconter un tour de sa part... Un jour qu'il se rencontra à table avec des personnes qui avaient beaucoup entendu parler de ses prestiges et tours magiques, elles le prièrent de leur en faire voir quelque chose. Il se fit fort presser, enfin cédant à l'importunité de ses banqueteurs qui avaient la tête échauffée, il promit de leur montrer ce qu'ils voudraient. D'un commun consentement ils demandèrent qu'il leur fît voir une vigne chargée de raisins mûrs et prêts à être cueillis. Ils pensaient que, comme on était alors au mois de décembre, il ne pour-

---

1. *Horarum subsicivarum centuria prima*, c. 70. L'ouvrage connu aussi sous le nom de *Méditations historiques*, fut traduit en français par Goulard et Rosset, Paris, 1608, 3 vol. in-8°.

Le récit de Camerarius se trouve aussi dans: *Dies caniculares*, etc., *per Maiolum*, t. II, coll. 3. 1602. Le tome II est de Georges Draud. L'ouvrage de Maïolo a été traduit par Rosset, Paris, 1610. Le même récit se retrouve dans: *Aurifodina artium et scientiarum.... a Drexelio*, *Antuerp.*, 1658, p. II, c. 8.

rait faire ce prodige. Il consentit à leur demande et promit que tout à l'heure, sans sortir de table, ils verraient une vigne telle qu'ils la souhaitaient ; mais à condition que tous resteraient à leurs places et attendraient qu'il leur commandât de couper et cueillir les raisins ; sinon ils seraient voués à la mort. Tous ayant promis de lui obéir exactement, tout à coup Faust, par ses enchantements, charma de telle sorte les yeux et l'imagination des banqueteurs, qu'il leur semblait voir une très-belle vigne chargée d'autant de longues et grosses grappes de raisin qu'ils étaient d'hommes assis à table. Excités par la nouveauté de la chose, altérés d'ailleurs par l'ivresse, ils prirent leurs couteaux, attendant que Faust leur commandât de couper les raisins. Faust se fit un plaisir de les tenir quelque temps dans cette posture, puis tout à coup la vigne et les raisins s'en allèrent en fumée et ils reconnurent que chacun avait pris le nez de son voisin pour une grappe et tenait un couteau pour le couper, de sorte que s'ils eussent coupé leurs grappes sans l'ordre de Faust, ils se seraient coupé le nez les uns aux autres » Ce récit est effleuré au chapitre 65 de la première légende où « les hôtes du docteur Faust veulent se couper le nez, » et Gœthe s'en est souvenu dans la scène du caveau d'Auerbach.

S'il nous plaisait de voir dans le récit, au lieu d'une fable, un tour de prestidigitation, nous renverrions au compte rendu que fit le *Court-Journal* de Londres,

d'une séance de Robert Houdin: « L'expérience qui sembla frapper le plus la reine Victoria, dit le journal anglais, fut le *Bouquet de la Reine*, surprise très-gracieuse et d'un charmant à-propos. Sa Majesté ayant prêté son gant à M. Robert Houdin, celui-ci en fit immédiatement sortir un petit bouquet qui devint bientôt assez gros pour être difficilement contenu dans les deux mains. Enfin ce bouquet, posé dans un vase et arrosé d'une eau magique, se transforma en une guirlande, dont les fleurs formèrent le nom de *Victoria.*[1] »

Il faut terminer notre revue de témoignages par la mention d'une *Chronique d'Erfurt* que cite Motschmann[2]. Motschmann raconte qu'il a trouvé dans cette chronique que ce fut le docteur Kling[3] qu'on chargea d'aller convertir Faust, alors que celui-ci mettait en émoi toute la ville et la campagne environnante, puis il extrait le passage où les deux docteurs disputent ensemble sans résultat.

D'après la *Chronique*, Faust logeait chez un gentilhomme « papiste » dans la maison de la Schlössergasse dite *à l'Ancre*, maison que l'on montre encore aujourd'hui[4]. Il y a aussi, dans Erfurt, une *ruelle du docteur*

---

1. *Confidences* de Robert-Houdin, t. II, p. 181.

2. *Erfordia literata cont.*, 1725. II, p. 372.

3 Gardien du couvent des Franciscains et prédicateur du dôme. (1520-1556.)

4. A Prague on montre aussi sa maison. Voy. Legis-Glückselig, *Das Faustische Haus in Prag*, dans : *Libussa, Jahrbuch für*

Faust, avec un ruisseau, où peut à peine passer un enfant; cependant le docteur doit l'avoir traversée avec une énorme voie de foin traînée par une paire de forts chevaux. A ce moment passait un moine qui, scandalisé de ce prodige diabolique, prononça une formule d'exorcisme; alors la charretée de foin s'évanouit et les chevaux se changèrent en deux coqs rouges, tirant un fétu de paille. L'enchanteur s'enfuit, et le moine doit avoir été le frère Martin Luther, custos du couvent des Augustins[1]. Nous revenons à la *Chronique:* elle raconte que Faust demanda au recteur de l'université la permission de faire un cours sur Homère; il l'obtint et dépeignit les héros de la guerre de Troie d'une façon si saisissante que les étudiants le prièrent de les leur montrer en personne. Donc il les réunit un jour dans la salle des leçons et puis il fit avancer un héros après l'autre[2]. Polyphème vint le dernier, une barbe rousse autour du visage, en train de manger un homme dont les cuisses pendaient hors de sa bouche et une lance de fer à la main. Il remplit d'effroi l'assistance, et quand Faust lui fit signe de se retirer, il refusa, bien plus il frappa le sol de sa lance et l'auditoire en fut ébranlé. Il fit même mine de vouloir se mettre deux des

1855. Sur la maison habitée par Faust à Géra, voy. Keyssler, *Reisen durch Deutschland*, etc. Hanovre, 1740.

1. Scheible, *Das Kloster*, t. V, p. 485.

2. Widman nomme : Ménélas, Achilles, Hector, Priam, Alexandre, Pâris), Ulysse, Agamemnon, Ajax.

étudiants sous la dent en guise de dessert[1]. Un peu plus tard, lors d'une promotion de maîtres de l'université, en présence des théologiens et des représentants du conseil, le discours vint à tomber sur Plaute et Térence, et quelqu'un déplora la perte de certaines comédies de ces deux auteurs. Faust alors offrit, avec la permission des théologiens et en l'absence de tout danger pour sa personne, de restituer ces comédies dans l'espace de quelques heures, de telle sorte qu'on pût les faire copier par les étudiants. Ni les théologiens ni les conseillers ne voulurent accepter la proposition.

Ici comme plus haut, nous pouvons regarder le récit comme une fable, ou y trouver le point de départ d'une conjecture. Le théâtre de Plaute, par exemple, est un des monuments antiques qui ont le plus exercé la critique des savants. Ses comédies ont été représentées encore au quinzième siècle. L'*Aululaire*, entre autres, resta fort longtemps au répertoire du moyen âge, et n'en possède-t-on pas une sorte de contrefaçon en prose (*Querolus*), mise elle-même en vers élégiaques, par un poëte latin du douzième siècle, Vital de Blois? Codrus Urceus, professeur polonais du quinzième siècle, n'a-t-il pas, pour cette pièce, imaginé un cinquième acte, et Philippe Paré, un autre latiniste, donné à son tour un dénouement? Les anciens écrivains ont fait des citations

---

1. Weinhold (*Historische Remarquen über Faust's Leben*, 1722, p. 12.) place un récit semblable à Nuremberg.

de Plaute appartenant à des comédies que nous possédons, mais où elles ne se retrouvent pas dans les manuscrits; il existe aussi des passages cités sans indication des comédies auxquelles ils appartiennent, enfin nous possédons des fragments de trente-cinq comédies perdues dont nous connaissons le titre. Si les copies à la main, seul moyen de reproduction chez les anciens, favorisaient des supercheries littéraires, regardées surtout comme un hommage rendu au génie ou comme la preuve du talent de l'imitateur, la découverte de l'imprimerie ne les fit point cesser au quinzième siècle. Annius de Viterbe prétendait avoir découvert les textes originaux de Bérose, de Manéthon, de Mégasthène, etc.[1] Au seizième siècle, Sigonius prétendit avoir retrouvé le traité perdu de la *Consolation* par Cicéron, et son artifice trompa longtemps les critiques. Entre rajuster les débris d'une œuvre théâtrale et « restituer les comédies perdues d'un auteur » la distance est mesurable, et la phrase de la Chronique d'Erfurt reçoit une explication. Quoi qu'il en soit, à la fin comme au début de ce chapitre, nous trouvons Faust peint sous les mêmes traits, ceux d'un humaniste. Tritthcim nous le montre professant au gymnase de Kreuznach, la Chronique d'Erfurt le fait asseoir dans une chaire de l'université. La forme et la couleur de la narration n'importent pas et doivent être sacrifiées, mais le fond reste, il emporte

1. *Antiquit. variar. volumina XVIII*, Basil. 1498.

la forme et il se résume dans l'idée que Faust, dans l'histoire, fut un adepte de la Renaissance, un disciple de la muse grecque et de la muse latine, un fidèle d'Homère, de Platon, d'Aristote, de Plaute et de Térence. Les livres légendaires ne pourront que confirmer ce point de vue.

II

LIVRES LÉGENDAIRES.

Les livres légendaires qui parlent de Faust doivent être distingués des écrits précédents; ceux-ci d'abord sont antérieurs, puis ils émanent d'hommes dont les uns étaient entourés de considération pendant leur vie, dont les autres ont laissé une trace dans l'histoire après leur mort; ils donnent des dates, ils s'accordent en certains points; les livres légendaires laissent un plus libre cours à la fantaisie et au système; cependant ils s'intitulent histoires, ils se donnent pour composés d'après les papiers de Faust, d'après les notes de son serviteur et de ses amis; il faut donc leur faire une place intermédiaire entre l'histoire et la fable pure; ce ne sont pas des romans tout à fait, ce sont des romans historiques.

Gabriel Naudé, dans l'*Apologie*[1], se montre plus dé-

1. Ch. XV, Ch. XVI.

cidé; il appelle deux fois la légende de Faust un *roman magique:* « Les preuves contre Agrippa se lisaient beaucoup plus à propos dans les romans magiques de Merlin, Maugis, et du docteur Faust, que dans les écrits sérieux et bien examinés, ou qui le devraient être, de plusieurs historiens. » — « Maintenant que le monde est hors de page et déniaisé plus que jamais :

Et pueri nasum rhinocerotis habent,

les inventions sur les incubes ne sont pas jugées moins vaines et grossières que toutes les histoires comprises dans les romans magiques de Maugis d'Aigremont, du docteur Faust ou de notre Merlin... »

Dans le *Mascurat*[1], Naudé appelle même Faust : *homme imaginaire, chimère des Allemands;* lui qui a composé l'*Apologie* pour prouver que Merlin, Virgile, Agrippa, Roger Bacon, etc., n'étaient point des magiciens, mais des sages ou des savants, il devait ajouter Faust à sa liste. La première légende de Faust parut à Francfort-sur-le-Mein, lors de la foire d'automne de 1587[2], sous le titre de : « Histoire du docteur Jean Faust, célèbre enchanteur et magicien, où l'on voit comment il se donna par écrit au diable, de quelles bizarres aventures il fut le témoin, et quelles entreprises il tenta, jusqu'à ce qu'enfin il reçût sa récompense bien méritée; extraite en grande partie de ses propres

1. 1649, p. 519.
2. Cf. *Catalog der Herbstmesse* 1587, p. 44 (*bei N. Bassæus*). *Collectio librorum a* 1566 *ad* 1592, III, 202.

manuscrits, puis rédigée et imprimée pour l'effroi et l'avertissement de tous les orgueilleux, curieux et impies. Jacobi IV[1] : Soyez soumis à Dieu, résistez au diable, et il s'éloignera de vous. *Cum gratia et privilegio.* Imprimé à Francfort-sur-le-Mein, par Jean Spies. MDLXXXVII. » Dans sa dédicace au greffier de Mayence, Caspar Kolln, et au receveur du comté de Kœnigstein, Jérôme Hoff, datée du 4 septembre, Spies s'exprime ainsi : « Comme depuis longtemps il court en Allemagne une légende considérable sur le docteur Jean Faust, le célèbre magicien, et que dans les festins et les sociétés on met souvent son histoire sur le tapis; comme, d'autre part, il est fait allusion à ses prestiges et à sa fin dans des historiens récents, je me suis étonné de voir que personne n'eût encore eu l'envie de rédiger l'histoire de cet enchanteur pour l'édification de toute la chrétienté, j'ai aussi demandé à des savants si cette histoire avait déjà été écrite, et je n'avais jamais reçu de réponse qui me tirât d'incertitude, quand un de mes bons amis de Spire m'envoya le récit que je désirais, avec prière de l'imprimer et de le publier comme un exemple de la tromperie du diable, du meurtre du corps et de l'âme, et comme un avertissement à tous les chrétiens. » — « Pour que personne, dit de son côté le rédacteur dans sa préface, ne fût tenté d'imiter le héros de notre histoire, on a négligé les *formæ conjurationum*

1 *Épître de saint Jacques*, ch. IV.

et tout ce qui prêtait au scandale, on n'a inséré que ce qui était édifiant et salutaire. Veuille, lecteur chrétien, comprendre ces intentions et bien user du livre en attendant l'édition latine qui paraîtra bientôt.» Cette édition n'a point paru. Quant au rédacteur, ce devait être un homme lettré, si l'on en juge par ses citations, un théologien protestant, selon les vraisemblances.

Le livre, composé de 77 chapitres pourvus de titres, mais sans numéros, se divise en trois parties principales : I. Histoire de la naissance et des études du docteur Faust, le célèbre enchanteur. Cette partie va du chapitre 1er au chapitre 17. II. Seconde partie de cette histoire, où l'on traite des aventures de Faust et d'autres questions, chapitres 18-32. III. Troisième et dernière partie des aventures du docteur Faust, effets de sa nigromancie en divers endroits, sa déplorable fin, chapitres 33-77. Avant le chapitre 69, on rencontre une division spéciale: Ce que le docteur Faust a fait avec son Génie et avec d'autres dans sa dernière année, la vingt-quatrième de son pacte avec le diable.

La première partie comprend l'histoire du pacte et les entretiens de Faust avec son génie touchant l'enfer et les diables. Dans le dernier de ces entretiens, Faust dit qu'il a encore le temps de se convertir. «Oui, dit le diable, si tes énormes péchés pouvaient te faire rentrer en grâce auprès de Dieu; mais il est trop tard, la colère de Dieu plane sur toi. — Laisse-moi tranquille. — Laisse-moi alors tranquille avec tes ques-

tions.» — «Ceci est sublime», dit le marquis Du Roure[1]. Nous le voulons bien; mais le marquis a tort de répéter, après Barbier[2], que l'auteur de l'ouvrage allemand se nomme Widman.

La seconde partie contient le voyage de Faust en enfer et dans les astres, son voyage terrestre, ainsi que les réponses de Faust à des questions sur des phénomènes naturels. Les tours magiques se trouvent dans la troisième partie. Le rédacteur de la légende s'appuie sur les notes de Faust, sur celles de son serviteur et de ses connaissances. Il prétend donner littéralement les deux pactes comme ils ont été trouvés dans la maison de Faust après sa mort[3]. A la suite du voyage de Faust en enfer (chap. 24), on lit: «Cette histoire, Faust l'a écrite lui-même, et, après sa mort, cet écrit a été trouvé dans un livre où il était renfermé.» Le chapitre 25, c'est-à-dire le voyage de Faust dans les astres, commence ainsi: «Cette histoire a aussi été trouvée chez lui écrite de sa propre main; il l'adressa à son ami Jonas Victor, médecin à Leipzig, et elle est ainsi conçue: «Cher monsieur et frère, je me rappelle encore, et vous aussi, le temps de notre jeunesse, quand nous étudiions ensemble à Wittemberg; vous vous appliquiez à la médecine, à l'astronomie, à l'astrologie, à la géométrie; vous étiez un bon physicien; pour moi,

1. *Analectabiblion*, t. II.
2. *Dict. des Anonymes.*
3. Ch. VI, Ch. LXIV.

je vous étais inférieur; j'étudiais la théologie; cependant je vous atteignis dans cette science, car vous me demandâtes mon avis sur certains points. »

Au chapitre 72 il est dit : « Cette tristesse poussa le docteur Faust à mettre ses plaintes par écrit pour ne pas les oublier, et voici une de ces plaintes. » Au chapitre 2, le rédacteur invoque le témoignage de Faust : « Il vint dans une épaisse forêt, comme certains le racontent, laquelle s'appelait Spesserwald, comme le docteur Faust l'a lui-même reconnu. » Au chapitre 70, Faust dit à Wagner : « Je te prie de ne pas révéler mon art ni mes actes avant ma mort; après ma mort, tu les mettras par écrit et tu les rédigeras sous forme d'histoire, ce à quoi t'aidera ton génie Auerhahn. » Au chapitre 77, dans l'*Oratio Fausti ad studiosos*, le docteur dit : « Quant aux aventures que j'ai eues pendant vingt-quatre ans, vous les trouverez écrites après ma mort; » et, plus loin, l'auteur raconte que les étudiants trouvèrent effectivement cette histoire écrite, à l'exception de la fin du docteur, ajoutée par les maîtres et étudiants.

Il n'y a point de date précise dans le livre; seulement dans la préface il est dit que Faust vivait encore dans la mémoire des hommes; au chapitre 38 Faust fait apparaître Alexandre devant Charles-Quint et au chapitre 56 il est question du château assiégé par l'armée de Charles-Quint.

En 1588 parurent une version en prose et une ver-

sion en vers de la légende; la version en prose a négligé certains récits de la première légende, probablement parce que ces récits se trouvaient déjà dans Wier, Lercheimer et autres, ou parce qu'ils racontaient des exploits attribués déjà à d'autres magiciens. La version en vers est mentionnée dans le catalogue de la foire de Pâques de 1588, dans l'*Elenchus* de Cless[1] et dans la *Collectio librorum.* Plus récemment, Nyerup[2] en a parlé d'après le seul exemplaire connu, et donné le titre: *Une véritable et terrible histoire du docteur Jean Faust, le célèbre enchanteur et magicien, comment il fit un pacte de vingt-quatre ans avec le diable; mis en rimes d'après l'édition allemande imprimée,* Tubingue, chez Alexandre Hock. On commença d'imprimer le livre dès 1587, c'est pourquoi le titre porte cette date, mais il ne fut achevé que le 7 janvier 1588, comme il est dit à la fin. M. Scheible croit que ce *Faust* rimé est le même que le *Tractætlein* mentionné par Mohl et Keller. Mohl avait dit, dans ses *Aperçus*[3] *sur les mœurs des étudiants de Tubingue,* « qu'en 1587, deux étudiants de l'université de cette ville avaient été punis pour avoir composé le *Petit Traité sur Faust* (une comédie). »

D'après les recherches de M. Keller[4], bibliothécaire

1. *Elenchus librorum*, 1500-1602.
2. *Geschichte der dänischen Volksbücher*, 1816, p. 188.
3. *Nachweisungen über die Sitten und das Betragen der Tübinger Studenten während des sechszehnten Jahrhunderts*' p. 39.
4. Naumann, *Serapeum VII*, p. 333.

à Tubingue, c'est le 15 avril 1588 et non 1587 que les commissaires grand-ducaux de Stuttgart vinrent inspecter l'université de Tubingue. Ils exposèrent leurs griefs au sénat académique. Un de ces griefs était l'impression du livre susdit, par Hock, et un autre la représentation de comédies qui avaient scandalisé les ennemis de ce genre de plaisir. Les commissions concluaient à l'emprisonnement de Hock pour deux jours et à une punition du directeur du théâtre. Le sénat, ayant délibéré sur les propositions des commissaires, condamna à la prison tant l'imprimeur et les auteurs de l'*Histoire de Faust*, que l'auteur de la *Commœdia nuper habita*. D'où il ressort que l'ouvrage sur Faust n'était pas une comédie, de même que nous ignorons le nom de la comédie dont il est question[1]. Mohl a spécifié une comédie sur Faust, alors que les protocoles du sénat académique parlent de comédies en général. Dans l'année 1588, parut aussi une traduction de la première légende en bas-allemand, à Lubeck chez Ballhorn.[2]

De la même légende est tirée la traduction française qui parut en 1589, sous le titre de: *Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Faust*, traduite de l'alle-

1. M. Magnin, dans son *Histoire des Marionnettes*, V, 14, a raison de dire qu'il n'est pas sûr que l'ouvrage dit *Tractætlein* fût une pièce dramatique, mais il a tort d'avancer que l'ouvrage parut en 1587.

2. Cf. Von der Hagen, *Germania*, t. VI, p. 298.

mand. Le traducteur est Palma Cayet ou Cayer, né en 1525, disciple de Ramus et converti par lui au protes tantisme. Il étudia la théologie à Genève, puis parcourut l'Allemagne pour y entendre ses professeurs : excellente préparation pour le traducteur de la légende. A son retour il fut nommé pasteur à Montreuil-Bonnin, près de Saumur. Attaché ensuite à la personne de Catherine de Bourbon, avec le titre de son prédicateur, il vint avec elle à Paris. En 1595 il fut déclaré incapable d'exercer le ministère sacré à la suite d'une accusation de magie et d'immoralité, portée devant un synode où il refusa de comparaître. Peu après il abjura le calvinisme. Alors les protestants se déchaînèrent contre lui avec tout l'acharnement dont les partis religieux poursuivent les transfuges et lui imputèrent tous les vices et tous les crimes. Cayet mourut à Paris en 1610, après avoir été ordonné prêtre et reçu docteur en théologie. Il est auteur d'ouvrages de polémique et d'histoire, ainsi que de traductions du latin, de l'espagnol et de l'allemand.[1]

---

1. Cf. Bayle; Prosper Marchaud, *Dict. hist.*, art. *Fauste.* Graesse, *Bibl. mag.*, p. 53 ; Scheibe, *Freimüthige Gedanken*; Agrippa d'Aubigné, Fœneste, éd. Mérimée, L. II, ch. XII. Fœneste dit : « Est-il brai qu'il (Cayer) aboit aussi hendu au diable son beilet et son mulet ? » Et M. Mérimée met en note : « On fait le même conte du docteur Faust. » Il était plus exact de dire que Faust laissa à Wagner un démon, Auerhahn, qui devait le servir aux conditions auxquelles Méphisto avait servi Faust. Quant au mulet, Faust n'en possède pas dans la légende, et il n'a d'autre cheval que Méphisto, qui prend cette forme avant de voyager avec lui.

La traduction de *Faust* suit l'original, chapitre par chapitre, à cela près que quelquefois un chapitre de la légende est divisé en deux ou trois et que quatre chapitres sont réunis en un. Nos critiques ont fait preuve de légèreté, en parlant du *Faust* de Cayet : « Les éditions sont recherchées, quoique l'ouvrage soit peu de chose, » a dit Weiss dans la Biographie Michaud, t. VII. « Cette histoire romanesque, fondée sur les traditions *les plus absurdes*, a dit M. Ch. Brunet dans le *Manuel du libraire*, ne trouvait plus guère de lecteurs, lorsque le *Faust* de Gœthe, est venu donner une nouvelle célébrité au vieux sorcier.... La première rédaction allemande est *tout à fait différente* de l'ouvrage de G. R. Widman. » M. F. V. Hugo[1] dit que Cayet a traduit Widman. « Cayet, dit le marquis Du Roure[2] ne mérite d'éloges que pour nous avoir fait connaître ce livre curieux. Du reste il construit ses phrases d'une façon si brusque et si pénible, qu'à peine devait-il s'entendre lui-même. On l'accusa de sorcellerie dans son temps, ce fut bien à tort sans doute; sous le rapport du talent d'écrire, du moins, nul ne fut moins sorcier. »

La légende parut, augmentée, en 1591. L'édition de 1591 fut reproduite à Francfort en 1592; dans cette reproduction on lit, sur le verso du titre, les vers suivants :

---

1. Le *Faust* de Marlowe, traduit en français, notes 2 et 3
2. *Analectabiblion*, t. II.

EPIGRAMMA.

Quisquis es, ingentes qui vis cognoscere technas
Dæmonis, hunc librum perlege, certus eris.
Offeret hic et enim tibi Fausti tristia fata,
Squalida quem vivum traxit in antra Draco.
Testis eris, multo paries maculate cerebro,
Dentibus, et mixto fœda cruore domus.
Membra, animam suam raptans, collisa reliquit,
Insculptum busto qua breve carmen habent :
Hac lacerum Fausti corpus requiescit in urna,
Spiritus est Stygii raptus in antra ducis.
Exemplo quivis moniti coluisse Tonantem
Discant, blasphemos pœna maligna manet.
Astra fides penetrat.

Il y a six récits nouveaux dans cette édition, celui du tonneau de Leipzig et cinq relatifs à Erfurt, mais certains récits de la première légende ont été négligés.

La légende passa en Angleterre de bonne heure. En 1587, déjà l'évêque Aylmer permit à Londres l'impression pour l'année suivante de: *A Ballad of the Life and Death of Doctor Faustus the great Conjurer*[1]. Bientôt parut: *The History of the damnable Life and deserved Death of Doctor John Faustus*, etc., sans date, réimprimé dans Thoms. La traduction a été faite sur la légende augmentée. Une continuation parut en 1594 sous le

1. Thoms, *Collection of Early Prose Romances* (1827), t. III.

titre de: *The second report of Doctor John Faustus, containing his appearances, and the deeds of Wagner*, etc.

L'auteur, dans son introduction, dit qu'on trouve les ruines de la maison de Faust à Wittemberg, non loin de la demeure de Mélanchthon, au bout de la ville, en face de l'école; secondement, qu'on voit près de la ville un grand sureau, sous le dôme feuillu duquel il avait coutume de faire à ses disciples des leçons sur la nécromancie; enfin, qu'à trois milles de Wittemberg, on trouve son monument funéraire avec cette inscription qu'il avait gravée lui-même avant sa mort:

> *Hic Jaceo Johannes Faustus, Doctor Divini Juris*
> *Indignissimus, Qui Pro Amore Magiæ Diabolicæ*
> *Scientiæ Vanissime Cecidi Ab Amore Dei, O Lector*
> *Pro Me Miserrimo Damnato Homine Ne Preceris,*
> *Nam Preces Non Juvant Quem Deus Condemnavit: O Pie*
> *Christiane Memento Mei Et Saltem Unam Pro Infiducia*
> *Mea Lacrymulam Exprime Et Cui Non Potes Mederi*
> *Ejus Miserere, Et Ipse Cave.*

La traduction hollandaise de la légende parut à Anvers, sans date, puis avec la date 1592, sans indication de lieu[1]. L'édition de 1592 fait naître Faust en 1491, place le premier pacte le 23 octobre 1514, le second, le 3 août 1531, et la mort de Faust dans la nuit du 23 au 24 octobre 1538.

---

1. M. Edwin Tross décrit cette édition dans le nº 10 du *Serapeum* de 1850. Une édition semblable d'*Eulenspiegel* permet de conclure que l'*Histoire de Faust* sortit d'une presse d'Anvers.

En 1599 parut la version de G. R. Widman, accompagnée de commentaires théologiques, historiques et moraux interminables, et divisée en trois parties, dont chacune a un titre spécial; Hambourg, chez Moller. L'auteur, dans sa dédicace au comte de Hohenlohe-Langenbourg, s'exprime avec dédain sur le compte de la première légende: « Quoique les aventures et histoires de l'audacieux et impie docteur Jean Faust se soient passées il y a longtemps et qu'elles aient couru de bouche en bouche, cependant elles n'ont pas encore une existence bien déterminée, elles sont restées cachées parmi les étudiants, et quoiqu'elles aient été rassemblées une fois d'après les lettres des amis de Faust, tels que Thomas Wolhalt, Thomas Hanner, Christophe Hayllinger, Gaspar Moir, Frédéric Bronauer, Gabriel Renner, Jean Victor, et autres, quoique le docteur Faust lui-même priât son serviteur et héritier, Jean Waiger[1], de mettre exactement par écrit l'histoire de sa vie et de ses actes, cependant la véritable histoire de Faust n'a pas encore été mise au jour. Or, comme j'avais en main l'original de cette histoire, et que j'ai cru nécessaire d'en donner une édition pour l'avertissement d'un chacun, je la publie avec d'utiles moralités.» A la fin de la dédicace, nous trouvons encore ceci: « Je dois avertir que, bien que l'histoire de Faust ait déjà été imprimée, la mienne a de quoi satisfaire les esprits, tandis que la précédente

1. C'est ainsi que Widman appelle Wagner.

est bizarre, incomplète; mais que cependant il ne fallait pas raconter ce qui peut attrister les oreilles pudiques et les cœurs timorés. Je dois dire aussi en bonne conscience que cette édition est conforme au véritable original laissé par Jean Waiger et autres connaissances de Faust. » Dans le cours de l'ouvrage, Widman s'en réfère au témoignage de Faust, de son serviteur et de ses amis. Après le chapitre 9 de la première partie, Widman place cette note : « Ce qu'on a pu dire de plus, touchant le pacte de Faust avec le diable, est inexact; mais ceci, et ce qui suit, est la vérité recueillie avec peine par les étudiants et par les trois fils d'un docteur de Leipzig, tous trois maîtres d'université, qui ont trouvé des manuscrits de Faust dans sa *librairie* et les ont communiqués. »

Première partie, chapitre 27, il est dit qu'après la mort de Faust, on trouva chez lui beaucoup de lettres de grands personnages qui lui demandaient des conseils; entre autres, deux lettres : « l'une d'un prélat de Pavie, nommé Azzolini, qui devint cardinal à Rome, de Santa Maria in Portico[1], l'autre, d'une princesse qui se maria. » Deuxième partie, 8, il y a une lettre d'un noble des environs de Zwickau, trouvée chez Faust après sa mort.

Dans le commentaire du chapitre 14, I, Widman

1. Decio Azzolini devint cardinal en 1585 seulement; voy. *Supplementum novum purpuræ doctæ*, 1729, p. 440.

cite la devise que Faust avait prise lorsqu'il étudiait la médecine[1], et une autre qu'il avait écrite dans son *Codex*[2]. III, 2, Faust prie son serviteur d'écrire sa vie, après sa mort, et les chapitres 12, II, 3, 11, 16, III, sont empruntés au récit de Waiger.

Widman allègue encore pour ses sources Thomas Wolhalt (I, 4, 5); Gaspar Moir de Lora (I, 14, 26, 27; II, 4); le comte Henri d'Isenbourg (I, 25); Frédéric Bronauer, de Schweidnitz (I, 30), un théologien d'Ingolstadt (I, 2), et un gentilhomme (II, 20).

On voit que l'auteur se pose en historien sérieux et prétend donner un récit digne de foi; il se présente entouré d'un appareil d'érudition imposant; il fournit ses autorités; il s'appuie sur des pièces originales; il abuse surtout du commentaire; mais on peut le passer. D'autre part, il a négligé des épisodes significatifs, par exemple, les voyages de Faust, dans l'enfer, dans les astres et dans le monde sublunaire. A la fin de la seconde partie, Widman s'adresse au lecteur chrétien : «Je ne veux pas omettre de dire que j'ai trouvé à cet endroit certaines histoires sur Faust que je n'ai pas voulu insérer par des raisons chrétiennes majeures, comme l'éloignement que le diable lui inspira pour le mariage, son union avec Hélène, qui enfanta d'abord un monstre, puis un fils, nommé Juste; son voyage dans

1. *Credite, mortales, noctis potatio mors est.*

2. *Corporis atque animi mors est impletio ventris,*
Liberat a morbis sobrietas variis.

les airs et dans les astres, ainsi que ses courses en Allemagne, France, Inde, etc.» Après la préface, Widman cite un passage de Faust, où le docteur place le pacte en 1521, et il ajoute, pour son compte, que c'est en 1525 que Faust s'est révélé comme magicien sur la scène du monde[1]. Mais, plus loin, il confond Maximilien Ier et Charles-Quint, de même que (III, 12) il se contredit par rapport aux dates de la vie de Faust.

Une nouvelle élaboration du livre de Widman parut, en 1674, par les soins du médecin Jean-Nicolas Pfitzer, sous le titre de: *la Vie scandaleuse et la terrible fin du célèbre archi-magicien Jean Faust, écrite autrefois par G. R. Widman, maintenant revue et augmentée de divers souvenirs et histoires, pour l'avertissement des méchants d'aujourd'hui*. Pfitzer nie que Faust ait fait un cours sur Homère; au chapitre où Faust veut se marier, il précise en disant qu'il voulait épouser la fille d'un mercier; il raconte l'histoire d'Hélène, à laquelle Widman fait simplement allusion. Une édition abrégée du livre de Pfitzer parut, en 1726, à Francfort et à Leipzig; l'auteur ne se fait connaître que sous le nom : Un croyant chrétien. Au lieu de Mephostophiles, il écrit Mephistopheles, comme la *Vie de Wagner*, de 1712, et la *Complainte* de Cologne. Revenons à la légende de 1587.

Faust, dit l'antique histoire, naquit «à Rod près

1. Avec la date 1525 s'accordent la mention du cardinal Campegi, II, 10, et la phrase où Faust dit (II, 4) : «L'an 1535 je vins chez un aubergiste nommé Valentin Hohenmeyer.»

Weimar »[1]. Selon Widman, il était originaire du comté d'Anhalt, et ses parents habitaient la marche de Sondwedel. Il s'agit apparemment de la marche de Saltzwedel, qui fut acquise par Albert le Loup, et resta une possession des princes d'Anhalt. Les parents de Faust étaient des gens pieux, de simples paysans; mais son oncle de Wittemberg était riche, sans enfants; il l'adopta et lui fit étudier la théologie. Le jeune homme fit des progrès si rapides, qu'au jour de l'examen, il l'emporta sur seize candidats qu'on examinait en même temps que lui, et fut proclamé docteur en théologie. Selon Widman il fut envoyé par son oncle à l'université d'Ingolstadt. L'université d'Ingolstadt avait été fondée en 1472 par Louis le Riche et était devenue rapidement célèbre; à la fin du seizième siècle elle comptait près de 4,000 étudiants.[2]

Mais Faust avait un cerveau brûlé, on l'appelait le spéculateur, le contemplateur, à peu près comme Molière plus tard; il fit de mauvaises connaissances, com-

---

1. Près de Weimar, à la place où est Rœdigen, se trouvaient jadis les villages de Gross- et Klein-Roda. Cf. Graebner, *Die Stadt Weimar*, p. 60. Cayet traduit : Veinmar sur le Rod. « Faust, dit le chœur dans Marlowe, est né de parents d'infime origine, dans une ville d'Allemagne, appelée Rhodes. » Et M. F. V. Hugo ajoute : « Marlowe ôte Rhodes à la Méditerranée et la donne à l'Allemagne.... Qu'importe après tout ? l'art n'est pas la science. » Non, mais la science voudrait qu'on dit que Marlowe a simplement suivi la première légende et écrit le nom propre à sa façon.

2. Cf. Middendorp. *Academiarum celebrium universi terrarum orbis libri VIII*, II, 232.

mença à mener une vie d'impie et mit de côté la Bible. « Il se rendit à Cracovie, qui possédait une université renommée pour l'étude de la magie, et y trouva ses pareils qui s'occupaient de paroles chaldéennes, persanes, arabes et grecques, de figures, caractères et conjurations.... Cela plut à Faust, qui spécula, étudia jour et nuit, en sorte qu'il ne voulut plus être appelé théologien, mais devint un homme mondain et s'appela docteur en médecine, astrologue et mathématicien. » Widman mêle à son récit la satire de la papauté : « Comme la vieille machine papale fonctionnait encore, que l'on donnait force bénédictions, qu'on se livrait à la superstition et à l'idolâtrie, Faust se plut à la théologie. » En assimilant les pratiques orthodoxes et les opérations magiques, l'auteur suit tout à fait la méthode de Luther, associant la figure du pape et de ses ministres aux démons qu'il voit en rêve.

Cependant Faust, selon l'ancienne légende, continuait d'aimer ce qu'il n'est pas permis d'aimer; comme Dédale, il voulait voler dans les cieux, tout voir, tout connaître : « Sa curiosité, son audace et son libertinage l'excitèrent tant qu'il résolut de faire usage de ses figures et de ses conjurations. » Dans Widman, Faust est tourné vers la magie, simplement par l'effet de la bonne chère et de l'oisiveté. De plus il a des amis qui lui fournissent les moyens d'évoquer le diable, ainsi Thomas Hanner, puis Christophe Hayllinger, un cristallomancien, qui était en pension chez lui, et qui avait

prophétisé sa propre mort[1]. Faust reçut de lui la puissance de conjurer le diable par le cristal lorsqu'il était à Ingolstadt, et c'est seulement après, selon Widman, qu'il revint à Wittemberg prendre possession de l'héritage de son oncle. L'ancienne légende précise la maison qui faisait partie de cet héritage ; Faust, au chapitre 69, lègue à Wagner : « la maison avec le jardin[2], située à côté de la maison de Ganzer et de Vit Rodinger, près la porte de fer, dans la rue des Ciseaux le long du mur d'enceinte. » Faust est enfin décidé à conjurer Satan, il se rend dans la forêt dite Spesserwald. Dans cette forêt, vers le soir, «en une croisée de quatre chemins»[3] il fait avec un bâton plusieurs cercles, dont deux qui entrent dans un plus grand, et il conjure ainsi le diable entre neuf et dix heures. Widman ne donne pas le nom de la forêt, Köhler croit qu'il pourrait s'agir de la Specke, petit bois près de Wittemberg mal famé surtout du temps de Luther[4].

1. Köhler (*Historische Untersuchung über das Leben Faust's*) dit qu'en 1571 un Thomas Hayllinger est mort bourgmestre de Wittemberg.

2. Cayet traduit les noms propres par des noms communs : « la maison avec le jardin située auprès de la maison de Oyes et en la place des Royers, etc. » (Oie, *Gans*.)

3. Le roi scythe Ariantas fit ériger dans un carrefour ou, comme disaient les Scythes, dans une « rencontre de chemins » (*vek-saman*) un grand chaudron d'airain. Ce carrefour était consacré au Dieu du soleil *Vaitu-skurus* ou *Targitavus*, comme l'ont été plus tard chez les Germains certains carrefours consacrés au Dieu du soleil *Irmin*. (Voy. Bergmann, *les Gètes*, p. 296.)

4. Cayet traduit : la forêt de Mangealli. C'est encore le même système, Spesser l'aura fait penser à *speisen*, manger.

Le diable fit d'abord mine de ne pas vouloir se rendre aux ordres de Faust et excita dans la forêt un effroyable tumulte, comme si elle était toute pleine de diables, de voitures roulantes, etc., puis on entendit une musique harmonieuse[1], des chants, des danses, des tournois, avec accompagnement de lances et d'épées, au point que Faust voulut sortir du cercle. Il recommença toutefois sa conjuration, alors apparut d'abord un griffon ou dragon qui geignait d'une façon lamentable chaque fois que Faust faisait ses manœuvres, puis une étoile de feu qui se changea en boule de feu, ensuite en fleuve de feu qui montait et descendait entouré de six lumignons « et se transforma en homme de feu, enfin ce diable et esprit se changea en la forme d'un moine gris et demanda à Faust ce qu'il voulait. »

Jusqu'à présent il n'était question que du diable; ici l'auteur se sert des deux mots *diable* et *esprit* à la fois, et dans la suite il s'agira toujours d'un esprit. Dans Widman, le diable apparaît à Faust en personne, mais après le pacte il lui envoie le génie Mephostophiles. Dans Widman c'est aussi Faust qui demande au diable de vouloir apparaître sous une forme moins hideuse qu'avant, « sous celle d'un moine, par exemple, ou d'un homme habillé d'autre façon». L'ap-

1. Généralement le diable n'aime pas la musique. « Le diable, dit Luther, est un esprit triste et il afflige les hommes, aussi ne peut-il souffrir que l'on soit joyeux. De là vient qu'il fuit au plus vite lorsqu'il entend la musique. »

parition du diable sous forme de moine est ancienne dans les légendes, quoiqu'ici on puisse voir de plus une satire du monachisme. Dans Césaire d'Heisterbach, le diable apparaît à des moines sous la forme d'un moine noir ou d'un prieur[1]. Le kobold du Riesengebirge, Rübezahl, se fait voir sous l'habit de moine[2]. Widman raconte dans le commentaire du chapitre I, 11, que le démon apparut au pape Paul II sous la forme de moine, au pape Benoît sous celle d'un docteur italien, et à Alexandre VI sous celle d'un protonotaire. Dans les contes populaires le diable apparaît sous la forme de petit homme gris[3]. « J'ai vu une fois, dit H. Heine, représenter dans une grange de village la comédie du docteur Faust. Faust conjure le diable, et, se confiant dans son intrépidité, demande que le diable lui apparaisse dans la plus épouvantable forme, sous les traits de la plus horrible des créatures . . . et le diable obéissant paraît sous la figure de l'homme. »

« Le lendemain, continue la légende, Faust donna rendez-vous au génie dans sa chambre et lui présenta trois articles : selon le premier, le génie devait lui être soumis et obéissant en toutes choses jusqu'à la mort ; secondement il ne devait rien lui céler de ce qu'il désirait savoir ; troisièmement il ferait à ses questions des

1. *Miracul.*, II, 23 ; IV, 90 ; V, 48, 61.
2. Voy. Prætorius, *Dæmonologia Rubinzalii Silesii*, 1662.
3. Grimm, *Mythol.*, 945, 977. Béranger a chanté le *Petit homme rouge*.

réponses véridiques. Le génie refusa, alléguant qu'il lui fallait d'abord la permission de son chef, alors Faust se mit en colère; mais, le démon voulant quitter la partie, il se ravisa et le conjura de lui apparaître le même soir. » Le génie réapparaît et se déclare prêt à obéir à Faust, parce que son chef lui en a donné licence. Faust lui pose alors six conditions : premièrement il aura les talents, la forme et l'esprit d'un génie; secondement il fera tout ce qu'il lui demandera; troisièmement il sera un serviteur soumis et obéissant; quatrièmement il se trouvera dans sa maison chaque fois qu'il aura besoin de lui; cinquièmement il sera invisible dans la maison et ne se montrera que sur son ordre; sixièmement il apparaîtra aussi souvent et sous la forme que Faust voudra. Le démon, de son côté, présente cinq articles : premièrement Faust promettra de lui appartenir; deuxièmement il signera cette promesse de son sang; troisièmement il sera l'ennemi des chrétiens; quatrièmement il reniera la foi chrétienne, et cinquièmement il ne se laissera pas séduire par des propositions de conversion.

Les conditions que Faust impose à Mephostophiles doivent faire envisager celui-ci principalement comme un génie domestique, un démon familier[1]. D'ailleurs dans Widman (I, 11), Mephostophiles dit clairement qu'il n'est pas un diable, mais un *spiritus familiaris* qui aime habiter auprès des hommes. Voici les articles

1. Voy. *le Démon de Socrate*, par Lélut.

du démon selon Widman : 1° Faust renonce à Dieu et à toute la cohorte céleste. 2° Il deviendra l'ennemi des hommes, surtout de ceux qui lui feraient des reproches. 3° Il n'obéira ni aux clercs ni aux ecclésiastiques. 4° Il n'entrera dans aucune église et ne recevra pas les sacrements. 5° Il haïra le mariage et ne se mariera pas. Le lendemain, selon la première légende, le génie se présente chez Faust, qui le prie de lui apparaître à l'avenir sous le costume d'un moine franciscain, c'est-à-dire gris, avec une clochette, et d'annoncer son arrivée en sonnant. Cette clochette semble empruntée aux esprits domestiques, lesquels se montrent vêtus d'habits à grelots. Chez Widman, Mephostophiles se fâche, lorsque Faust annonce l'intention d'attacher des grelots à son froc pour mieux le reconnaître, et lui demande pourquoi, en ce cas, il ne s'est pas associé un fou.

Faust demande au génie son nom, et le génie le décline. L'étymologie de Mephostophiles est incertaine[1]. Widman dit que c'est un nom persan. Quoique la plupart des noms de génies soient d'origine sémitique, celui qui nous occupe ne peut être donné comme tel. Dürr[2] croit que l'auteur a écrit Mephostophiles comme altération de Μεγαστοφίλης. Ernest Weber[3] regarde la

---

1. Mephostophilis se trouve dans Marlowe et dans Randolph (Dodsley, *Coll. of old plays*, IX, 150). Mephostophilus dans Shakespeare (*Joyeuses comm.* I, 1) et dans Suckling (Dodsley, X, 156.)

2. *Epistola de Joh. Fausto,* dans Schellhorn, *Amœnitates*, t. V.

3. *Gœthe's Faust*, 1836.

forme Mephistophiles comme la plus ancienne, et croit que la première partie du mot équivaut à *mephites.* Enfin, M. Düntzer[1] explique le mot par μὴ φωτοφίλης, ennemi de la lumière. Pour apporter notre contingent, nous rappellerons que ὄφελος, voisin d'*opheles*, signifie en grec : utilité, profit, et dommage par antiphrase.[2]

Les obligations mutuelles étant arrêtées, Faust s'ouvre une veine de la main gauche pour signer de son sang; à ce moment, il voit dans sa main, en lettres sanglantes, ces mots : *O homo, fuge;* mais il ne tient pas compte de l'avertissement et passe outre. C'est la curiosité scientifique que, dans son pacte, Faust donne pour motif de son alliance avec l'esprit malin : « Après que j'eus résolu d'étudier les éléments, et que je me fus senti incapable de les connaître par le moyen de mes facultés naturelles ou par le secours des hommes, je me suis donné au présent génie Mephostophiles, serviteur du prince infernal d'Orient, et l'ai choisi pour m'apprendre ce que je désirais savoir. » En revanche, Faust promet de se mettre, au bout de vingt-quatre ans, tout à la discré-

1. *Die Faustsage*, 1846.

2. Les esprits ont des noms fort variés. Dans les *Légendes néerlandaises* de Wolf, le génie de Faust s'appelle Jost. Selon Widman (I, 11 comm.) le génie du pape Paul II s'appelait Lammalèche, celui d'Alexandre VI, Loyauté. Widman cite encore Hennengetter, Hemmerlin, Mücker, Phasan, etc. Dans le *Jeu de Judith*, pièce écrite en 1480 à la façon des mystères par le prêtre Théodoric Schernberg, apparaissent comme diables : Spiegelglanz, Fedderwisch, Unversüne, Lillis, mère du diable, etc. Gast nomme Specillum (III, 94); Remigius, Verd-joli (II, 2).

tion du génie, lui, son corps, son âme, sa chair, son sang et ses biens.

La croyance aux pactes avec le diable repose sur la démonologie de l'école néoplatonicienne. Les démons furent, dans l'origine, pour les Grecs, les âmes des morts assimilées à des divinités, ainsi qu'on le voit par Hésiode[1]. Bientôt ce nom s'appliqua aux divinités intermédiaires entre Dieu et l'homme, reconnues par presque tous les philosophes grecs, mais conçues d'une manière plus particulière par Pythagore et Platon. Platon et son école leur réservèrent le nom de δαίμων, attribué dans le principe à l'action divine en général, regardée comme la distributrice des biens et des maux. Les démons furent ensuite confondus avec les mânes, les lares et les génies latins; ils furent aussi divisés en deux catégories: ceux qui détournaient et éloignaient le mal, et ceux qui aimaient le sang et le meurtre. La manière dont Proclus conçoit les mauvais démons[2] est toute semblable à l'idée que les chrétiens se font du diable: ces génies troublent les sacrifices, cherchent à entraîner les humains dans les vices et l'impiété. A la nouvelle théogonie on adapta la liturgie hellénique, mêlée de rites orphiques et orientaux; de cette façon, les purifications et les exercices prirent une place considérable dans le culte, et la religion devint de la magie.

1. Voy. Plutarque, *De oracul. defect.*, 10.
2. Voy. *in I Alcib.*

La transmission de ces croyances au moyen âge eut pour effet de perpétuer l'emploi des conjurations, des évocations démoniaques par les magiciens. Vainement l'Église leur disait qu'ils perdaient leur âme, et accompagnait ses avertissements de menaces terribles que le législateur séculier sanctionnait par ses décrets; la curiosité chez les uns, la soif de la vengeance chez les autres, la convoitise effrénée chez le plus grand nombre, tout cela fut plus fort que les défenses canoniques et les menaces de la loi. Pollux donne déjà[1] une expression grecque, à laquelle répond l'idée de vendre au démon son âme pour de l'argent, et Tacite[2] parle de maléfices qui vouaient les âmes aux puissances infernales; mais la croyance aux pactes avec le diable se répandit surtout au quinzième et au seizième siècle; elle n'est pas encore éteinte complétement.

La durée du pacte de Faust est de vingt-quatre ans. Dans la tradition néerlandaise, Faust conclut avec Jost son traité pour sept ans; le second pacte de Faust, dans la légende, dure aussi sept ans, puisqu'il est fait la dix-septième des vingt-quatre années.

Widman raconte que le pacte de Grégoire VII portait seize ans, celui de Paul II neuf ans et un quart, et qu'Alexandre VI avait été trompé par le diable; en effet, le pape avait compris que son pacte était de dix-neuf

---

1. *Onom.* III, 112, τὴν ψυχὴν ἀνταλλάξας τοῦ χρυσίου.

2. *Ann.* II, LXIX: *maleficia quis creditur animas numinibus infernis sacrari.*

ans, *onze et huit*, et le diable interpréta le chiffre par *onze ans et huit mois*.

Selon l'ancienne légende, Mephostophiles, dès sa troisième visite, donna à Faust des exemples de son savoir-faire. « Il fit le tour de la maison, comme s'il était tout en feu, et de son corps partaient des rayons de feu ; puis on entendit un bruit pareil à celui que font les moines en chantant.... on entendit aussi un bruit de lances, d'épées, de chasse, de chiens et de chasseurs qui couraient un cerf... enfin, un jeu d'orgue si ravissant que Faust se crut au ciel. » Quand Mephostophiles revient sous l'habit de moine, Faust lui exprime le plaisir qu'il a ressenti et lui remet le contrat, dont Mephostophiles lui fait prendre une copie.

A partir de ce moment Mephostophiles remplit l'office d'un dévoué serviteur, tout à la manière d'un génie domestique. Faust fait autant de bons dîners qu'il veut, il boit tous les vins qu'il désire; s'il nomme un oiseau, cet oiseau entre rôti par la fenêtre[1]. Lui et son garçon se promènent dans de riches habits, dont le démon a acheté ou volé l'étoffe la nuit, à Nuremberg, Augsbourg ou Francfort, à l'heure où les marchands ont quitté leurs boutiques. Les corroyeurs et les cordonniers sont victimes de vols semblables. De plus le démon

---

1. Le démon enlève ces mets aux cuisines des princes d'alentour par un procédé analogue à celui attribué aux enchanteurs par les Romains. (*Fruges traducere.*) Cf. Delrio, II, 12. Tiedemann, *Quæ fuerit artium magic. origo*, p. 56. Grimm, p. 1043.

donne à Faust vingt-cinq couronnes par semaine à titre d'appointements. Dans Widman (I, 14) Mephostophiles travaille aux champs de Faust et récolte ses fruits. Ce trait est aussi conforme aux habitudes des génies familiers, mais il ne semble introduit que pour expliquer pourquoi, malgré la mollesse et la négligence de Faust, ses concitoyens ne nourrissaient point de fâcheux soupçons contre lui.

Dans le même chapitre de l'ancienne légende, il est question de Christophe Wagner, « un effronté jouvenceau », le famulus de Faust. « Le jeu lui plut, et son maître dit qu'il ferait de lui un homme savant et adroit. » Widman le donne pour l'enfant naturel d'un prêtre de Wasserbourg et de sa servante, lequel avait fui, pour se soustraire aux violences de son père. Un jour de mars, à l'âge de quinze ans, il chantait devant la maison du docteur; celui-ci eut pitié de lui, car il était mal vêtu, et comme il semblait intelligent, Faust le garda pour serviteur[1]. Faust « comme son *aphrodisie* le piquait jour et nuit, » veut maintenant se marier. Mephostophiles lui rappelle alors sa promesse d'être l'ennemi de Dieu et des hommes, il ne peut donc point se marier, car le mariage est l'œuvre du Très-Haut. Faust s'obstine, soudain il s'élève un vent furieux, la maison se remplit de flammes, Faust est saisi par un homme qui

1. Luther chantait devant les maisons pour gagner son pain. « Que personne, dit-il, ne s'avise de mépriser devant moi les pauvres compagnons qui vont chantant et disant de porte en porte: *Panem propter Deum!* vous savez comme dit le psaume : Les princes et les rois ont chanté. »

le rejette moulu, brisé; le diable lui apparaît ensuite sous une forme hideuse et lui demande ce qu'il résout. Faust demande grâce et pardon, et Satan disparaît. Mephostophiles revient auprès de son maître, et pour lui faire passer ses envies de mariage, lui promet de lui procurer toute femme qu'il aura convoitée. A cette proposition Fâust palpite de joie et se repent encore une fois de son premier projet, puis «il conçoit de telles ardeurs qu'il se met jour et nuit en quête des belles femmes, se livre à l'impureté aujourd'hui avec un diable, demain avec un autre.» La phrase du narrateur est ainsi faite qu'on peut également croire ou que Faust embrasse le diable sous les traits de la femme ou que l'auteur a simplement voulu associer les idées de sexe et de diablerie. En tout cas c'est le démon qui entraîne Faust dans une vie de plaisirs, et Faust n'a été attiré vers le démon que par l'ardeur de connaître, non par la soif des jouissances. Dans Widman, au contraire, Faust ne conçoit le désir de se marier que tard (II, 25), après qu'il a épuisé les jouissances charnelles.

Mephostophiles, ayant détourné Faust du mariage, prend par contre à tâche de le tourner de plus en plus vers la magie, il lui donne un livre de nécromancie dans lequel il étudie, quand les plaisirs de «son mariage diabolique» lui en laissent le temps. Mais bientôt la curiosité le reprend de plus belle, et il entame avec Mephostophiles des entretiens sur l'enfer, le gouverne-

ment des diables, le premier état des anges déchus, etc. Faust est si ému de la description de l'enfer qu'il hésite à continuer la vie qu'il mène, alors le diable prend la forme d'une belle femme, l'enlace de ses bras et adieu le souvenir de «la parole divine» !

Dans Widman, Faust ne pouvant entrer dans une église, se tourne vers la lecture de la Bible. Mephostophiles lui en donne la permission, mais seulement pour une partie du livre saint : «Tu omettras les premier, deuxième et cinquième livres de Moïse, puis tous les autres à l'exception de celui de Job; je ne te permets pas les psaumes de David. Dans le Nouveau Testament, tu pourras lire le péager, le peintre et le médecin (Matthieu, Marc et Luc), évite Jean, le bavard Paul et les autres qui ont écrit des épîtres, je ne te les permets pas non plus.» Mephostophiles conseille particulièrement à Faust, la lecture des Pères de l'Église, et il lui permet de discuter avec lui, mais non sur la Trinité et les sacrements[1]. Ces conseils méritent d'être rapprochés de l'opinion de Luther: «La Trinité, dit-il, se retrouve dans toute la création. Dans le soleil, il y a la substance, l'éclat et la chaleur; dans les fleuves, la substance, le cours et la puissance. De même dans les arts. Dans l'astronomie, le mouvement, la lumière et l'*influence;* dans la musique, les trois notes *re, mi, fa*, etc....

1. Dans une légende suisse le diable se tient près d'un berger pour l'empêcher de réciter l'Évangile de saint Jean ; le berger alors se met à le siffler. Grimm , *Myth.*, 970.

«L'Évangile de saint Jean est le vrai et pur Évangile, l'Évangile principal, parce qu'il renferme le plus de paroles de Jésus-Christ. De même les épîtres de saint Paul et de saint Pierre sont bien au-dessus des évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc. En somme, l'Évangile de saint Jean et sa première épître, les épîtres de saint Paul, notamment celles aux Romains, aux Galates, aux Éphésiens, et la première de saint Pierre, voilà les livres qui te montrent Jésus-Christ....

«*Des Pères.* On peut lire Jérôme pour l'étude de l'histoire: quant à la foi et à la bonne vraie religion et doctrine, il n'y en a pas un mot dans ses écrits. J'ai déjà proscrit Origène. Chrysostome n'a point d'autorité chez moi. Basile n'est qu'un moine, je n'en donnerais pas un cheveu....» On le voit, le Mephostophiles de Widman est tout à fait pénétré de la doctrine luthérienne et il guide son protégé Faust en conséquence.

La deuxième partie de l'ancienne légende nous montre d'abord Faust occupé d'astronomie et d'astrologie. Il compose des calendriers, des *pratiques* qu'il dédie aux princes et aux grands seigneurs et qui sont fort prisés. Suivent des entretiens sur l'hiver et l'été, le cours des cieux, la création du monde et de l'homme, Faust ayant formé le vœu de voir quelques-uns des principaux démons, le diable Bélial lui apparaît et lui annonce que ses principaux conseillers et serviteurs attendent à la porte. Il reçoit avec empressement les augustes visiteurs, mais lorsqu'ils sont partis, il lui vient une fantaisie nou-

velle; il veut voir l'enfer, son futur séjour. En effet, voilà huit ans qu'il « creuse, apprend, questionne et dispute, il est temps qu'il connaisse la qualité, les fondements, les propriétés et la substance de quelque chose, fût-ce de l'enfer». A minuit Beelzébub se présente ayant sur le dos un siége fait d'ossements. Faust monte dessus et part. Beelzébub l'emporte dans les airs[1] où il s'endort comme s'il était dans l'eau chaude ou dans un bain. Il devient alors le jouet de toutes sortes de visions, mais il ne voit pas l'enfer en réalité, « car s'il l'avait vu, il ne demanderait pas à y entrer. » Au sortir de l'enfer, Faust parcourt les constellations sur un char attelé de deux dragons. Dans la seizième année du pacte, il entreprend son voyage terrestre et ordonne à son génie de le conduire où il voudra aller. Mephostophiles se change en cheval et exécute ses ordres[2]. Faust fait d'abord un voyage rapide de vingt-cinq jours et parcourt une foule de pays à vol d'oiseau. Il part une seconde fois et se rend d'abord à Trèves, où il visite les tombeaux de Siméon et de Poppo[3]. A Paris, le système

---

1. Le prêtre kimmérie Abaris traversait l'air sur une flèche, c'est-à-dire qu'il portait une flècbe, symbole du dieu Soleil chez les Kimméro-Keltes.

2. Folengi attribue ce cheval noir magique à Michel Scot, XIX, 189 :

Conseerare facit frenum conforme per illos,
Cum quo frenat equum nigrum minimeque vedutum
Quem quo vult tanquam turchesca sagitta cavalcat
Sacrificatque comas ejusdem sæpe caballi.

3. L'évêque Poppo (1016 - 1047), ayant entrepris en 1028 le pèlerinage de la Terre sainte, en ramena un anachorète, nommé Siméon, qui, à son arrivée à Trèves, s'établit au sommet de la Porte Noire et

d'études et l'université lui plaisent fort. Il visite aussi l'université de Padoue. A Rome il pénètre invisible dans le palais du pape[1], contemple la foule des serviteurs et des courtisans et voit servir au pontife une telle surabondance de mets qu'il dit à son génie : « Fi! pourquoi le diable n'a-t-il pas fait de moi un pape? » Il trouve ses pareils pour l'orgueil, la gourmandise, la fornication, etc., de sorte qu'il se met à dire: « Je croyais être une truie, un pourceau du diable, mais le diable a besoin de me nourrir encore, tandis que ces pourceaux de Rome sont gras et tout à fait bons à rôtir et à cuire. » Faust resta chez le pape trois jours et trois nuits. Comme il venait de faire maigre chère, il se posta devant le pape, quand celui-ci se mit à table, et chaque fois que le saint-père faisait un signe de croix, il lui soufflait dans l'œil. Quand les derniers plats furent servis, Faust leva la main, alors les plats volèrent à lui et il alla les manger avec Mephostophiles au Capitole. Cependant le pape fit sonner toutes les cloches

s'y fit une réputation de sainteté. Après sa mort, Poppo convertit en une église le bâtiment qu'avait habité son ami.

1. De temps immémorial le chapitre de Bayeux était obligé, en réparation de certain méfait, d'envoyer tous les ans un chanoine à Rome pour y chanter l'épître de la haute messe de minuit; s'il y manquait, il devait payer une forte somme d'argent. Le tour de Jean Patye, chanoine de la prébende de Cambremer, arriva. Il fut averti, suivant l'usage, plusieurs mois avant, mais il s'en gêna si peu que la veille de Noël de 1537 il était encore à Bayeux. Ses confrères lui reprochèrent sa négligence, il leur répondit qu'ils ne s'inquiétassent point et qu'il irait à Rome. Le chanoine se retira dans sa chambre, prit son grimoire et fit venir le diable, avec lequel il entretenait depuis long-

et prier pour l'âme en peine qu'il regardait comme la cause de l'accident. Quant à la vaisselle d'argent qui s'était envolée de la table du pape, on la retrouva chez Faust après sa mort. Faust visite ensuite Lyon, Cologne, Strasbourg, Bâle, Ratisbonne, Munich, Cracovie, enfin Constantinople. L'épisode de Faust à Constantinople est piquant comme un fabliau ou un conte des Mille et une Nuits. D'abord Mephostophiles se présente à Soliman sous un costume de pape et se fait passer pour Mahomet. Soliman tombe à genoux et glorifie Mahomet d'avoir bien voulu l'honorer d'une visite. Ensuite Faust enveloppe le sérail d'un épais brouillard, revêt la même apparence que Mephisto, et passe six jours dans le sérail en se donnant toujours pour Mahomet. Pour en sortir, il s'élève dans les airs sous le costume de pape.

Le récit des aventures de Faust à Rome et à Constantinople semble devoir édifier les moins clairvoyants sur l'origine de la légende. Cette légende est évidemment l'œuvre d'un protestant; l'histoire de Faust n'a été écrite ni par un catholique ni par un moine, comme le pense M. F. V. Hugo, elle n'a pas davantage été gênée dans son développement par l'ardeur des querelles religieu-

---

temps des relations : « Il faut que tu me portes cette nuit à Rome, dit-il, et cela *en pensée de femme*, c'est-à-dire plus vite que le vent... » Jean Patye, monté sur le dos du diable, arriva à Rome et chanta l'épître ; en rentrant dans la sacristie, il se fit représenter le titre original qui le forçait à aller si loin, fit semblant de l'examiner et le jeta au feu. Quatre heures après, il rentrait dans la cathédrale de Bayeux. (Voy. Pluquet, *Contes populaires de l'arrondissement de Bayeux*, 1825.)

ses, mais elle s'est constituée alors que ces querelles s'épuisaient par leur acharnement même et que la foi nouvelle était affermie.

On peut donc continuer à voir dans Faust la personnification de la curiosité scientifique, mais il ne faut pas ajouter : de la révolte contre Dieu et son Église, il faut remplacer ces mots par : le mépris de la parole de Dieu, de la grâce et de la foi, il faut substituer l'expression de la croyance luthérienne au symbole de l'orthodoxie catholique. Le premier rédacteur de la légende, celui qui en définitive lui a donné l'être et la vie, pouvait la teindre de ses sentiments particuliers; mais, pour le succès de l'œuvre, ses sentiments devaient être en harmonie avec ceux de ses contemporains, et ils l'ont été, le succès en est la preuve. Ainsi l'auteur ne s'éloignait pas de la tradition populaire en affublant le démon d'un habit de moine, en montrant Faust, qui joue des tours au pape, en couvrant du nom de Mahomet le démon et le magicien revêtus des ornements pontificaux; il s'en faisait, au contraire, l'écho et le reflet, tout en suivant sa propre inspiration[1]. Il a

1. On retrouve dans la vie et les pensées de Luther les actes et les sentiments que le narrateur prête à Faust. Luther, comme Faust, à son arrivée à Rome, est frappé de la multitude des courtisans qui baisent avec humilité la mule du pape; comme lui, il est scandalisé de la vie des papistes : « Parmi les papistes, tout se fait sans peine; jeûner leur donne moins de peine qu'à nous de manger. Pour un jour où l'on jeûne, il y a trois jours où l'on dévore. » Comme lui enfin il fait coopérer le pape et le Turc au règne de l'antechrist : « La tête de l'antechrist est à la fois le pape et le Turc, car une bête qui est pleine

tracé un tableau des erreurs de l'esprit humain au point de vue luthérien, sans pour cela faire un pamphlet contre le catholicisme, il est resté dans des termes assez généraux pour plaire au grand nombre; sa bonhomie naturelle, sa naïveté compréhensive, l'ont sauvé de l'esprit de secte, et ont ainsi, jusqu'à un certain point, mérité à son œuvre le titre d'épopée que l'histoire littéraire accorde à si peu de poëmes. Et le plus piquant de l'affaire, c'est de voir le protestantisme iconoclaste et raisonneur, le protestantisme ennemi des livres de légendes, que, par un jeu de mots, il appelle livres de mensonges (*legenden-buch*, *lügenden-buch*), produire à son tour une légende caractéristique, et laisser ainsi l'instinct et l'imagination prendre leur revanche sur la volonté et le raisonnement.

Faust continue son voyage; entre autres pays, il visite l'île de Bretagne, d'où il rapporte des métaux et «la pierre de Dieu[1]». Du haut de l'île du Caucase, il aperçoit le paradis, sur les murs enflammés duquel le chérubin se promène, une épée flamboyante à la main.

Les cinq derniers chapitres de la deuxième partie contiennent les réponses de Faust à des questions sur

de vie doit avoir à la fois un corps et une âme. L'esprit ou l'âme de l'antechrist est le pape, sa chair ou son corps est le Turc.» Dans la légende, c'est plutôt le Turc qui est l'âme et le pape le corps. Un peu plus tard, en 1604, l'Anglais Sutliwe composait tout un livre: *De Turco-Papismo*. Lond. in-8°.

1. Vincent de Beauvais (IX, 93) appelle le saphir *gemma sacra*. Le jade est appelé *lapis divinus*. Cf. Wittich, *Bericht von den bezoardischen Steinen*, 1601, p. 29.

les comètes, les astres, les esprits, les étoiles, les plantes, et le tonnerre. Faust y apparaît comme donnant des consultations scientifiques et théologiques. La plupart des récits de cette seconde partie manquent dans Widman, qui les a remplacés par d'autres.

Après dix entretiens théologiques[1] de Faust avec Mephostophiles, nous lisons que Faust avait un chien, dont le nom, *Præstigiar,* est donné plus loin. Le comte Henri d'Isenbourg, qui étudiait à Wittemberg et connaissait bien Faust, vit ce chien, qui était grand, noir, à longs poils; comme il allait se coucher au milieu de la chambre, Faust lui dit une parole que le comte ne comprit pas; le chien alors sortit et ouvrit lui-même la porte, ce que le comte trouva fort peu naturel. Quand Faust caressait le dos de son chien, celui-ci changeait de couleur, devenait successivement brun, blanc, rouge, ses yeux flamboyaient, son aspect était effrayant; mais c'est surtout à la promenade que Faust faisait faire à Præstigiar de curieux exercices.

Widman, II, 6, revient sur ce chien et dit que c'était un esprit. Il raconte ensuite qu'un abbé de Halberstadt, qui possédait un génie dans un cristal, demanda, sur

1. Il y a entre la légende de 1587 et le livre de Widman un peu la même différence qu'entre le *Pilgrim's progress* de Bunyan et le *Sleeping Bard* d'Elis Wyn (traduit du cambrien par Georges Borrow, 1861). Le philosophe le moins chrétien reconnaît dans le livre du pauvre anabaptiste ses doutes, ses désespoirs et ses tressaillements de joie; la vision d'Elis Wyn, quoique écrite avec une singulière puissance descriptive, reste un livre de secte.

le conseil de ce génie, le chien à Faust. Faust le lui céda pour trois ans; mais l'abbé mourut avant l'expiration de ce terme, selon la prédiction du chien lui-même.

L'apparition du diable sous forme de chien procède du culte d'Hécate. Cette divinité, personnification de la lune, qui projette ses rayons mystérieux dans les ténèbres, était la patronne des sorcières. La déesse prenait successivement, disait-on, la forme d'une femme, d'une vache, d'une chienne[1]. On trouve une formule d'évocation d'Hécate dans les *Philosophumena*, attribués tour à tour à Origène et à saint Hippolyte : « Viens, infernal, terrestre et céleste Bombô, déesse des grands chemins, des carrefours; toi, qui apportes la lumière, toi, qui marches la nuit, ennemie de la lumière, amie et compagne de la nuit; toi que réjouissent l'*aboiement des chiens* et le sang versé, etc.[2] » Déjà Porphyre, pour lequel Hécate est un mauvais démon, donne les chiens comme des symboles de méchants esprits[3]. Dans Philostrate, un démon qu'on lapide reste sur le terrain sous forme de chien[4]. En 543, sous Justinien,

1. Lucian, *Philops.*, 14. Dans l'origine, le soleil et la lune furent considérés comme des êtres vivants, comme des divinités zoomorphes ou animales, parce que leur forme n'avait rien qui pût être rapporté, par l'imagination, à la figure humaine; les Scythes, par exemple, considéraient la lune au point de vue de l'influence fécondante qu'on lui attribuait et se la figuraient sous la forme de vache, de biche et de truie. Voy. Bergmann, *les Scythes*. Colmar, 1858.

2. Origen. *Philos.*, éd. Miller, p. 72. Cf. Eurip. *Med.*, v. 395. Ovid. *Metam.*, VII, 190.

3. Voy. Euseb. *Præpar. evang.*, IV, 23.

4. *Apollon.* IV, 10; VIII, 7, 9.

l'Italien Andreas possédait un chien rouge et aveugle, qui était fort savant et qui passa pour un esprit[1]. Au moyen âge, Hécate ne cessa d'être regardée comme la divinité des sorciers, et les cérémonies de son culte devinrent des enchantements; ainsi, les sacrifices de chiens faits à Hécate, la croyance que la déesse s'annonçait par l'aboiement de ces animaux, expliquent pourquoi on s'imagina que le diable prenait la figure d'un chien. Il a été question plus haut des chiens d'Agrippa, de Silvestre II et de Marco Bragadino.[2]

Dans Widman, I, 30, Frédéric Bronauer défend son maître Faust contre les professeurs de Wittemberg. Ceux-ci, ayant entendu dire qu'il entretenait des relations avec le docteur, l'invitèrent à venir se justifier devant eux; Bronauer répondit qu'il était effectivement un disciple de Faust, mais qu'il n'avait pas remarqué trace de méchanceté chez lui; qu'il le regardait comme un éminent astrologue, et qu'on l'avait noirci à cause de son habileté[3]. Faust reparaît ici comme savant et

---

1. Voy. Theophanes, *Chronogr.* 543. Dans la langue norraine le nom de *Hyndla*, petite chienne, désignait une magicienne; les Thurses-Givreux ou les Iotnes portaient l'épithète de *Infiniment-Sages* (norr. *hund-vísir,* sagaces comme *des chiens*). Voy. Bergmann, *la Fascination de Gulfi*, p. 210, 229.

2. Voy. De Thou, XCIX. Cf. Sleidan, l. XXII.

3. Widman a déjà raconté (I, 5, comm.) que le recteur et le conseil de Wittemberg avaient demandé raison à Faust de ses pratiques; Faust demanda en revanche qu'on lui prouvât ce dont on l'accusait; le recteur et le conseil restèrent muets, mais Faust devint le favori des étudiants.



humaniste; il semble représenter, si j'ose le dire, un enseignement libre et libéral en face de l'instruction officielle et routinière. Les professeurs de Wittemberg étaient sans doute de ceux que l'on qualifiait d'*irréfragables*, de *très-illuminés*, d'*angéliques*, de *séraphiques;* parmi eux se trouvait peut-être ce Tartaretus, qui passait pour un dieu, tant il avait poussé loin l'art d'embarrasser les questions et de les résoudre d'une façon stupéfiante[1].

La troisième partie de l'ancienne légende s'ouvre par le récit de l'évocation d'Alexandre le Grand devant Charles-Quint. Charles-Quint était avec sa cour à Insbruck, où se trouvait aussi Faust, invité par nombre de barons et de gentilshommes, qui connaissaient son mérite et lui devaient la guérison de leurs maladies ou la cessation de leurs douleurs. L'empereur vit Faust, demanda qui il était, et lorsqu'il le sut, il garda le silence jusqu'après dîner. On était après le jour de Saint-Philippe et de Saint-Jacques. L'empereur manda alors Faust dans sa chambre et lui exprima le désir de voir Alexandre le Grand et sa femme tels qu'ils se montraient vivants. « Je veux obtempérer au désir de Votre Majesté, répondit Faust, mais elle saura que les corps mortels de ces deux personnes ne peuvent ressusciter d'entre les morts ni apparaître en votre présence; toutefois, les esprits antiques qui ont vu Alexandre et sa femme, peuvent revêtir leur forme et se métamor-

1. Voy. Vitus Winshemius : Discours prononcé à l'académie de Wittemberg après la mort de Mélanchthon.

phoser en eux. Par leur secours, je vous ferai voir véritablement Alexandre. » Faust sortit pour s'entendre avec son génie, rentra, puis ouvrit la porte, « et Alexandre entra en chair et en os tel qu'on l'avait vu dans sa vie; c'était un petit homme, bien fait, gros, avec une barbe rousse ou foncée et épaisse, des joues rouges, un regard dur, comme s'il avait des yeux de basilic. Il s'avança tout armé vers l'empereur Charles et lui fit une profonde révérence. Quand il fut sorti, sa femme entra à son tour et fit aussi sa révérence. Elle avait une robe de velours bleu, ornée d'or et de perles; elle était extraordinairement belle, avait les joues roses comme du sang et du lait, la taille allongée et la figure ronde. » Pour s'assurer s'il n'est point dupe d'une illusion, l'empereur, qui avait entendu dire que la femme d'Alexandre avait un grain de beauté à la nuque, regarde si le grain y est, et le rencontre effectivement, car la femme d'Alexandre se prête à cette recherche, « en se tenant roide comme un bâton », puis elle s'vanouit[1].

Des évocations analogues avaient été attribuées à des

1. « Les illusions d'optique que je produis sont destinées à remplacer la lanterne magique et tous les appareils fantasmagoriques employés jusqu'ici, car tandis qu'ils ne produisent qu'une image immobile, j'associe, moi, sur le même théâtre, un fantôme avec un acteur vivant, différant de costume et agissant tous les deux de concert... Mes illusions d'optique sont faites pour dissiper les erreurs vulgaires concernant les apparitions, croyance qui a privé plus d'une personne de la raison. C'est l'art ici qui réalise ce qui arrive ailleurs très-naturellement par des causes physiques généralement connues. » Henry Dircks, *Revue Britannique* de mai 1863.

magiciens antérieurs. C'est ainsi que Jean Semeca, dit le Teutonique, chanoine de Halberstadt, au treizième siècle, fit, après un repas, apparaître à ses collègues qui lui reprochaient sa basse extraction, leurs véritables pères à tous, et en dernier lieu, le sien, qui se trouva être le plus distingué de la compagnie[1]. Trittheim fut regardé comme un nécromant : « Un abbé de Sponheim, dit Luther en ses *Propos de table*, fit apparaître devant l'empereur Maximilien tous les empereurs ses prédécesseurs et les héros célèbres, et ils défilèrent devant lui avec les traits et le costume qui les caractérisaient de leur vivant, et parmi eux, il y avait *Alexandre le Grand*, Jules-César, ainsi que la fiancée de l'empereur, que le roi de France, Charles, lui avait enlevée; mais toutes ces apparitions étaient l'œuvre du démon. » L'évocation d'Alexandre le Grand est donc un trait qui n'appartient pas à Faust en propre et qui date de plus haut. Le grain de beauté de la femme d'Alexandre n'est pas tout à fait nouveau non plus; en effet, Lercheimer raconte de Trittheim encore ce qui suit[2]: « L'empereur Maximilien, ne pouvant se consoler de la mort de sa première femme, Marie de Bourgogne, Trittheim, qui se trouvait à la cour de ce prince, lui offrit de lui faire apparaître la défunte; l'empereur accepta. L'abbé, s'étant renfermé avec Maximilien et un courtisan dans

1. Voy. *Chronicon Marienthalense in :* Meibomii *Script. rerum germanic.*, III, 261. Krantz, *Saxonia*, VIII, 27.
2. Ch. VIII. Cf. Wier, I, 6.

une chambre écartée, Marie se montra à leurs yeux tout à fait comme pendant sa vie. Tandis qu'il la regardait avec surprise, l'empereur se rappela qu'elle avait une tache noire à la nuque; il la chercha et bientôt il la trouva, lorsque la princesse passa pour la seconde fois devant lui.» Dans la pièce de Robert Green, *le Magicien Bacon*, jouée en 1591, un magicien allemand, Jacob Vandermast, fait apparaître Hercule à la peau de lion; dans la tragédie de Rowley, *la Naissance de Merlin* (1612), un magicien saxon, Proximus, veut faire représenter par ses génies le combat singulier d'Achille et de Hector; un pieux ermite empêche ce spectacle d'avoir lieu.

L'apparition d'Alexandre dans la légende de Faust est une preuve de la popularité du héros macédonien au moyen âge, mais nous y voyons de plus un témoignage en faveur du caractère humaniste de Faust. Faust a possédé l'histoire non moins que la philosophie, il savait Arrien, Quinte-Curce, ainsi qu'Aristote et Platon. Voyez les noms des évocateurs, des psychagogues: ce sont ceux de savants, de personnages marquants, d'empereurs, c'est Orphée chez les Grecs[1], Appius l'ami de Cicéron[2], Caracalla chez les Romains[3], Trittheim et Faust dans les temps modernes. La superstition populaire a toujours enveloppé d'images sensibles

1. Pausan., IX, c. xxx, § 3.
2. Cic. *Tusc.* I, 16; *De Divin.* I, 58.
3. Dion Cass., LXXVII.

la puissance abstraite de l'esprit humain, les fables les plus poétiques doivent leur naissance à ce travail commun de la foule, et l'on applique encore le nom de *magie* au pouvoir qu'exercent sur nous les arts, les lettres et... les passions.

Les tours magiques qui remplissent une bonne partie de la troisième division de la légende, ne nous arrêteront que le temps nécessaire pour les rapprocher de tours analogues d'autres sorciers. Ainsi quand Faust fait, à la cour de Charles-Quint, pousser sur la tête d'un chevalier un bois de cerf, il imite Zyto, l'enchanteur de l'empereur Wenceslas et autres[1]. Ce chevalier, poursuivant Faust avec six de ses amis, le docteur fait apparaître une troupe de chevaliers armés, qui les mettent en fuite. Pareillement, sous Manuel Comnène (1143-1180), Michel Sicydite, ayant eu dispute dans un bain, fit sortir des tuyaux d'eau chaude, des hommes noirs qui réduisirent ses adversaires[2]. De la cour de l'empereur, la légende nous ramène à Wittemberg. Trois comtes qui étudiaient en cette ville, désiraient assister, seulement pour une demi-heure, aux fêtes occasionnées par le mariage du fils de l'électeur de Bavière. Faust les fit venir chez lui, étendit sous leurs pieds un grand manteau et le vent les enleva pour les porter à Munich à la cour de l'électeur. Wodan conduit

1. Voy. Dubravius, *Hist. Bohem.*, 1551, XXIII.
2. Nicetas, *De Man. Comneno*, IV, 7.

les héros à travers les airs sur un manteau[1]. Dans les *Gesta Romanorum*, ch. 120, il est question d'une pièce de toile qui transporte celui qui s'assoit dessus, partout où il veut. Un certain mois de janvier, Faust arriva chez le comte d'Anhalt, qui lui fit le meilleur accueil et l'invita à dîner. A table, il remarqua que la comtesse était enceinte de plusieurs mois; vers la fin du repas, il lui dit qu'il avait toujours entendu que les femmes enceintes avaient toutes sortes d'envies, et la pria de ne pas lui cacher quel était l'objet de ses désirs. La comtesse répondit qu'elle désirait se voir en automne et pouvoir manger des raisins et d'autres fruits. Au bout d'une demi-heure les vœux de la comtesse furent satisfaits. Les festins magiques sont fort anciens. L'enchanteur Pases faisait servir des repas magnifiques qui s'évanouissaient à son commandement[2]. Numa Pompilius, ayant invité plusieurs citoyens à souper, leur fit servir sur des plats grossiers un repas frugal. Comme on se mettait à table: « Voici, dit-il, ma déesse (Egérie) qui me vient faire visite. » Soudain la maison se remplit d'une riche vaisselle et la table se chargea de mets

1. En Scandinavie, les espions ou *niosnar menn* étaient censés, par des opérations magiques, se transporter en un clin d'œil ou moyennant le *transport de clin* (*svip-far*) auprès des personnes qu'ils devaient espionner. Gulfi, roi de la Marche-finne, mettant à profit sa science de la magie, se rendit en un clin d'œil auprès des *Ases*, en volant à travers les airs, par le *transport de clin*. Voy. Bergmann, *la Fascination de Gulfi*, p. 145.

2. Voy. Apion. Suidas, v° ἡμιωβόλιον.

exquis[1]. Téridate offrit à Néron des festins magiques[2]. Le roi des Brahmanes possédait un talent semblable[3].

Deux chapitres de l'ancienne légende mettent en scène des prêtres, l'un répète l'histoire du chapelain Dorsten racontée par Wier, l'autre montre Faust changeant le bréviaire d'un prêtre en jeu de cartes; comme le prêtre venait de jouer chez lui, il croit que dans sa précipitation il a pris les cartes en place du bréviaire et jette le jeu loin de lui. La satire est ici plus délicate que d'habitude. Nous passerons sans plus tarder à l'évocation d'Hélène: « Le dimanche de Quasimodo[4], des étudiants vinrent, sans être invités, chez le docteur Faust pour souper et apportèrent avec eux des viandes et du vin; c'étaient de joyeux compagnons. Venant le vin à faire le tour de la table, la conversation tomba sur les belles femmes, et l'un se mit à dire qu'il ne voulait point voir de belle femme, sinon la belle Hélène de Grèce qui avait été cause de la ruine de Troie, disant qu'elle devait être bien belle, puisqu'elle avait été tant de fois ravie et que pour elle s'était faite une si longue guerre. Le docteur Faust répondit: « Puisque vous avez tant envie de voir la belle personne de la reine Hélène, femme de Ménélas, fille de Tyndare et de

1. Plut. *Numa*, 15.
2. Plin. XXX, 6.
3. Philostr. *Apoll.*, III, 27.
4. Nous nous servons de la traduction de Cayet revue; cette traduction est très-littérale lorsqu'elle *saisit* le sens, de plus elle porte un cachet de naïveté qui répond à la pensée de l'auteur original.

Léda, sœur de Castor et de Pollux, qui a été la plus belle femme de la Grèce, je veux vous la représenter, que vous voyiez personnellement son esprit en sa forme et stature comme elle a été en vie, de même que j'ai représenté devant l'empereur Charles-Quint, Alexandre le Grand et son épouse.» Sur cela le docteur défendit à ses compagnons que personne ne dît mot et qu'ils ne se levassent point de table pour la recevoir, puis sortit hors du poêle. Quand il rentra, la reine Hélène le suivait de près, si admirablement belle, que les étudiants ne savaient pas s'ils étaient eux-mêmes ou non, tant ils étaient troublés et enflammés. Ladite Hélène apparut dans une riche robe de pourpre noire, les cheveux dénoués, brillants comme l'or et si longs qu'ils venaient jusqu'aux genoux, avec de beaux yeux noirs comme du charbon, un regard amoureux, une tête ronde, des lèvres rouges comme des cerises, une petite bouche, un cou de cygne, les joues vermeilles comme une rose, un visage très-beau et luisant, un corsage long, droit et svelte. En somme il n'eût pas été possible de trouver en elle une imperfection. Elle regarda autour d'elle dans la chambre, d'un regard hardi et mutin, et les étudiants furent enflammés d'amour pour elle; mais comme ils la prenaient pour un esprit, cette ardeur passa vite et Hélène sortit avec le docteur Faust. Ensuite les étudiants prièrent le docteur de la leur représenter le lendemain, disant qu'ils amèneraient un peintre qui prendrait son croquis. Mais le docteur leur

répondit qu'il ne pouvait pas évoquer son esprit à tout moment, que cependant il leur donnerait le portrait d'Hélène et qu'ils pourraient en faire prendre des copies, ce qui eut lieu[1], et les peintres envoyèrent les exemplaires dans toutes les directions, car c'était un magnifique portrait de femme. On ignore l'auteur de la copie. Quant aux étudiants, le soir du jour où ils contemplèrent Hélène, ils ne purent dormir dans leurs lits. D'où l'on voit que le diable enflamme souvent les hommes d'amour et les pousse dans une vie de débauche d'où il est difficile de se tirer. »

Les pieuses observations de l'auteur, amenées par la simple agitation nocturne des étudiants, auraient mieux trouvé place au chapitre 67, qui traite des amours de Faust dans la dix-neuvième et la vingtième année du pacte. Faust, à cette époque de sa vie, « mène une existence de pourceau et d'épicurien, couche avec des succubes, parcourt les royaumes à la recherche des belles femmes et en séduit sept, deux Néerlandaises, une Hongroise, une Anglaise, deux Souabes et une Française. » Dans la vingt-troisième année du pacte, il se souvient d'Hélène et il prie son génie de la lui représenter, pour qu'il en fasse sa concubine, ce qui a lieu. « Et cette Hélène était toute pareille

1. Un camée antique représente Pâris et Hélène assis devant une colonne surmontée d'un vase; près d'eux Penthésilée, reine des Amazones, tenant son cheval par la bride. Pâris tient d'une main une tête de loup, de l'autre un *pedum;* près de lui un chien. Millin, *Galerie mythol.*, n° 591.

à celle qu'il avait évoquée, avec un visage aimable et charmant. Et elle captiva tellement son cœur qu'il eut amitié pour elle et la garda pour sa femme de couche, il ne pouvait presque pas rester éloigné d'elle, si bien que dans la dernière année elle devint grosse et enfanta un fils dont le docteur se réjouit fort et l'appela Just Faust. Cet enfant prédit à Faust des choses qui devaient arriver dans divers pays. Quand Faust mourut, la mère et l'enfant disparurent. » « Admirable symbole, dit M. F. V. Hugo, Hélène, cette merveilleuse créature qui rendit l'Asie jalouse de la Grèce, et dont le sourire a fait l'Iliade, Hélène apparaissant tout à coup dans cette salle gothique, devant des étudiants éblouis, c'est la beauté antique se révélant aux générations de l'avenir.... Mais il ne suffit pas que Faust évoque Hélène, il faut qu'il s'unisse à elle et qu'il la rende mère. L'enfant qui naît de cette union, la légende l'appelle Just Faust, mais plus tard Gœthe lui restituera son vrai nom, il l'appellera Euphorion et il incarnera en lui la civilisation moderne[1]. » « Hélène,

---

1. Euphorion naquit de l'ombre d'Hélène et d'Achille. (Paus., III, 9. Tzez. *Lycoph.*, 171. 172.) Sommer a présumé gratuitement que l'épisode d'Hélène était tiré de l'histoire de Simon le magicien : Simon, avec l'argent dont saint Pierre n'avait pas voulu, acheta une esclave, nommée Hélène, avec laquelle il voyagea dogmatisant et se faisant voir à ceux qui voulaient l'adorer. Suivant Simon, la première manifestation de Dieu avait été une splendeur parfaite qui produisit immédiatement son reflet. Ce soleil des âmes, c'était lui, et son reflet, c'était Hélène, qu'il appelait Sélène, la lune. Or la lune de Simon était descendue, au commencement des siècles, sur la terre que Simon

dit d'autre part M. Marmier, Hélène la fille poétique de la Grèce, arrive en Allemagne, dans la petite ville de Wittemberg. Hélène est d'une grande complaisance. Le changement de lieu ne l'étonne pas; la demeure tout allemande des philosophes ne lui fait point regretter le palais splendide de Priam. Hélène est une bonne fille qui tombe sans difficulté de l'épopée d'Homère à la condition assez bourgeoise de maîtresse de maison à Wittemberg. » M. Marmier s'étonne trop, il s'étonne plus qu'Hélène elle-même. La femme grecque des temps héroïques se rapprochait des femmes héroïques de l'ancienne Germanie. Chez les Grecs comme chez les Germains, la femme, en ces temps, prenait part au mouvement social; elle n'était pas seulement la gardienne de la maison et la protectrice du ménage, elle exhortait, elle encourageait, elle vivait d'une vie réelle et forte. Hélène, dans l'Iliade, prend part à la conversation des chefs et des guerriers; couverte du voile, escortée de ses suivantes, elle se promène sur les rem-

---

avait ébauchée dans ses rêves éternels, elle y devint mère, car la pensée de son soleil l'avait fécondée et elle mit au monde les anges. Les anges se révoltèrent contre elle et l'enchaînèrent dans un corps mortel. Alors la splendeur de Dieu fut forcée de venir racheter Hélène et Simon vint sur terre. Il devait y vaincre la mort et emmener vivante à travers les airs Hélène, suivie du chœur des élus. Voy. Eliphas Lévi, *Histoire de la magie*. — Hélène, la Troyenne, était connue des Allemands par des compositions récentes. Le poëme de Guido de Columna sur la guerre de Troie avait été traduit plusieurs fois dans la seconde moitié du quinzième siècle. Henri de Weldeck (1180) avait laissé une *Enéide*. Herbort de Fritzlar, Conrad de Wurzbourg (1270) avaient chanté la guerre de Troie.

parts et s'assied auprès des anciens du peuple, qui murmurent sur son passage le mot de divinité. Dans l'Odyssée nous la retrouvons comme ménagère, adorée de son époux Ménélas. Elle sort de sa chambre haute et odoriférante, s'avance majestueuse comme Diane aux flèches d'or. Ses suivantes l'accompagnent : Adraste lui prépare une couche splendide, Alcippe étend à ses pieds un tapis d'une laine moelleuse, Philo lui porte sa corbeille arrondie, dont le fond est garni d'argent et dont le contour extérieur est d'or pur. On lui présente un tabouret et l'on place près d'elle sa quenouille entourée d'une laine violette. Quand Hélène s'est assise sur sa couche, elle questionne son mari sur les hôtes qui viennent d'arriver. Telle est la femme grecque de ces temps : compagne de son mari, ménagère, appréciatrice de la grâce et des arts.

Transportons-nous en Germanie : nous y voyons la femme libre, honorée; son instinct, son caprice même, regardés comme une inspiration divine. Faut-il remonter jusqu'à Vala, la prêtresse antique, la sibylle mystérieuse, qui déroule en tableaux éclatants la création, la ruine et la renaissance de l'univers? Une rencontre plus assortie à notre sujet est un autre épisode de l'Edda, l'*Évocation de Groa*[1]. Groa est morte; elle a laissé un fils qui, dans la crainte que lui inspire l'avenir, vient la nuit au tombeau de sa mère pour lui

1. *Grou-Galdr*, *Edda* de Sæmund, t. II, p. 536.

demander ses conseils : « Tout fardeau qui te sera trop lourd, répond Groa, rejette-le et sache t'aider toi-même, quand la nuit te surprendra sur une route ténébreuse, que la chrétienne funeste ne te jette point de sort, etc. » Faust n'avait-il point à demander à Hélène des conseils analogues? Le fardeau qu'il trouve trop lourd, c'est le fardeau de l'autorité et de la tradition; la femme dont il repousse les maléfices, c'est la croyante dévote et superstitieuse dont Gœthe traduit la pensée, lorsqu'il lui fait dire : « Si le mari cède sur le point de la piété, j'aurai tout crédit. »

Les cycles d'épopées postérieurs nous fournissent des analogies non moins précieuses. Dans le poëme de *Gudrune*, l'Odyssée allemande, Hagen, roi d'Irlande, a une fille, Hilda, qui, à peine sortie de l'enfance, attire par sa beauté les vœux d'une foule de princes repoussés par Hagen. Cependant, Hettel, roi de Frise, décidé à conquérir la main de la princesse, imagine une ruse ingénieuse. Il arrive sur un traîneau chargé d'objets précieux dont il offre les prémices au roi son hôte. Secrètement informée de l'amour de Hettel, la belle Hilda consent à se laisser enlever. Hagen, outré de colère, s'embarque pour la Frise à la tête d'une armée nombreuse, il déclare et fait la guerre à Hettel, jusqu'à ce qu'enfin, plus faciles que les Troyens et les Grecs, les deux rois oublient leur haine, et que Hagen laisse sa fille sur le trône de Frise. Il y a dans *Gudrune* des réminiscences nombreuses de l'histoire poétique de la

Grèce. Hélène, en foulant la terre d'Allemagne, vient renouer la chaîne de ces antiques traditions, rendre à la femme asservie[1] et enlaidie sous l'influence d'un spiritualisme étroit, sa puissance sociale et sa grâce domestique; la réconciliation de la Grèce et de la Germanie s'accomplit en son sein, et sur l'autel de sa beauté brille l'aurore d'un monde nouveau.

Le terme fatal approche; la vingt-quatrième année du pacte de Faust est bientôt écoulée. Le docteur fait alors son testament, par lequel il institue son serviteur Wagner son héritier; il lui lègue, entre autres, ses livres, qu'il doit tenir secrets, et lui donne un démon, Auerhahn, qui le servira sous la forme d'un singe.

1. A l'époque de Luther, la poésie allemande, refoulée dans les classes inférieures, offre pour tout génie Hans Sachs, le cordonnier. Ses drames sont un travestissement des mystères, une contrefaçon de la naïveté du moyen âge. Les *Enfants d'Ève*, par exemple, offrent un tableau de la vie bourgeoise, mais un tableau sans grâce, sans délicatesse. Ève recommande à ses dix enfants, quand le Seigneur arrive, d'être polis envers lui, de le saluer en ôtant le chapeau et de lui tendre la main; le grossier Caïn lui présente la main gauche, etc. Si nous passons à la vie réelle, nous n'y voyons pas les femmes de la réforme entourées de l'auréole poétique: Catherine Bora était, selon Bredow, une femme acariâtre, hautaine et jalouse. Nus la représente dédaignant la voisine bouffie d'orgueil, de méchante humeur. Catherine Krapp, femme de Mélanchthon, n'avait nul souci de sa personne, nul soin de son extérieur; Anna, sa fille, ne fut pas heureuse en ménage; son mari Sabinus lui reprochait un caractère morose. En France même, dans le pays des élégances, cette trace sévère et puritaine est à suivre: Marguerite de Navarre se met simplement: sa cotte monte haut, à plat, sans rien de galant, sa cornette basse encadre le front et laisse à peine passer les cheveux. Marot la loue de son parler sans fard, Érasme admire en elle «une prudence digne d'un philosophe, un merveilleux mépris de toutes choses périssables.»

Enfin, Mephostophiles apparaît, remet à Faust son obligation, et lui annonce que la nuit du lendemain, le diable viendra chercher son corps : « Le docteur, qui savait qu'il devait payer sa promesse ou signature de sa peau, va, le jour où le diable doit venir le chercher, chez ses fidèles compagnons, maîtres, bacheliers, et autres étudiants, qui l'avaient souvent visité, et les prie de venir avec lui se promener au village de Rimlich, à un demi-mille de Wittemberg, puis déjeuner, ce à quoi ils consentirent. Ils se rendirent là et firent un déjeuner splendide. Le docteur Faust se montra gai avec eux, mais pas de bon cœur. Il les pria encore de lui faire le plaisir de souper avec lui et de passer la nuit auprès de lui : il avait quelque chose d'important à leur dire ; ils consentirent et soupèrent. Lorsqu'ils eurent vidé le dernier verre, le docteur Faust paya l'aubergiste, et pria les étudiants de passer avec lui dans une autre chambre, disant qu'il avait à leur parler. » Et il prononce une *oratio ad studiosos*, où il annonce à ses amis que pendant la nuit le diable viendra le chercher ; il les prie de se mettre au lit, de dormir tranquillement, et, s'ils trouvent son corps, de l'enterrer. « Entre minuit et une heure, un vent impétueux donna contre la maison et l'ébranla de tous côtés, comme s'il allait tout détruire et jeter la maison à bas. Les étudiants pensèrent être perdus, sautèrent de leurs lits, et se réconfortèrent les uns les autres, mais ne sortirent pas de la chambre. L'aubergiste courut dans une maison

voisine. Les étudiants, qui couchaient à côté de Faust, entendirent un sifflement terrible et un frémissement, comme si la maison était pleine de serpents, de vipères et d'autres bêtes nuisibles; pendant ce temps, la porte du docteur Faust s'ouvre, et il commence à crier au secours et au meurtre, mais à peine à demi-voix, et bientôt on n'entend plus rien. »

Au point du jour, les étudiants entrent dans la chambre du docteur, mais ils ne voient plus Faust, rien que la chambre tachée de sang. La cervelle, les yeux, les dents du docteur sont collés à la muraille, et son corps se retrouve sur un tas de fumier, horrible à voir. Les maîtres et étudiants font ensevelir ces restes dans le village, puis s'en retournent à Wittemberg. Quant à Hélène et à son fils, ils disparaissent le même jour. La nuit suivante, le docteur apparaît à Wagner et lui révèle beaucoup de secrets. « Ainsi finit l'histoire véritable et magique du docteur Faust, qui est pour instruire tout bon chrétien, principalement ceux qui sont *d'une tête et d'un sens orgueilleux, téméraires, curieux et superbes*, à craindre Dieu et à fuir tous les enchantements, conjurations et autres œuvres du diable, défendues sérieusement par Dieu, à ne pas inviter le diable et à ne lui rien accorder, mais, au contraire, à aimer Dieu seul et à le servir de tout cœur, de toute âme et de toutes ses forces. Amen. I. Petr., v. Soyez sobres et veillez, car votre adversaire, le diable, tourne autour de vous comme un lion rugissant, etc. »

L'histoire finit comme elle a commencé, par la moralité superstitieuse et la citation évangélique, la citation d'un de ces épistolaires que Mephostophiles défend à Faust de lire, dans la crainte toute luthérienne que cette lecture ne l'amène à résipiscence et que la parole de Dieu n'opère en lui. «Renouveler ce Faust du moyen âge, dit M. Phil. Chasles[1], après avoir cité l'analyse prétendue exacte de l'histoire du docteur par M. Marmier, et l'approprier aux nouvelles doctrines, aux nouveaux doutes, aux destinées nouvelles de l'humanité, voilà l'œuvre de Gœthe. Le vieux peuple allemand du quinzième siècle n'avait conçu Faust que sensuel et curieux, avec les penchants et les entraînements grossiers qui rabaissent et qui dépriment. Gœthe prête à son savant les aspirations élevées qui le rachètent.» Il y a trois erreurs dans ces quelques lignes : d'abord il n'y a pas de Faust du moyen âge, il y a un Faust de la renaissance, qui est Faust l'imprimeur, et un Faust de la réforme, qui est Faust le magicien. Ce Faust, celui dont nous nous occupons, a vécu au seizième siècle; par conséquent, le peuple allemand du *quinzième siècle* n'a eu à le concevoir d'aucune façon; en troisième lieu, ce Faust n'a pas été conçu si sensuel, si grossier, si bas qu'on veut nous le faire croire; Faust, nous sommes forcé de le répéter, est un chercheur, un spéculateur, qui étouffe dans la prison de la théologie, de la *divinité*,

1. *Études sur l'Allemagne.*

comme on l'appelait, et se donne au diable, c'est-à-dire à la nature, pour y trouver le secret de la science. Gœthe n'avait pas à renouveler ce Faust, il n'avait qu'à le développer, à l'agrandir et à l'entourer de ses inventions poétiques.

III

PEINTURES ET GRAVURES.

L'art de la peinture n'est pas resté étranger à la légende de Faust, et le burin y a trouvé des motifs intéressants; quelques détails à ce sujet compléteront le chapitre qui précède. Nous avons parlé brièvement des deux peintures du caveau d'Auerbach, nous allons les décrire plus à l'aise. L'une représente Faust sortant de la cave à cheval sur le tonneau. Le docteur salue les assistants de la main droite et leur jette un regard sérieux. Les ouvriers qui viennent d'avoir affaire avec le tonneau, les étudiants qui ont accompagné Faust; l'hôte, le sommelier et le galopin, tous expriment leur surprise, chacun à sa manière. L'aubergiste surtout lève les bras de piteuse façon, car il a promis de laisser le tonneau à qui le fera avancer. Le sommelier, reconnaissable à sa coiffure, se cache derrière son voisin, le galopin pousse probablement un cri, et l'étudiant

qui est à côté de lui, lui intime l'ordre de se taire. Le chien du docteur marche devant lui, en se retournant vers son maître. Faust porte un petit bonnet rouge garni de fourrure, une barbe pointue, une barrette. Les étudiants sont vêtus de justaucorps, fermés au milieu par une rangée de boutons; une fraise tombe sur le justaucorps, par-dessus s'étend un large manteau; ils ont la tête couverte, les uns d'un béret, les autres d'un feutre orné d'une plume. Les garçons tonneliers sont vêtus de longs sarraux blancs, vêtement dont ils ont pris le nom[1] dans la *Chronique* alléguée par Vogel. La seconde peinture représente le docteur banquetant avec ses compagnons; les uns boivent, les autres jouent de divers instruments, le plus gai répand le contenu de son verre en guise de libation; Faust occupe la place d'honneur, le verre dans une main, de l'autre marquant la mesure. Non loin de la table est le bienheureux tonneau, dont le garçon vient de tirer du vin, pour emplir une cruche et un verre. Le caniche, en vrai démon familier, a l'air de le gourmander pour sa lenteur à faire couler la source de la joie et des gais propos.

Les peintures furent restaurées en 1636, 1707 et 1759, les inscriptions en couleur blanche qui les accompagnaient d'abord, ont été recouvertes d'inscriptions en couleur noire.

1. *Weisskittel.*

La première traduction hollandaise de la légende parut, comme son titre l'indique, ornée de gravures sur cuivre: *met schonen kopere Figuren versierd.* L'édition de 1792, sine loco, contient une gravure sur bois représentant Faust à côté d'une montagne enflammée. L'édition d'Emmerich 1592, et l'édition de Delft 1607, sont, d'après leurs titres, pareillement *illustrées, met Figuren verclart.* Mais l'art hollandais devait faire plus pour la légende de Faust. Rembrandt, son représentant le plus illustre, puisa dans la légende, les sujets au moins d'un portrait et d'une scène. Une tête de Faust par Rembrandt est décrite ainsi par Burgy dans son *Catalogue*, nº 178: *Het portrait van doctor Faustus, met en kaal Hoofd en een Mantel um;* Ciartres en a fait une copie avec l'indication *Faustus*, on la trouve gravée au cahier V des *Acta magica (Hauber's Bibliothek)* et au tome II du *Kloster.* Disons aussi qu'on donne comme portrait de Faust une tête gravée d'après Rembrandt par Van Vliet: le personnage est couvert d'un bonnet et vêtu d'une pelisse.

La scène de Faust par Rembrandt est mentionnée par Gersaint, qui la met dans son *Catalogue*[1] sous le nº 250 avec la dénomination de *Faustricus;* par Yver, qui, dans son supplément à Gersaint (p. 75)[2], lui rend le nom de *Faust*, par Mœhsen dans sa *Liste de portraits*

1. 1751.
2. 1756.

de médecins célèbres[1], par Daulby[2], Bartsch[3], Claussin[4] et Wilson[5]. Il y en a deux copies, l'une de Watelet, l'autre de Lips, celle-ci diminuée.

M. Charles Blanc, jugeant les catalogues antérieurs comme de sèches nomenclatures, comme d'arides procès-verbaux, a voulu refaire l'œuvre de ses devanciers et accompagner ses descriptions de détails curieux, de commentaires intéressants; mais si nous admettons volontiers sa supériorité dans la description du sujet dont il s'agit[6], nous regardons son commentaire comme rempli d'erreurs vraiment trop nombreuses pour être relevées, aussi nous servirons-nous de sa description technique et nous garderons-nous de le suivre dans ses développements littéraires.

Faust, dans la scène de Rembrandt, est debout dans son laboratoire, placé vers la gauche de l'estampe et dirigé vers la droite. Son corps est vu de trois quarts et son visage de profil. Il est vêtu d'une longue robe et porte sur la tête un bonnet blanc. Ses deux mains, qui sont fermées, sont appuyées, la droite sur une table, la gauche sur le bras de son fauteuil. Il paraît absorbé dans la contemplation de caractères magiques, que lui

1. *Verzeichniss einer Sammlung von Bildnissen grösstentheils berühmter Ærzte.* Berlin, 1771, p. 13 - 18.

2. 1796.

3. 1797, p. I, p. 222, n° 270.

4. 1824, n° 267.

5. 1836, n° 272.

6. L'*Œuvre complet* de Rembrandt, décrit et commenté, t. I, p. 282.

montre dans un miroir une figure dont on n'aperçoit que les mains. Ces caractères brillent dans un cercle lumineux à une croisée qui est dans le fond du laboratoire, vers la droite de l'estampe. Sur le devant, au bas de la droite, il y a un gros livre à fermoirs, des papiers et un globe dont on ne voit que la moitié. Derrière le docteur, on aperçoit une tête de mort. Au bord de la fenêtre du côté opposé, on distingue un objet qui a la forme d'un cœur.

M. Ch. Blanc a distingué trois états dans la planche.

Premier état. Le gros livre à fermoirs qui est placé tout à fait sur la droite à la hauteur du bas de la fenêtre, ne présente que deux sens de tailles; l'angle gauche du bas de la fenêtre est coupé par une diagonale qui paraît être l'effet des barbes conservées en cet endroit. La même cause produit des cavités profondes dans les yeux et la bouche de la tête de mort. Les épreuves du premier état sont chargées de matière noire et très-brillantes, la robe du docteur y semble de velours. Elles sont en général tirées sur papier du Japon et fort rares.

Deuxième état. Le contour de l'épaule droite du personnage, qui était interrompu dans la première épreuve, est repris durement et continué. L'épaule est couverte de nouvelles tailles données verticalement pour remplacer l'effet disparu de la matière noire. Le livre à fermoirs présente des troisièmes tailles, la tête de mort n'a plus de noirs prononcés dans les yeux et dans la bouche.

Troisième état. Le rayon qui frappe le visage de Faust a été divisé en deux par des travaux additionnels qui ont assombri la moitié inférieure du rayon. Hauteur, 0m,212; largeur, 0m,162. — Rembrandt était digne d'illustrer de sa lumière étrange le récit épique du rédacteur de la légende, ses imperfections s'effaçaient dans un sujet pareil et ses mérites y éclataient avec tout leur prestige: « L'antique est né dans la patrie du soleil, il ne serait guère décent de l'enfermer dans le caveau d'un alchimiste. Les héros de Rome et d'Athènes, ceux qui portent le cothurne ou drapent la toge, qu'auraient-ils à faire au fond de ces souterrains où le *docteur Faustus* croit voir briller des lettres cabalistiques »[1].

Un autre artiste hollandais a consacré à Faust deux compositions gravées sur cuivre, petit in-4°, c'est Christophe van Sichem.

La première montre Faust et Mephisto, l'un en face de l'autre. Faust, l'air avancé en âge, le visage sérieux, porte un manteau sur les épaules, une fraise autour du cou, et sur la tête un bonnet plissé. Il s'appuie à une table où se trouve un livre de nécromancie qui sert à soutenir un globe. En face est Méphistophélès vêtu en moine, respirant la sensualité et la malice. Il a dans la main droite un livre et une sonnette, à son bras pend un chapelet. Il lève la main gauche pour prononcer un

1. Ch. Blanc, *Histoire des peintres*.

serment: la main gauche par opposition à ceux qui jurent au nom du Dieu du ciel, et tient seulement deux doigts en l'air, en abaissant les autres contrairement à ce qui se passe dans le serment ordinaire. Faust, la main droite appuyée sur un bâton, essaie d'imiter de la main gauche la direction des doigts nécessaire au serment diabolique. La composition est accompagnée de la légende : *Joan. Faustus*, *Mephistophiles.*

La seconde estampe de Sichem nous montre Wagner et Auerhahn. Wagner, assis devant un pupitre, appuie le bras droit dessus et pose la main gauche sur son épée. Son costume, celui des étudiants de Hollande du commencement du dix-septième siècle, se compose d'un habit fourré à manches courtes d'où sort le vêtement de dessous. Un collet brodé entoure le cou, une petite moustache et une barbiche garnissent le visage, et un béret couvre la tête. Les traits du personnage respirent la vulgarité. Auerhahn entoure le bras gauche de Wagner de sa patte gauche, et fait de la patte droite des signes que Wagner tâche d'imiter. Wagner regarde d'un air à demi craintif, à demi souriant, comme s'il avait horreur du voisinage du démon et que cependant ses gestes le fissent rire. L'action se passe, pour les deux tableaux, dans une chambre avec vue sur la campagne, où sont encore visibles plusieurs scènes relatives aux aventures de Faust et de Wagner. Dans le premier on voit Faust, donnant par écrit son âme au diable, qui est sous forme de moine, et fait comprendre par ses gestes

l'importance de la question. Plus loin c'est Faust placé dans l'intérieur de deux cercles qui se croisent et conjurant Mephisto, qui apparaît sous sa véritable forme. Plus haut, Wagner voyage sur un char traîné par un oiseau, forme qu'a dû revêtir Auerhahn. Les deux touristes se dirigent vers un édifice enflammé qui est sans doute l'entrée de l'enfer à en juger par les diables qui voltigent autour. Par la fenêtre de la chambre de Wagner, nous voyons Wagner en grand costume et placé dans un cercle triple évoquant Auerhahn, qui saute à ses côtés. Dans l'air paraît Faust voyageant sur un manteau étendu dans l'espace, Wagner le suit, à cheval sur Auerhahn. Ici ce n'est plus un voyage en enfer, c'est une sortie de l'enfer. Faust est allé chercher Wagner dans l'abîme et il le ramène à la lumière en dépit des diables qui remplissent l'air et voudraient ressaisir leur proie.

Christophe van Sichem, l'auteur de ces compositions, naquit en Hollande vers 1580, et au commencement du dix-septième siècle il acquit de la renommée comme graveur et élève de Goltzius à Amsterdam[1]. Il y a eu un Karl et un Cornélius van Sichem, mais ils n'ont rien à faire dans la légende de Faust. Les gravures de Christophe sont signées : *Sichem Inv. sculp. et excudit;* les lettres C. V. sont entrelacées avec un S et forment le monogramme de l'artiste. Stieglitz, d'après lequel

1. Voy. Fuesli, *Allg. Künstler-Lexicon*, IIe part., p. 1626.

nous avons décrit les deux estampes[1], les tenait de M. Bodel Nyenhuis, de Leyde; ni Rost, ni Fuesli, ni Mœhsen ne les signalent. Elles ne se trouvent mentionnées ni dans le catalogue Winckler, ni dans celui d'Ensiedeln.[2]

Enfin nous donnerons un souvenir à une gravure sur bois du *Kunstbüchlein* de Jost Amman, 1599. C'est un écu entouré de lambrequins, qui porte en son milieu un poing fermé; à côté se tient une femme en costume de princesse avec une couronne sur la tête. La rubrique porte : *D. Johannis Fausti pugnus.* L'artiste voulait peut-être amener un contraste entre la douceur de la femme et la rudesse de Faust, ce que confirmeraient les vers latins qui accompagnent la gravure.

D'après ces indications nous voyons que, comme Gœthe, Retsch et Ary Scheffer ont été précédés dans la route qu'ils suivirent; ils ont introduit la philosophie dans un art légendaire, de même que Gœthe enfla de ses pensées une légende naïve.

1. *Die Sage vom Dr Faust.*
2. Il y a une copie défectueuse de la première dans l'ouvrage : *Trœst Einsamkeit*, d'Achim d'Arnim, Heidelberg, 1808.

IV

PRÉCURSEURS ET DISCIPLES.

Nous avons déjà montré que d'anciennes traditions avaient été appliquées à Faust; il existe, de plus, des légendes qui ont avec celle de Faust des affinités trop curieuses pour que nous n'en donnions pas les traits saillants; les héros de ces récits seront, les uns, comme les précurseurs, les autres, comme les disciples du docteur de Wittemberg.

Nous commençons par Virgile, à la légende duquel les auteurs germaniques ont aussi apporté leur contingent merveilleux. Le chantre anonyme de la *Guerre de la Wartbourg* dit :

Wer gab dir Zabulones buoch, sage furwert, wiser man,
das Virgilius uf den Agetsteine
mit grossen nôten gewan. . . [1]

« Qui te donna le livre de Zabulon (du diable)? ré-

1. *Singerkriec uf Wartburg*, p. 88, éd. Ettmüller.

ponds, homme sage, le livre que Virgile, sur la montagne d'aimant, conquit avec tant de peine? »

Ce passage, s'il ne contient pas l'idée du pacte diabolique, mentionne cependant des rapports avec les puissances infernales. D'ailleurs, il faut dire que la magie de Virgile est plus généralement bienfaisante que diabolique.

Le plus ancien témoignage sur la mouche d'airain que Virgile devait avoir placée devant une des portes de Naples, et qui empêchait les mouches du dehors d'entrer dans la ville, est celui de Konrad, évêque de Hildesheim, rapporté par Arnold de Lubeck[1]. Gervais de Tilburg, chancelier de l'empereur Othon IV, qui écrivait en 1211, raconte plusieurs faits merveilleux de Virgile qu'il avait appris des Italiens[2]. Jans Enenkel, auteur du *Fürstenbuch von Œstreich und Steyrland*[3], rapporte l'histoire de la courtisane romaine qui suspendit Virgile à mi-étage d'une tour dans une corbeille, et la vengeance de Virgile, qui éteignit tout le feu de Rome. Une ballade populaire, intitulée : *Vom Schreiber im Korbe*, l'Écrivain dans le panier, traite le même sujet; des artistes, comme Sprengel, peintre de Rodolphe II[4], et Sadeler, ont représenté cette aventure.

1. Ap. Hermold, *Ann. Slavorum*, l. IV, c. XIX.
2. *Otia imper.* ap. Leibnitz, *Rerum brunswic. script.*, t. I, p. 963.
3. Ap. Doeen, *Allgemeine Zeitung von Jena*, 1840, n° CX, col. 277.
4. C'est sous Rodolphe que parut la première version de la légende de Faust. Rodolphe II était un Faust couronné. Né avec les qualités d'un homme privé, philosophe relativement à son époque, les soins



La première livraison des *Kunstwerke und Geräthschaften des Mittelalters und Renaissance*, par MM. Becker et von Hefner, a reproduit une miniature de 1520 à 1580, représentant aussi Virgile suspendu dans un panier sous une fenêtre. Marlowe s'appuyait sur une autre tradition populaire, lorsqu'il faisait dire à Faust :

There saw we learned Maro's golden tombe:
The way he cut an english mile in length
Through a rock of stone in one night's space.

« Là nous vîmes le tombeau doré du sage Maro, et le chemin long d'un mille anglais, qu'il tailla à travers le roc, dans l'espace d'une nuit. »[1]

A Virgile comme à Faust sont attribuées des relations avec les rois et les grands. « Au temps que l'empereur Octavien régnait à Rome, dit la *Fleur des histoires*, composée par Jehan Mansel, dans la première moitié du quinzième siècle, vivait Virgile, le suffisant poëte, qui fit plusieurs merveilles...... » Dans les *Set Maîtres*, Virgile vit sous le roi Servius ; dans les *Gesta Romanorum*, chap. LVII, sous Titus. Hans Sachs le place à la cour du roi Artus[2]. Virgile, étant devenu amou-

---

du trône le fatiguaient et il en éloignait les charges autant que possible. Il passait ses jours avec des astronomes et des alchimistes, parmi lesquels il faut citer Tycho-Brahé et Képler. Voy. Gindely, *Rudolf II und seine Zeit*, Prague, 1863; Alberi, *Relations des Ambassadeurs vénitiens*, 1re série, t. V.

1. M. F. V. Hugo traduit : « Nous avons vu le tombeau doré de Virgile, qui fait *à la route une balafre* longue d'un mille à travers un seul rocher *plein d'une immense nuit.* »

2. *Gedichte*, t. I', p. 347; éd. de 1530.

reux de la fille du sultan de Babylone, l'enlevait toutes les nuits de la demeure de son père et la transportait dans un jardin qu'il avait lui-même établi. Le sultan, ayant eu des soupçons, interrogea sa fille, qui répondit par des larmes et des aveux. Alors il lui donna une liqueur narcotique, en lui commandant de la faire boire à Virgile; quand l'enchanteur fut profondément endormi, le sultan le fit arrêter et le condamna à mort. Le jour de l'exécution, toute la ville se rassemble autour de l'échafaud; soudain l'Euphrate déborde, inonde la place; le sultan et la foule, réunie autour de lui, se jettent à la nage; pendant ce temps, Virgile se construit un pont aérien et emmène sa bien-aimée.

Virgile fit une tête parlante, qui répondait à ses demandes, et qui lui dit une fois que, s'il gardait avec soin sa tête, bien lui en adviendrait. Quelque temps après, Virgile mourut d'un coup de soleil; il avait compris qu'il s'agissait de garder la tête d'airain, au lieu de sa propre tête. Selon la version allemande, il vint à Virgile l'idée de vouloir se rajeunir; donc il appela un de ses serviteurs dans lequel il avait grande confiance, et lui commanda de le couper par morceaux, de placer les morceaux dans une tonne, avec la tête en haut, les pieds en bas, le cœur au milieu, et de porter cette tonne sous une lampe qui brûlait toujours; trois semaines après, il devait se réveiller jeune homme. Le serviteur fit ce que son maître lui avait commandé; mais, au bout de sept jours, l'empereur, n'entendant plus parler de Virgile,

voulut savoir ce qu'il était devenu. On fit une perquisition. Le corps de Virgile fut trouvé haché; alors l'empereur asséna un coup de sabre au serviteur qu'il regardait comme ayant commis le forfait, et le serviteur resta sur place. «La tradition, dit M. Ed. Duméril[1], a donné à la mort de Virgile une signification appropriée aux idées du moyen âge. Le christianisme voulait apprendre aux plus forts la nécessité d'être humbles, d'abaisser leur esprit devant des mystères impénétrables; il leur demandait de la foi au nom de la faiblesse humaine, et cette tradition était devenue une véritable parabole. Elle prouvait par l'exemple de Virgile que, si puissante qu'elle fût, l'intelligence de l'homme, réduite à ses seules lumières, ne pouvait comprendre ce qu'il lui importait le plus de savoir. Tout sage qu'il est, Virgile se méprend sur le sens des conseils de la tête de bronze, et, pour rendre plus frappante encore la morale de cette tradition, il meurt victime de son art: c'est sa propre sagesse qui l'aveugle et le perd. Le talisman magique dont les réponses devaient lui apprendre

1. *Virgile, l'enchanteur.* Cf. *Mémoires* de Trévoux, avril 1743, p. 705 - 720; Von Dobeneck, *Des deutschen Mittelalters Volksglauben*, t. I, p. 188 - 195; Schmidt, *Beiträge zur Geschichte der romantischen Poesie*, p. 129 - 142; Genthe, *Des Maro zehn Eclogen metrisch übersetzt*, p. 53-97; San-Marte, *Parcival*, t. I, col. 635 - 641; Keller, *le Roman des Sept Sages*, p. CCIII - CCXIV; Græsse, *Lehrbuch einer allg. Literargeschichte*, t. II, div. II, p. 626; Von der Hagen, *Erzæhlungen und Mæhrchen*; Sibenhaar, *De fabulis de Marone*, etc. Fr. Michel, *Quæ vices etc. Virgilium exceperint*, p. 15 - 38.

à prolonger sa vie au delà des limites assignées à l'humanité ne fait que hâter l'époque de sa mort. »

Le protestantisme n'a pas voulu prouver, par l'exemple de Faust, autre chose que ce que prouvait la tradition catholique de Virgile.

Un autre précurseur est Cyprien; sa légende caractérise le conflit de la magie et du christianisme naissant d'une manière saisissante; c'est comme une ébauche anticipée de *Faust* et des *Martyrs* fondus ensemble. Cyprien vivait à Antioche en Phénicie (280), après avoir voyagé en Grèce, en Égypte, et jusque dans les Indes, et s'être fait initier dans tous les secrets de la magie. A Antioche vivait aussi une vierge, nommée Justine, considérée pour sa beauté comme pour sa naissance. Cyprien conçut une passion pour elle. Les moyens ordinaires qu'il employa pour la satisfaire n'ayant pas réussi, il invoqua le diable; laissons ici parler la naïve légende: « Le diable vint et lui dit: « Pourquoi m'appelles-tu? » Et Cyprien lui répondit: « J'aime une vierge qui est du nombre des Galiléens, pourras-tu faire que je l'aie et que je fasse d'elle ma volonté? » Et le diable répondit: « Moi qui ai pu expulser l'homme du paradis terrestre et amener Caïn à tuer son frère, et qui ai fait mettre Jésus-Christ à mort par les Juifs, et qui trouble les hommes, ne pourrai-je faire que tu deviennes le maître d'une vierge, et que tu en disposes à ton plaisir? Prends cet onguent et répands-le sur la porte de sa maison en dehors, et je viendrai dessus et j'embraserai le cœur

de Justine d'amour pour toi, et je la contraindrai de consentir à tes désirs. » La nuit suivante, le diable alla trouver Justine, et s'efforça d'exciter en son cœur un amour illicite. Et quand elle s'en aperçut, elle se recommanda dévotement de tout son cœur à Dieu, et elle protégea tout son corps du signe de la croix, et le diable épouvanté s'enfuit. Et il vint à Cyprien, et il se tint debout devant lui, et Cyprien lui dit: « Pourquoi ne m'as-tu pas amené cette vierge? » Et il lui dit: « J'ai vu sur elle un signe et toute force m'a abandonné. » Et alors Cyprien renvoya ce démon et en appela un autre plus puissant. Et celui-ci lui dit: « J'ai entendu tes commandements et j'en ai reconnu la difficulté; mais j'amènerai Justine à accomplir ta volonté. J'irai vers elle et j'embraserai son cœur du feu de la luxure et elle accomplira ta volonté. » Et alors le diable vint à Justine et il s'efforçait d'émouvoir son cœur et d'enflammer son esprit d'une passion impure. Et elle se recommandait dévotement à Dieu et elle chassa toute cette tentation......[1] » Ce diable, ayant été vaincu, Cyprien appelle le prince des diables, qui succombe à son tour dans sa lutte avec Justine. « Que votre puissance est faible! dit alors Cyprien, puisque vous ne pouvez

1. Voy. sur saint Cyprien et sainte Justine : *le Panégyrique* ou *Oraison XVIII* de saint Grégoire de Nazianze, l'extrait du poëme d'Eudocie par Photius (cod. 584, *Myriobibl.*), *la Confession de saint Cyprien*, écrit qui paraît avoir été composé dès le temps de son martyre et qui se trouve dans l'édition des œuvres de saint Cyprien de Carthage par Fell et Pearson; Surius-Métaphraste, Tillemont, t. V.



vaincre une vierge et que vous n'avez nul pouvoir sur elle; au contraire, elle triomphe de vous et vous terrasse. Dis-moi, je t'en prie, d'où vient qu'elle a si grande force?» Et le diable lui dit: «Si tu me jures que tu ne te sépareras pas de moi, je te montrerai la vertu dans laquelle est sa victoire.» Et Cyprien dit: «Par quoi ferai-je ce serment?» Et le diable lui dit: «Jure-moi par ma puissance, qui est grande, que tu ne te sépareras jamais de moi.» Et Cyprien dit: «Je te jure, par ta puissance, que je ne me séparerai jamais de toi.» Et le diable rassuré lui dit: «Cette vierge fait le signe du Crucifié, et aussitôt nous sommes renversés, nous perdons toute notre puissance, nous fondons comme de la cire devant le feu.» Et Cyprien lui dit: «Le Crucifié est donc plus puissant que toi?» Et le diable lui répondit: «Certainement, il est le Seigneur de tous, et il nous livrera, enfin, nous et tous ceux que nous trompons, au tourment du feu éternel.» Et Cyprien dit: «Alors je veux être l'ami du Crucifié, afin que je n'encoure pas un semblable châtiment.» Et le diable lui dit: «Tu m'as juré par la force de ma puissance, que nul ne peut parjurer, que tu ne te séparerais jamais de moi.» Et Cyprien lui répliqua: «Je te méprise, ainsi que tout ton pouvoir, qui n'est que fumée, et je renonce à toi et à tous les diables, et je me munis du signe du salut du Crucifié[1].» Le diable alors s'enfuit et Cyprien va se faire baptiser.

1. Voy. *la Légende dorée* de J. de Voragine, trad. par G. B.

Le pacte formé entre l'homme et le démon a été rompu sans peine, et le diable s'est montré d'une naïveté qui empêche véritablement de l'honorer cette fois du titre de *malin.*

Caldéron a choisi la légende de Cyprien pour en faire un drame. MM. Koberstein[1], Rosenkranz[2], Ph. Chasles[3] ont montré l'affinité du drame avec la légende de Faust. Un Espagnol, qui a publié un choix des drames de Caldéron, don Ochoa, prétend que le *Magico prodigioso* ne ressemble nullement au docteur Faust. Non, certes, pas plus que l'Espagne ne ressemble à l'Allemagne, une paysanne de Knittlingen à une Andalouse, un étudiant de Wittemberg à un *estudiante* de Tolède. Ce qui domine Faust, c'est le besoin de connaître; ce qui entraîne Cypriano, c'est la soif d'aimer. Tous deux, voulant dépasser les forces humaines et sensuelles, rencontrent le vide et les ténèbres. Prenons une idée de la pièce espagnole, d'après M. Chasles : Un étranger égaré dans la forêt qui sert d'asile aux méditations philosophiques de Cypriano, se présente tout à coup au jeune homme, qui, enseveli dans la rêverie et méditant les paroles de Pline sur le Dieu suprême, vient d'at-

1. *Ueber das wahrscheinliche Alter etc. des Gedichtes vom Wartburgerkriege*, Naumburg, 1823, p. 55 - 58.

2. *Ueber Calderon's Tragödie vom wunderthätigen Magus*, 1829; *Geschichte der deutschen Poesie im Mittelalter*, 1830; *Zur Geschichte der deutschen Literatur*, 1836; *Gœthe und seine Werke* (*Die Faustsage*, p. 323 - 329).

3. *Études sur l'Espagne.*



teindre la révélation intime du dogme de l'unité de Dieu. L'étranger demande sa route au contemplateur, puis il s'assied près de Cypriano et cause. Des livres grecs sont là, épars sur le gazon. L'étranger engage la conversation sur les matières les plus élevées. Cypriano, qui s'étonne de le voir si habile dans la controverse, lui soumet ses doutes; combattu vivement par le diable (car c'est le diable), il finit par rester vainqueur; la seule force de la logique, qui ne peut supposer l'existence d'une multitude d'effets, se servant de cause à eux-mêmes, et n'ayant point de cause première, triomphe du démon. Mécontent et vaincu, le diable se retire. Prévoyant que la volupté seule peut éloigner de la vérité cette âme païenne prête à s'éclairer, il suscite une intrigue bien tissue. On entend un bruit d'épées sous le feuillage; deux gentilshommes, prétendant l'un et l'autre à la main de dona Justina, vont se battre pour mieux s'accorder. Cypriano leur prouve que c'est un très-mauvais moyen de s'entendre, et qu'ils feront mieux de s'en remettre à la décision de celle qui leur est chère; il se porte pour médiateur des deux amants et s'offre pour ambassadeur auprès de Justina; c'est là que le diable l'attend. Justina, qui ne ressent de préférence pour aucun des deux, paraît si belle à Cypriano, qu'il s'écrie: «Adieu, méditations célestes! j'ai vu Justina!» Une passion violente s'empare de lui: «Oh! pour avoir cette femme, je donnerais mon âme! — Je l'accepte!» répond une voix lugubre qui sort des profondeurs de

la forêt. Aussitôt le ciel se couvre, la mer mugit, la foudre gronde, un vaisseau se brise sur les rochers de la côte, et un naufragé se trouve jeté par les vagues aux pieds de Cypriano. Ce naufragé est un grand sorcier. Le sorcier reçoit les secours du jeune homme et promet de lui enseigner la magie. Cependant, Cypriano, de plus en plus passionné, se résout à signer ce pacte infernal. Le diable se met alors à tenter la séduction de Justina; il ne réussit pas; mais il vient tout de même réclamer le prix du pacte conclu, l'âme de Cypriano:

Le Démon. — Tu m'appartiens, voici ta signature.

Cypriano. — Tu n'as pas rempli tes engagements, et nous sommes quittes. Serais-tu mécontent? (*Il tire l'épée.*)

Le Démon. — Pauvre fou! tu frapperais d'estoc et de taille, que tu ne m'atteindrais pas. Apprends quel est ton maître, je suis le démon.

Cypriano. — Toi?

Le Démon. — Et tu es à moi.

Cypriano. — Jamais! Celui qui a délivré Justina viendra sans doute à mon secours!

Le Démon. — N'y compte pas, homme de délices, d'orgueil et de volupté; il ne te secourra point.

Cypriano. — Si son pouvoir est suprême, il me pardonnera; ce sera ma récompense.

Le Démon. — Il est juste, pour récompense, tu auras le châtiment.

Cypriáno. — On ménage le prisonnier qui se rend.

Le Démon. — Tu ne peux être à lui, puisque tu es à moi.

Cypriano. — C'est ce dont je doute.

Le Démon. — Bientôt tu ne douteras plus....

Cypriano. — Dieu des chrétiens, je t'appelle! (*Le démon fuit.*)

Le Démon. — Tu lui dois la vie.

Cypriano. — J'espère davantage, car je suis à lui!

C'est le dernier mot de cette œuvre théologique : croire, aimer, se confier, attendre tout de la foi.

A Cyprien le martyr va succéder le vice-évêque ou vidame de l'église d'Adana en Cilicie, Théophile. Théophile vécut, d'après Bolland[1], vers 538. Il acquit une telle considération dans sa charge, qu'après la mort de son évêque, on voulut l'élire à sa place; mais soit humilité, soit défiance de lui-même, il refusa, et un autre fut nommé. A peine ce nouveau supérieur eut-il pris la direction des affaires épiscopales que Théophile tomba en disgrâce et se vit retirer ses fonctions. Réduit à la misère, irrité, d'ailleurs, de l'injustice qu'il essuyait, Théophile s'aboucha avec un juif qui entretenait des relations avec Satan, et fit un pacte avec le démon, à condition que celui-ci l'enrichirait et lui ferait rendre ses honneurs; mais bientôt il eut horreur de son action, et pria la sainte Vierge de lui rapporter le pacte fatal. Marie se souvint que Théophile avait eu une grande

1. T. I, p. 480, 4 févr.

dévotion pour elle, et força le démon à rendre le contrat.

L'histoire de Théophile, d'abord écrite en grec par Eutychianos, son disciple[1], qui dit avoir été témoin oculaire d'une partie des faits qu'il raconte, et avoir appris les autres de la bouche de son maître, a été traduite en latin par Paul, diacre de Naples, par Gentianus Hervetus, par Surius. Dans le dixième siècle, Hroswitha, nonne de Gandersheim en Saxe, composa un poëme latin sur le pacte et la pénitence de Théophile. Au onzième siècle, la même histoire fut mise en vers hexamètres par un écrivain qu'on croit être Marbod, évêque de Rennes. Saint-Bernard, dans son sermon *Signum magnum*, saint Bonaventure, dans son *Miroir de la sainte Vierge*, leçon IX, Albert le Grand, dans sa *Bible de la sainte Vierge*, chap. IX, parlent de la pénitence de Théophile.

La plus ancienne mention de la légende dans une langue moderne se trouve dans les homélies anglosaxonnes de l'archevêque Ælfric, mort en 1006[2], et la plus ancienne dans un dialecte germanique se ren-

1. Cette relation se trouve dans un manuscrit de Vienne et un manuscrit de Paris, publiés par M. Jubinal dans son édition de Rutebeuf, 1839, t. II, p. 332. Cf. Lambeck, *Commentar. de bibl. Vind.*, lib. VIII, col. 156 D; Fabricius, *Bibl. græca*, vol. X, l. V, chap. XXXI, p. 339. Le manuscrit de Paris semble rapporter les actes dans le sens de l'Église romaine, le manuscrit de Vienne dans le sens de l'Église grecque.

2. Voy. Ælfric's *Homilies*, vol. I, p. 448. Dasent, *Theophilus in Icelandic, Low German and other tongues from M. S. S. in the royal library Stockholm by G. W. D.* London, 1845.

contre dans le poëme haut-allemand de Hartmann de la Plaine (von der Aue, 1200) intitulé: *Von dem Gelouben*, de la Foi: elle va du vers 1927 au vers 1998. (Cf. Grimm, *Deutsche Myth.* 2e partie, p. 969.) Conrad de Würzbourg, mort en 1200, a fait allusion à l'histoire de Théophile dans son *Ave Maria*[1] et Hugo de Montfort l'a rappelé aussi.

La vie de Théophile a été rimée en français par Gautier de Coinsi († 1236), et ses aventures mentionnées par Alexandre Du Pont dans son *Roman de Mahomet*, par Eloy Damerval (*Livre de la deablerie*), par Villon dans sa prière à Notre-Dame, mais surtout dramatisées par Rutebeuf, le célèbre trouvère du treizième siècle.

Un *Théophile* flamand a été publié par M. Blommaert, sous le titre suivant: *Theophilus*, *Gedicht des 14. eeuw*, ...*uitgegeven door P. L. B.* Gent. Duvivier, 1836. Un poëme bas-allemand sur Théophile a été mis au jour par Bruns[2], et un Miracle bas-allemand (ms. du quinzième siècle), par Dasent, puis par Hoffmann de

1. *Ave Maria, wer zu dir gedingit,*
wol deme je gelingit
als eins malis kunt wart vil gar bisundir
an deme, der ein wundir
hette leidir fundin richir plichte :
sin name was Theophilus genennit,
in der shrift erkennit
was er, also man sagt ;
magt din gnade erdahte,
daz sie ien widir brahte
von der vientlichin angesichte
des hellewurmis, deme er sich do helle ergebln.

Mone, *Anzeiger*, 1834, p. 273.

2. *Altplattdeutsche Gedichte*, Berlin, 1798.

Fallersleben, enfin par Ettmüller[1]. Une courte légende anglo-normande sur le même sujet, traduite, à ce qu'il semble, de la Légende dorée, a été trouvée à la bibliothèque royale de Stockholm, dans un manuscrit écrit vers 1350 et appartenant d'abord au président Fauchet, qui a mis dessus: C'est à moi Claude Fauchet, 1596.[2] Enfin Théophile s'est retrouvé dans un manuscrit en vieux suédois et dans deux manuscrits irlandais de la bibliothèque royale de Stockholm, le premier du quatorzième siècle, les autres du quinzième.

Il se forma en outre une légende parallèle dont la première rédaction est due à Césaire d'Heisterbach[3]. Dans cette légende il s'agit d'un chevalier dont on ne dit pas le nom. Césaire, qui écrivait en 1220, assure que l'histoire eut lieu cinq ans avant près de Floreffe, dans l'évêché de Liége et que les héros en étaient encore vivants. Elle a fourni la matière d'un chant populaire haut-allemand, publié par Gœrres[4] et d'un poëme latin de 330 hexamètres, publié par Mone[5]. Ce poëme ou

1. *Theophilus, der Faust des Mittelalters*, 1849.

2. «Thephe Archidiacone d'une citee de Cicilie taunt sagement et profitablement governe les biens del Église desouz levesque que après la mort levesque tous luy clamerent digne pour levesche / mes cil se tynt meux paie destre Archidiacone que destre Evesque. Et pus quaunt il estoit debote par tort de son office. Taunt fu par impaciencie qil conseila un dez enchauntours dez hebreus, et par luy demanda aide de avauncement a graunt estat del Prince de Diablez, etc.»

3. *Miracul.*, II, ch. XII, dans Tissier. *Bibl. patr. Cist.*, t. II.

4. *Altteutsche Volks- und Meisterlieder*, 1817, p. 292.

5. *Anzeiger für Kunde des deutschen Mittelalters*, 1834, p. 266. Nous ne sortirons pas du treizième siècle sans rapprocher de la



Liber militarius a pour auteur Gotefried de Thienen. Revenons à Rutebeuf: « La chute et la pénitence de Théophile acceptées d'ailleurs et sanctifiées par l'Église, a dit M. Ch. Magnin dans le *Journal des savants* (août 1846), devaient tenter le génie de Rutebeuf, poëte satirique, spirituel et joyeux enfant de Paris, ennemi des jacobins et des clercs, ami des écoles, champion intrépide et populaire de l'université dans son duel contre les ordres mendiants. Au ton libertin de certaines parties de la pièce, on peut être assuré que cet ouvrage fut composé pour un auditoire séculier et joué probable-

---

légende de Faust la *Lutte poétique de la Wartbourg* et les poëmes de Wolfram d'Eschenbach. Dans la *Lutte de la Wartbourg* paraît comme arbitre le savant Klingsor de Hongrie, qui commande au démon Nasian, et envoie ce démon questionner et tenter Wolfram pendant la nuit. Celui-ci refuse de lui répondre et le bannit par le signe de la croix. Le démon furieux retourne auprès de Klingsor et l'engage à déployer toutes ses ressources. Wolfram et Klingsor reprennent leur lutte dogmatique et leurs solutions d'énigmes, Wolfram représente la foi, la simplicité; Klingsor la science et l'artifice, la strophe devient plus rapide, les allusions au monde extérieur cessent, la terre disparaît, et le ciel et l'enfer s'ouvrent aux regards. Grâce au Saint-Esprit, Wolfram sort vainqueur du combat, et la magie de la science est reconnue impuissante contre la simplicité de la foi. — Dans le *Parzivàl* de Wolfram, il y a un *Chastel merveil,* où Klingsor, *neveu* de Virgile de Naples, tient des dames renfermées. « Klingsor, dit à ce propos M. Bergmann (*Sur l'origine des romans du Saint-Graal*, 1842), est devenu le type du nécromant dans la poésie allemande du moyen âge, comme l'enchanteur Merlin l'était chez les Bretons et Virgile de Naples chez les Italiens et les Espagnols. Mais les Allemands ont modifié ce type à leur manière après l'avoir reçu de l'Italie inférieure ou de la Sicile, qui était la patrie de Klingsor; car il n'y a pas de doute, Klingsor était dans l'origine un personnage historique comme l'ont été Merdhin le Gallois en Bretagne, Virgile de Mantoue en Italie, et *le docteur Faust* en Allemagne. »

ment par une troupe d'étudiants peu rigoristes. » M. Jubinal n'est pas de cet avis. Sans décider la question, nous allons donner l'analyse du *Miracle de Théophile*, telle qu'elle existe dans une pièce de Rutebeuf lui-même, dans l'*Ave Maria :*

Ave, roïne coronée,
Com de bonne heure tu fus née
Qui Dieu portas !
Theophilus reconfortas,
Quand sa chartre lui rapportas
Que l'ennemis
Qui de mal faire est entremis
Pensa avoir laissé et mis
En sa prison.
Maria, si com nous lisons,
Tu lui envoya guérison
De son malage,
Qui déguerpit Dieu et s'image,
Et si fit au diable hommage
Par sa folor ;
Et puis lui fit à sa dolor
Du vermeil sang de sa color
Tel chartre écrire
Qui devisa tout son martyre ;
Et puis après lui fallut dire
Par estavoir :
« Par cet écrit fait asavoir
Theophilus eut, par avoir,
Dieu renoié. »
Tant l'eut diable dévoié
Que il était tout maryoié
Par despérance ;
Et quand lui vint en remembrance
De vous, Dame plaisant et franche,
Sans demeurer,
Devant vous s'en alla orer,

De cœur commença à plorer
Et larmoyer.
Vous l'en rendites tel loyer,
Quand de cœur l'oïtes proier
Que vous allates,
D'enfer sa chartre rapportâtes,
De l'ennemi le délivrâtes....»

Le héros du *Miracle* de Rutebeuf est un personnage révolté contre les cieux, qui, séduit par un magicien et avide de jouir, vend son âme au diable et doit enfin son salut à la grâce de la mère de Dieu. Théophile symbolise l'idée catholique. Faust, au contraire, est un magicien pour son compte, en qui se résument des traditions antérieures, un sorcier qui déploie sa science devant les plus illustres compagnies, et comme il foule un sol protestant où ne marche pas la mère de Dieu, la libératrice, il est emporté par le diable impitoyablement.

Nous nous sommes occupé d'un saint martyr, puis d'un grand-vicaire, il s'agit maintenant d'un pape. Gerbert naquit en Auvergne, d'une famille obscure. Dès sa plus tendre jeunesse il embrassa la vie monastique. Après avoir terminé ses premières études, le désir de s'avancer dans les sciences le porta à solliciter la permission de les aller étudier en divers pays. Il parcourut la Catalogne et le Roussillon, peut-être alla-t-il jusqu'à Séville et à Cordoue pour faire de nouvelles découvertes auprès des Arabes qui y dominaient[1]. Ce qu'il y a de

1. Dans la première partie d'une *Étude sur Gerbert*, lue à l'Académie des Inscriptions le 25 octobre 1861, M. Olleris, doyen de la Fa-

certain, c'est qu'il acquit tant de connaissances en philosophie et en mathématiques, qu'il passa pour un prodige et un magicien.

Vers 968, Borel, comte de Barcelone, prit Gerbert avec lui à Rome. Ce fut pour celui-ci un moyen d'acquérir de nouvelles connaissances. Bientôt il attira l'attention de l'empereur Othon I[er], qui lui donna l'abbaye de Bobbio. Une des principales occupations du nouvel abbé fut d'enseigner les belles-lettres. Cependant les peines qu'il eut à souffrir de la part des seigneurs voisins, le firent se retirer en Germanie à la cour de l'empereur, où il enseigna le jeune Othon II. En 991 il fut élu archevêque de Reims. Ayant été privé ensuite de son siége, il se rendit auprès d'Othon II qui gardait pour lui un tendre attachement et le combla de ses grâces. Bientôt il devint archevêque de Ravenne et enfin pape, sous le nom de Sylvestre II, en 999. Se voyant ainsi placé sur le siége de Rome, après avoir été archevêque de deux villes dont le nom commence par R, il fit en se jouant ce vers :

Scandit ab R. Gerbertus in R. post papa regens R.

Il mourut en 1003[1]. Il avait compté parmi ses disciples Othon II, Othon III, Robert le Pieux, des prêtres

culté des lettres de Clermont, s'est attaché à montrer que dans ses voyages en Espagne, Gerbert avait visité surtout l'Espagne romaine et suivi la tradition classique. M. Olleris fait, aussi, peu de cas des connaissances de Gerbert en mathématiques.

1. Voy. l'*Hist. litt. de France*, t. VI.



dont plusieurs devinrent évêques. Son savoir dominant était la science des mathématiques; il possédait l'art de construire des orgues. Guillaume de Malmesbury[1] parle avec admiration de ses orgues hydrauliques et de son secret d'y introduire le vent nécessaire pour les faire sonner au moyen de l'eau chaude. Ditmar[2] raconte que Gerbert, étant à Magdebourg avec Othon III, fit une horloge dont il régla le mouvement sur l'étoile polaire qu'il considérait à la faveur d'un tuyau.

Hugues de Flavigny[3], Baronius[4], Platina[5], Polonus[6], Benno[7], le représentent comme un magicien. Un poëte et un érudit se sont donné la peine de le justifier. Le poëte fait parler Silvestre dans une épigramme[8]:

Ne mirare magum fatui quod inertia vulgi
Me (veri minime gnara) fuisse putat.
Archimedis studium quod eram Sophiæque secutus,
Jam cum magna fuit gloria scire nihil,
Credebant magicum esse rudes, sed busta loquuntur
Quam pius, integer et relligiosus eram.

L'érudit, c'est Gabriel Naudé qui s'exprime ainsi, de son style chaud et franc[9]: «Serait-il bien croyable qu'il

1. *De gestis Pont. Angl.* in *Rer. angl. Script.* Francf. 1601.
2. *Chron.*, lib. VI, p. 399 in *Script. rer. Brunsv.* Leibnitzii.
3. Voy. *Biblioth. Labb.* I.
4. *Annal.* 999, p. 927.
5. *De vita summ. pontif.*
6. *Supput. chronolog.*
7. *Vit. Greg. VII.*
8. Voy. Bzovius. *Vit. Silv. II*, 1629.
9. *Apol. XIX.* L'ouvrage le plus intéressant de Gerbert est le recueil de ses *Lettres*. Il y en a une à Widerold, évêque de Strasbourg.

n'eut pas plustost acquis toutes ses grandes dignités ecclésiastiques par la faveur de deux rois de France et trois empereurs, auxquels il avait rendu de bons et louables services, que par le moyen et l'induction du diable, qui n'a jamais eu le crédit de soulager d'une seule maille la gueuserie et la pauvreté manifeste de tous les magiciens, comme Delrio, Bodin, Majole, Remy et tous les autheurs avouent qu'il ne lui est pas permis de le faire par une spéciale providence de Dieu, lequel s'est réservé la puissance d'enrichir les hommes et de distribuer les grâces et récompenses.... Il n'y a aussi non plus de raison à ce qu'on ajoute que, lui ayant été répondu par le diable qu'il ne mourrait point jusqu'à ce qu'il eut célébré la messe en Hierusalem, il fut grandement surpris et averti quant et quant de sa mort prochaine, lorsqu'il la célébra sans y songer en l'église de Sainte-Croix en Hierusalem, qui est à Rome, comme s'il eut ignoré qu'il y avait un temple au lieu où il résidait nommé de telle façon ou qu'il ne se fut souvenu de l'ambiguïté des oracles et eut voulu chanter la messe en un endroit qui lui était incogneu. Mais ce que l'on dit de sa catastrophe est encore beaucoup plus fade et ridicule, au moins si nous voulons croire que, comme disent Martinus Polonus et Platine, il recogneut sa faute publiquement et qu'après avoir donné des signes

---

où il se montre partisan des idées gallicanes. Cf. P. Varin: *De quodam Gerberti opusculo*, etc. 1859.

asseurés d'une sincère et entière repentance, il commit de rechef une chose grandement superstitieuse, ordonnant que son corps serait mis après sa mort sur un chariot traîné par des bœufs[1] sans conduite et à l'aventure, pour être enterré au lieu où ils s'arrêteraient, ce qu'ils firent devant l'église de Latran.»

M. Mone a découvert à la bibliothèque de Heidelberg, fonds de Salmonsweiler[2], 257, et publié un poëme latin de 47 vers, du commencement du treizième siècle, qui montre Gerbert concluant un pacte avec le diable. L'ouvrage semble inachevé :

Ortus Remensis præclaris mœnibus urbis,
Illic Gerbertus libris datur erudiendus;
Discere non potuit et ob hoc trepidando refugit.
Ut silvas iniit, Satanas huic obvius ivit:
« Quid, Gerberte, fugis? vel quo tam concite vadis?»
— « Discere non possum, dixit, fugioque magistrum. »
— « Heus! ait ille, mihi si vis tantummodo subdi,
Ne quis Gerberto sit doctior en ego faxo. »
Annuit his ille, secum subit abdita silvæ,
Sedulo quem docuit, cunctis præcellere fecit.
Silvas linquentem post hæc scolas repetentem

1. Les animaux-guides paraissent déjà dans l'antiquité païenne. Un corbeau guida l'établissement de Battus à Cyrène. Les Irpini étaient ainsi appelés de l'*irpus* ou du loup qui les avait guidés. Les corbeaux d'Odinn, Huginn (Penser) et Muninn (Désir), sont des messagers-espions qui chaque soir rapportent à ce dieu de la guerre, quels combats se préparent pour le lendemain. Les bœufs de Silvestre II se retrouvent dans la légende de saint Émeran (Panzer, *Beitrag zur deutsch. Mythol.*, I, 220) et dans celle de saint Sebald (Schöppner, *Sagenbuch der baier. Lande*, I, 132). Ils sont remplacés par un âne dans la légende de saint Adelphe.

2. *Anzeiger für Kunde*, etc. 1833, p. 188.

Doctor derisit : « Nefas es, hinc perfidus, » inquit.
Ille refert : « Nigrum simulas tu valde tyrannum. »
Respondit : « Nigrum similem te vinco tyranno. »
Disceptant ambo de libris tempore longo,
Confundit victum Gerbertus et ipse magistrum;
Mox urbem liquit, Sathanas consultat et infit :
« Heus, pedagoge, virum mihi nunc ostende peritum,
Cum quo scripturis possim confligere divis. »
Dixit dæmon : « Ini Ravennam concite, fili,
Pontificem clerum libris cernes ibi gnarum. »
Pergit et aggreditur conflictu denique justum,
Qui cito Gerbertum jussit discedere victum,
Hinc rediit mœstus, huic narrat et hæc furibundus.
Tunc docuit talem quæ dicitur abacus artem,
In tabulam scripsit Ravennam ferreque jussit.
Hæc cum legisset, nescire pudebat et inquit :
« Sit mihi, quæso, trium dilatio, posce, dierum. »
Ibat Gerbertus, sacer est, dominumque precatur :
« Si venit de te mihi res, deus optime, pande.
Sin autem, nunquam Gerbertum, fac, rogo, cernam. »
Præsul migravit, Gerbertus dum remeavit,
Sedem Ravennæ mox præsul suscipit ille.
Post hæc Romanam possedit papa cathedram....

Le poëte raconte alors en vers qui ne sont pas meilleurs que les précédents, la méprise de Gerbert sur le mot Jérusalem et son repentir public.

Cyprien est un Faust païen, Théophile et Gerbert des Faust catholiques, Robert le Diable est le Faust français. Pendant les treizième et quatorzième siècles, l'histoire de Robert le Diable a fourni le sujet de trois compositions importantes : le *Roman*[1], le *Dict*[2] et le

1. Publié par Trébutien, Paris, 1837.
2. Traduit et publié en partie par Aug. Pichard, *Revue de Paris*, 6 juillet 1834. Cf. *Mémoires* de la Société des Antiquaires de France, t. XI.

Miracle[1], toutes trois rimées. Dans les siècles suivants, les aventures romanesques de Robert se retrouvent, sous différentes formes, dans divers États de l'Europe; mais la tradition du héros normand devint surtout populaire en France, en Angleterre et en Espagne, aussi des éditions nombreuses du *Roman* en prose y ont-elles vu le jour.[2]

La plus ancienne composition consacrée aux aventures de Robert est le *Roman* en 5,070 vers, dont l'auteur, qui vivait au treizième siècle, est inconnu. C'est sur ce roman en vers que paraissent avoir été calqués les nombreux ouvrages où sont consignées les aventures de Robert; il faut en excepter toutefois les *Chroniques de Normandie*[3] qui en diffèrent en quelques points essentiels. Dans le roman, un duc de Normandie que le poëte ne nomme pas, mais qu'il représente comme grand et puissant, se marie. Sa femme, désolée de ne pouvoir être mère, malgré les vœux qu'elle adresse au ciel dans son désespoir, promet dévotion au diable si, par son pouvoir, elle obtient un enfant.[4]

1. Publ. par Éd. Frère, Rouen, 1836.

2. *La Vie du terrible Robert le Diable*, Lyon, Pierre Mareschal et Barnabé Chaussard, 1496, in-4° goth. de 8 feuillets.

Robert the Deuyll. London (1520). *Robert the Deuyll. A metrical romance*, London, 1798.

A qui comiença la espantosa y admirable vida de Roberto el diablo, Alcala de Henares, 1530, in-4°. Cf. Græsse, *Lehrbuch*, etc.

3. Publiées en 1487. Cf. la *Chronique rimée* de Benoît (de Sainte-More) publ. par Fr. Michel, 1836.

4. La *Chronique* explique le fait autrement: «Le duc par un jour de samedi venait de chasser en la forêt de Rouveray et eut désir de coucher avec Inde, sa femme, mais la dame voulut délayer la com-

Cet enfant arrive et reçoit le nom de Robert, de celui de son parrain. Mais la promesse imprudente et impie de la duchesse a voué son fils au malin. Les inclinations perverses de Robert éclatent dès le berceau. Il mord, déchire sa nourrice; plus grand, il brise tout ce qui lui tombe sous la main.

Sa méchanceté croît rapidement. Enfin haï de tous, chassé par son père, il se réfugie dans une forêt auprès de Rouen et se met à la tête d'une troupe de bandits. Détrousser les passants, forcer les ermitages, les couvents, violer femmes et filles, tels sont les exploits de Robert et de ses compagnons.

Un jour il court au château d'Arques, habité par son père. Sa mère seule y est, il va droit à sa chambre, l'épée nue à la main, il lui dit qu'elle mourra si elle ne lui apprend pas pourquoi il est si méchant. Sa mère lui raconte le secret de sa naissance. Robert, atterré, prend le parti d'aller à Rome et d'y faire pénitence. Cette pénitence consiste premièrement à faire le fou et à se laisser maltraiter en silence, secondement à faire le muet, troisièmement à ne manger d'autre viande que celle qu'il disputera aux chiens. Sur ces entrefaites les Sarrasins débarquent en Italie et marchent en force sur Rome. Un envoyé céleste apporte à Robert une

---

pagnie de son seigneur, lequel fut très-fort embrasé. Et comme la dame n'osa désobéir à la volonté de son mari, par courroux lui dit que jà Dieu n'eut part à chose qu'ils fissent. Et ainsi d'icelui duc la bonne dame conçut fruit.»

armure toute blanche; il la revêt, sort des murs, s'élance sur l'ennemi et le met en déroute. L'empereur, pour récompense, lui offre sa fille et la succession à l'empire. Robert refuse et déclare à l'empereur qu'il veut vivre en anachorète. Bientôt il meurt, et de Robert le Diable il devient saint Robert.

Dans le *Miracle*, Robert, vaincu par la prière de l'empereur et les ordres du pape, épouse la princesse, et le miracle se termine comme une comédie.

Le marquis de Paulmy[1] a cru que Robert le Diable était le même que Rollon, premier duc de Normandie. M. Deville[2] pense que c'est Robert, fils de Guillaume le Conquérant, dit Courteheuse. En effet ses contemporains, Guillaume de Jumiéges, Ordéric Vital le montrent exilé de la cour de son père et ayant encouru la malédiction paternelle. « Robert, ajoute le premier[3], était retiré dans le Ponthieu, auprès d'Abbeville, avec des jeunes gens de son bord, fils de sei-

1. *Mélanges* tirés d'une grande bibliothèque, t. V, p. 178.

2. *Notice sur Robert le Diable.* M. Ed. Duméril (*Revue contemp.*, 15 juin 1854) trouve, avec Licquet (*Hist. de Normandie*, t. II, p. 33) et Trébutien (*Roman de Robert le Diable*, p. 9), qu'il est impossible de voir dans le livre de la légende le père ou le fils de Guillaume le Conquérant et va chercher bien loin l'origine de la légende dans celles de Saint-Alexis et de Grégoire du Rocher ! M. Littré a été mieux inspiré de dire (*Hist. litt. de France*, p. 880) : « Souvent après une vie pleine de violences, des hommes sont allés chercher, dans une sévère pénitence, le rachat d'actions qui pesaient sur leur conscience et les inquiétaient pour l'avenir. C'est une pensée de ce genre qui a inspiré à nos aïeux un roman, un mystère et un dit.»

3. Liv. VIII, ch. II.

gneurs normands, qui lui étaient attachés en apparence comme à leur futur seigneur, mais en réalité par l'attrait de la nouveauté. Il désolait la Normandie et particulièrement sa frontière, par ses excursions et ses rapines. »

Ordéric Vital le fait se réfugier à Gerberoi, sur la lisière de la Normandie. « Là, dit-il[1], il rassembla des chevaliers d'élite et force barons de France.... Aussi s'ensuivit-il des maux infinis. Les fils de la perdition prévalurent, par la ruse ou la violence, contre les innocents et les hommes désarmés; ils machinèrent méchamment d'innombrables iniquités. » Robert Courteheuse a quitté la Normandie et entrepris le voyage de la Terre-Sainte. A son retour il s'est arrêté en Italie et a épousé une princesse italienne: trait de ressemblance significatif avec le héros du roman. Mathilde sa mère s'interposa entre un fils et un mari; elle habitait quelquefois le château d'Arques, depuis que Guillaume en avait chassé son châtelain félon. Enfin dans la Tour de Londres, une tour portait encore au seizième siècle le nom de

---

1. Liv. V. Dans son *Histoire des livres populaires*, M. Ch. Nisard parle du *Roman de Robert* en prose et fait ces réflexions : « Serait-ce qu'on se flatte de rencontrer dans les contes en vers ou en prose du moyen âge des lumières pour l'intelligence ou le redressement de quelques points historiques demeurés obscurs ? . . . Quelques jeunes gens seulement y ont trouvé matière à des thèses brillantes et y ont acquis, avec des emplois, la réputation d'érudits. » Nous ignorons si notre travail nous acquerra un emploi et la réputation d'érudit, mais nous savons que nous ne l'eussions pas entrepris, si nous n'avions espéré y voir l'instruction mêlée à l'agrément.

Robert le Diable[1]. Or Robert traîna les vingt-sept dernières années de sa vie dans les prisons des châteaux d'Angleterre. Il y a entre Robert le Diable et Faust la différence qui existe entre l'homme d'action et le lettré *mélancolique et songeart*, comme dit Gabriel Naudé, la différence qui existe entre le caractère français et le caractère allemand.

La légende de Robert a reçu un nouveau lustre d'un opéra que tout le monde connaît[2] et dont un compositeur allemand a fait une figuration solennelle de l'homme entre l'ange et l'esprit du mal. Le poëme, qui vaut bien ceux de Quinault, renferme le ressort du pacte diabolique :

O mon fils, ô Robert, ô mon unique bien!
D'un seul mot va dépendre et ton sort et le mien!
Je t'ai trompé, je fus coupable;
Tu sauras tout : avant minuit
Si tu n'as pas signé ce pacte irrévocable
Qui pour l'éternité tous les deux nous unit,
Ce Dieu qui me poursuit, ce Dieu qui nous accable,
Reprend sur toi tout son pouvoir.[3]

Nous en avons fini avec les précurseurs de Faust[4],

1. *The History and Antiquities of the Tower of London*, by John Bayley.

2. *Robert le Diable*, opéra en cinq actes, de Scribe et Meyerbeer, 1831.

3. Acte V, sc. 2.

4. Si quelqu'un s'étonnait de ne pas voir Merlin mentionné dans ce chapitre, nous lui rappellerions que Merlin n'est pas en relations avec le diable, il ne pratique pas la magie, il est principalement prophète et poëte, sa puissance réside dans le chant et non dans l'emploi de formules cabalistiques. Voy. le livre de M. de la Villemarqué.

passons aux disciples. Le disciple immédiat, mais vulgaire de Faust, c'est Wagner, dont la Vie parut en allemand en 1593, en anglais en 1594, en hollandais en 1607. Dans cet ouvrage, Auerhahn explique à Wagner comment Dieu a créé six mondes. Le premier est le *mundus architypus*, c'est là que se trouve la nature divine, la source de toute force et de toute lumière; le second est le *mundus intellectualis* où habitent les anges, les chérubins et les bienheureux. Puis vient le *mundus cœlestis* où sont les étoiles, les sphères et les planètes. Le *mundus elementaris* renferme l'eau, la terre, le feu, l'air, les matières, les salamandres, les plantes et les minéraux; le cinquième est notre petit monde, *mundus microcosmus*, et le sixième est l'enfer. Auerhahn apprend aussi à son protégé qu'il y a sept esprits infernaux. Le premier règne sur toutes les choses souterraines, le second est le démon de l'ambition, le troisième préside à la guerre, le quatrième est le maître des régions terrestres, le cinquième est en correspondance avec la planète Vénus, le sixième est le Mercure des anciens, le patron du commerce, le septième change les métaux en argent et gouverne les ondes. A ces enseignements se mêlent toutes sortes d'aventures qu'il est trop long de relater.

Un élève plus illustre que Wagner, c'est don Juan. Don Juan Tenorio était le fils d'Alonzo Jofre Tenorio[1],

1. Voy. Kahlert, *Die Sage vom D. Juan*, dans le journal le *Freihafen*, 1841, 1er trim., p. 113. Quoique le don Juan de l'histoire

amiral au service du roi de Castille, Alphonse XI (1312-1350). Jofre avait été envoyé contre les Maures avec une flotte considérable. Bientôt Alphonse lui fit parvenir un renfort de six vaisseaux, mais avec l'observation que, si les infidèles lui échappaient, ce serait sa faute. Cette réflexion irrita l'amiral de telle sorte qu'il s'élança presque seul au-devant de l'ennemi et qu'après avoir perdu les deux jambes, il expira en combattant et en tenant son épée d'une main et son pavillon de l'autre. Il laissa, de sa femme Claire, plusieurs enfants. Alonzo Jofre, son fils aîné, fut nommé par Pierre le Justicier, fils d'Alphonse XI (1350-1369), alguazil de la porte de Visagra à Tolède. Garcia, frère d'Alonzo, se rangea sous la bannière du bâtard Henri de Transtamare; ayant été fait prisonnier, il fut livré à la vengeance du roi. Thérèse, sœur des précédents, habita à Séville un palais qui, des mains des Maures, avait passé dans celles des Tenorios et y était restée jusqu'en 1369, époque à laquelle le roi l'enleva à Thérèse « parce qu'elle avait mal parlé du roi. » Juan, le fils cadet de l'amiral, naquit à Séville, qui offrait alors les délices d'une autre Capoue. Il était le favori de son père et devint le compagnon de jeu du roi Pédro, en outre il était parent de Maria Padilla, maîtresse du roi. Pierre créa don Juan cheva-

---

appartienne au quatorzième siècle, nous avons fait de ce personnage un disciple de Faust, parce que sa légende ne se développe qu'au dix-septième. Voyez d'ailleurs sur la sorcellerie espagnole au seizième siècle l'*Histoire du licencié Torralba*.

lier de l'ordre de la Banda, créé par Alphonse VI[1], et le nomma son *repostero* ou grand-échanson, fonction dont le hidalgo dut s'acquitter avec zèle. Le grand-trésorier du roi était Lévi, un israélite riche et éclairé; tant que celui-ci put fournir aux folles dépenses des deux jeunes gens, il fut bien vu par eux; mais lorsque ses caisses ne regorgèrent plus au gré de leurs convoitises, il fut livré à une mort cruelle. L'histoire se tait sur la fin de don Juan. Selon Nissen[2], la légende prendrait sa source dans un roman paru en Portugal: *Vita et mors sceleratissimi principis Joannis.* Ce prince serait le roi Alphonse VI, fils de don Juan de Bragance, on l'aurait gardé captif dans une tour près de Lisbonne, et les jésuites auraient fait croire au peuple que le diable l'avait emporté.

« En y regardant de près, dit avec plus de crédit M. Mérimée[3], il est facile de distinguer deux don Juan: don Juan Tenorio, qui, comme chacun sait, a été emporté par une statue de pierre, et don Juan de Marana, dont la fin a été toute différente. On conte de la même manière la vie de l'un et de l'autre; le dénoûment seul les distingue. Il y en a pour tous les goûts, comme dans les pièces de Ducis, qui finissent bien ou mal, suivant la sensibilité des lecteurs.... On montre aux étrangers

1. Voy. Favyn, *Théâtre d'honneur et de chevalerie*, Paris, 1620.

2. *Mozart's Leben*, 1828.

3. *Les Ames du purgatoire*, 1834. Cf. Lewald, *Europa*, 1837, t. II, p. 152; t. III, p. 571.

la maison de don Juan Tenorio, et tout homme, ami des arts, n'a pu passer à Séville sans visiter l'église de la Charité. Il y aura vu le tombeau du chevalier de Marana avec cette inscription dictée par son humilité ou, si l'on veut, par son orgueil: *Aqui yace el peor hombre que fué en el mundo....* Votre cicerone vous racontera encore comment don Juan (on ne sait lequel) fit des propositions étranges à la Giralda, cette figure de bronze qui surmonte la tour mauresque de la cathédrale, et comment la Giralda les accepta; comment don Juan se promenant, chaud de vin, sur la rive gauche du Guadalquivir, demanda du feu à un homme qui passait sur la rive droite, en fumant un cigare, et comment le bras du fumeur (qui n'était autre que le diable en personne) s'allongea tant et tant qu'il traversa le fleuve et vint présenter son cigare à don Juan, lequel alluma le sien sans sourciller et sans profiter de l'avertissement, tant il était endurci. »

Don Juan Tenorio doit avoir à Séville tué d'un coup d'épée le vénérable commandeur Ulloa dont il avait enlevé la fille. Le commandeur fut enseveli dans le couvent de Saint-François, où sa famille avait une chapelle, et on lui érigea une statue. Les frères franciscains, voyant que le meurtrier trouvait dans les priviléges de sa naissance une protection assurée contre la justice, résolurent de suppléer à l'impuissance des lois; ils l'attirèrent la nuit dans leur couvent et le mirent à mort; puis ils répandirent le bruit que don Juan avait osé

insulter le commandeur sur sa tombe, et que la statue, s'animant tout à coup, avait précipité l'impie dans les flammes de l'enfer[1]. Ce thème fut versifié par un auteur inconnu, et joué de tradition dans les couvents sous le titre de *l'Athée foudroyé*. Coleridge, commentateur de lord Byron, rapporte de la pièce une scène, celle du souper:

(*On frappe à la porte, don Juan ordonne d'ouvrir.*)

Le Domestique. — Oh! le diable! le diable! (*La statue entre.*)

Don Juan. — Ah! c'est notre revenant! Debout pour le recevoir! Entrez, gouverneur, soyez le bienvenu, asseyez-vous. Si nous avions compté sur votre visite, nous vous aurions attendu. Allons, gouverneur, à votre santé! amis, buvons! Voici un rôti excellent, prenez aussi de ce ragoût; je vous aiderai, si vous le voulez; allons, mangez, et oubliez toutes nos vieilles querelles. (*Le fantôme menace don Juan de sa vengeance.*)

Don Juan. — A quoi bon ce signe sinistre? Nous sommes trop endurcis. Mettez-vous là, encore une fois, et trinquons à votre maîtresse. Vous en aviez une pendant votre vie. N'oublions pas non plus votre charmante sœur...

Don Juan est athée, Faust n'est que sceptique; don Juan est endurci, Faust a l'âme ouverte au repentir.

La légende de don Juan reçoit une date de la pièce

1. Voy. de Puibusque, *Hist. des littér. espagnole et française*, 1843, t. II.

de Tellez. Gabriel Tellez, qui écrivit sous le nom de Tirso de Molina[1] (1570-1648), a fait une comédie, intitulée : *le Séducteur de Séville et le Convié de pierre.* Don Juan y dit comme Faust : « J'ai du temps devant moi. » Cette comédie fut imitée en italien et en prose par Onofrio Giliberti, de Solofra, sous le titre de : *Il Convitato di pietra*[2]. C'est le type du drame que les comédiens italiens représentèrent à Paris, en 1657, peu de temps après leur arrivée et leur établissement[3] : jusqu'alors ils n'avaient fait que des excursions en France. La vogue de ce drame excita les Français à travailler sur le même sujet, et Dorimon arriva le premier au but. Il fit représenter le *Festin de pierre*[4], à Lyon, en novembre 1658, devant une partie de la cour de Louis XIV, lorsque ce roi vint à la rencontre de la princesse Marguerite de Savoie. La même pièce fut représentée à Paris, sur le théâtre de la rue des Quatre-Vents, par la troupe de Mademoiselle, en mars 1661. En 1659 parut : *le Festin de pierre ou le Fils criminel*, tragi-comédie en cinq actes en vers, traduite de l'italien par de Villiers, représenté sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, le 15 février 1665; puis vinrent *Don Juan*, de Molière,

1. Voy. D. Eug. d'Ochoa, *Tesoro del Teatro espanol; Théâtre de Tirso de Molina*, trad. par Alph. Royer, 1863. La première édition des comédies de Tirso parut en 1616; le *Séducteur de Séville* fut imprimé pour la première fois en 1634.

2. Imprimé à Naples en 1652 par Francesco Savio, in-12.

3. Voy. Cailhava, *l'Art de la comédie.*

4. Tragi-comédie en 5 actes, en vers.

joué sur le théâtre du Palais-Royal, en novembre 1669[1]; *le Nouveau Festin de pierre ou l'Athée foudroyé*, tragi-comédie en cinq actes en vers, de Rosimond, représentée sur le théâtre du Marais, rue Vieille-du-Temple, avec danses, machines et décorations; enfin, le 12 février 1677, *le Festin de pierre*, mis en vers par Thomas Corneille, représenté sur le théâtre de Guénégaud. En 1659, une excellente compagnie d'acteurs espagnols vint s'établir à Paris, dirigée par Sébastien Prado: *El Burlador de Sevilla* était une des perles de leur répertoire, et l'original brillait au milieu de ces copies. En Italie, la pièce de Giliberti fut suivie de celles de Cicognini[2], de Perucci[3], de Preudarca[4], de Goldoni[5]. Le premier auteur d'un opéra du *Festin de pierre* fut Le Tellier, qui fit représenter sa pièce sur un théâtre de la foire Saint-Germain, en 1713, et le premier auteur d'un ballet sur le même sujet (1758), fut Glück : «Dans le ballet de *Don Juan*, Glück composa une musique admirable[6]». Son œuvre devait être continuée par Mozart, qui, en produisant, en 1787, son merveilleux opéra, posa une

1. Voy. *The Libertine destroyed*, com. imitée de *Don Juan*, par Shadwel, représentée à Londres 1666; *Il Convitato di Pietra, com. di Moliere, trad. in prosa per* Gleditsch, Lipsia, 1698.

2. *Il Convitato*, etc., *opera esemplare*, en 3 actes en prose, impr. à Ronciglione, 1671, in-12, pour Lupardi.

3. Naples, 1678.

4. Naples, 1690.

5. Venise, 1735.

6. *Remarques sur la musique italienne et sur la danse*, par Mme Sara Goudar, Paris, 1773.

limite que nul n'a dépassée. Enfin, les joueurs de marionnettes s'emparèrent du sujet comme ils avaient fait de celui de Faust. Le caractère de *Don Juan*, agrandi par Mozart, fut interprété par Hoffmann le fantastique, et, en 1829, Grabbe inscrivit en tête d'une tragédie les deux noms de don Juan et de Faust[1]. Byron, en Angleterre, Alfred de Musset, en France, ont repris ce sujet toujours jeune, et don Juan a passé ainsi à l'état de symbole; il a représenté l'infini dans la volupté, il est devenu le Faust de l'amour.

Le Faust polonais s'appelle Twardowski. Ce personnage fantastique a été le sujet de contes merveilleux qui ont traversé les siècles. Depuis plus de trois cents ans, le peuple parle de ses sorcelleries, qui ont servi de texte à des légendes et à des ballades. Les biographes nationaux ont été sobres de détails sur sa vie; ils disent seulement qu'il était issu d'une noble famille, qu'il avait fait des études à l'université de Cracovie comme Faust, et qu'il s'était particulièrement appliqué à la physique et à la chimie. Twardowski était zélé pour la science, et, joignant l'application au précepte, il faisait des expériences sur les montagnes de Krzemionki, ou sur le tertre de Krakus, près de Cracovie. Le peuple ne tarda pas à le regarder comme sorcier. Selon la tradition, une nuit Twardowski alla sur les montagnes de Krzemionki, et se mit à appeler le diable; celui-ci ne tarda pas à se

1. *Don Juan und Faust*, eine Tragödie, 1829. Cf. les pièces de Wiese, 1840, de Hauch, de Braun de Braunthal.

présenter, et lui promit aide et protection en échange de son âme; un pacte fut conclu entre eux, écrit sur une peau de bœuf et signé du sang de Twardowski. Le diable, après cette caution, lui commanda de faire un voyage à Rome, pour éprouver sa fidélité. Twardowski oublia bientôt sa promesse. Un jour, il alla dans une auberge, qui avait pour enseigne : *A la ville de Rome;* dès qu'il y fut entré, les corbeaux et les corneilles assaillirent le toit de la maison, en poussant des cris de mauvais augure. Twardowski, disposé à boire et à manger, n'en eut aucun souci. Après le repas, il fit devant l'assemblée des tours et des expériences de physique; mais au moment où l'étonnement et l'admiration des assistants étaient à leur comble, le diable apparut. Twardowski lui ordonna trois fois de se retirer, il ne fut pas obéi; alors il s'approcha d'un enfant qui dormait dans un berceau; le diable fut forcé de se retirer; mais il ajouta : « *Verbum nobile debet esse stabile.* » En entendant cette sentence, Twardowski se redressa, et bientôt il s'abandonna aux mains de Satan, qui l'emporta dans l'enfer[1]. Cette intervention d'un enfant, d'une part, et cette puissance du point d'honneur, de l'autre, sont à remarquer dans la légende.

1. Voy. Woit et Jungschultz : *Incrementa studiorum per Polonos ac Prussos,* Lips. 1723, p. 68; Bandtke, *Miscell. Cracoviensia,* t. II, p. 39; Hormayr, *Taschenbuch*, 1838, p. 286; Vogl, *Die Sage vom polnischen Faust,* dans : Guttenberg, *Zeitschrift,* n° 24, 1856; Chodzko, *la Pologne.*

Sigismond-Auguste, roi de Pologne, avait légué une partie de ses livres à l'église de Sainte-Anne à Cracovie, et l'autre aux jésuites de Wilna; dans ce dernier legs se trouvait un manuscrit qu'on attribuait à Twardowski, et qui disparut un jour. Le jésuite Naramowski, dans son ouvrage : *Facies rerum Sarmaticarum*, parle en ces termes du manuscrit fameux : « Aux griffes, on reconnaît le lion, et le caractère d'un homme d'après ses œuvres. Le livre enchanté, ou plutôt le manuscrit du sorcier Twardowski, nous apprend comment il vécut et comment il finit ses jours. L'abbé Daniel Butwillo, bibliothécaire, montra à l'abbé Szpot, qui le consigne dans les notes de son ouvrage, un endroit écarté où était déposé le manuscrit, fixé à la muraille par une grosse chaîne en fer. Un jour, l'abbé, piqué de curiosité, voulut savoir ce qu'il contenait; mais aussitôt un bruit effroyable se fit entendre, et le mauvais esprit remplit la salle. L'abbé se hâta de fermer le manuscrit, et se sauva dans sa cellule; mais son agitation était telle qu'il ne put fermer l'œil de la nuit. Le lendemain, de très-bonne heure, il se rendit à la même place, accompagné par d'autres prêtres : le précieux manuscrit avait disparu! »

Le miroir enchanté de Twardowski resta longtemps à Wengrow, ville de la Podlaquie, dans une église fondée au commencement du dix-huitième siècle, par la famille Krasinski. On l'avait déposé dans la sacristie; si l'on y remarquait quelques cassures, on s'empressait de

vous dire qu'elles étaient du fait des étudiants de Wengrow, qui, impatientés de voir dans le miroir des figures fantastiques, l'avaient brisé en plusieurs endroits; depuis, les figures avaient disparu, et on avait orné le miroir de l'inscription suivante :

Luserat hoc speculo magicas Twardowius artes
Lusus et iste Dei versus in obsequium est.

« Twardowski pratiquait la magie avec ce miroir, mais ses pratiques tournaient à la gloire de Dieu. »

En 1829, le miroir fut transporté dans la collection de curiosités polonaises de Pulawy.

Twardowski fut le contemporain et l'ami de Sigismond-Auguste (1548-1572), de ce prince amoureux passionné et politique prudent, porté vers toute science et favorable à la réforme[1]. On sait qu'il épousa secrètement en secondes noces Barbe Radziwill, fille d'un simple castellan de Wilna, et que, par délicatesse d'amour, ou pour faire acte d'autorité, il déclara son mariage avant d'annoncer la mort du roi son père. Malheureusement, trois ans après, Barbe mourut, pleurée des Polonais non moins que d'un époux. Une légende de M. Siemienski nous le montre abîmé dans sa douleur, et faisant chercher Twardowski pour qu'il évoque l'ombre de Barbe. « Twardowski parut. Il fixa les yeux sur le roi, et celui-ci baissa les siens comme un coupable, sans prononcer un mot. Twardowski était triom-

1. Voy. *Histoire générale de Pologne*, par le chevalier de Solignac, 1750, t. V, p. 164.

phant, il voyait les effets de sa puissance. Il s'approcha du roi et lui dit à voix basse : « L'heure des esprits va bientôt sonner. Sire, êtes-vous préparé à contempler le spectacle qui va frapper vos yeux? — Je suis prêt à tout, répondit le roi, dussé-je voir l'enfer et tous les diables. — Mais, Sire, je dois vous imposer une condition, il faut la subir, sans quoi nous périrons tous, et les esprits sauraient se venger. Vous ne devez pas prononcer une seule parole. — Ah! je l'accepte.» Bientôt on entendit un bruit qui ressemblait au mugissement du vent; ce bruit allait croissant, l'antique rocher de Wavel, qui supportait le palais de Cracovie, en était ébranlé. Les grandes portes de la cour tombèrent avec fracas; un coup de vent terrible secoua le palais; une femme vêtue de blanc, entourée d'un feu bleuâtre, apparut. C'était la reine Barbe, telle qu'on la vit à sa dernière heure. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, ses yeux étaient fermés et un sourire céleste animait son pâle visage. Auguste s'évanouit à cette vue; mais il revint à lui pour contempler ce rêve, cette illusion d'amour et de douleur... » Il paraît que Twardowski avait fait servir à sa fantasmagorie une jeune fille qui portait le nom et le visage de la feue reine, et qui devint la favorite de Sigismond; elle s'appelait Barbe Gisanka.

Une tragédie de Bohomoletz a pour héros Twardowski; Adam Mickiewicz a composé une ballade sur *Madame Twardowska*. Quand le démon se prépare à emporter

le magicien, celui-ci lui rappelle qu'il peut lui imposer, d'après leur pacte, encore trois conditions; le démon en exécute deux; mais lorsqu'il entend la troisième, qui consiste à vivre un an avec Mme Twardowska, il se sauve par le trou de la serrure et court encore. Alex. Bronikowski fait jouer à Twardowski un rôle dans son conte allemand *Lui et Elle;* le portrait du magicien se trouve gravé, d'après une ancienne peinture, dans les *Hommes illustres de Pologne,* d'Oleczinsky.

Un nom qu'on pourra s'étonner de voir se placer ici est celui du maréchal de Luxembourg; cependant certains événements de sa vie prêtaient à l'amplification merveilleuse, et le vulgaire, la haute société même, ne manquèrent pas de les exploiter. Le maréchal s'était illustré dans la campagne de Hollande (1678), lorsque Louvois se brouilla avec lui. Ce ministre haineux trouva bientôt l'occasion de le perdre dans une accusation, qu'il sut rendre horrible, de puérile qu'elle était. Luxembourg avait vendu à une compagnie de gens d'affaires la coupe de la forêt de Ligny. Les papiers justificatifs de la vente ayant disparu, un certain Bonard, ancien clerc du procureur du maréchal, se mit à leur recherche. Il y avait alors un nommé Lesage, qui s'était acquis la réputation de découvrir les effets perdus et de lire dans l'avenir. Lesage abusa sans peine Bonard, qui était un homme faible et superstitieux, et lui fit signer des billets tout pleins d'extravagances, qui devaient servir à faire remettre les papiers perdus à qui de droit. Mais

ces billets furent vendus à un des principaux intéressés dans la vente des bois; celui-ci comptait s'en servir pour prévenir contre le maréchal les juges du litige, et bientôt il répandit le bruit que le maréchal faisait des pactes avec le diable par le ministère de son homme d'affaires. C'était l'époque où La Voisin et La Vigoureux compromirent tant de personnes que le roi crut devoir créer un tribunal pour connaître des crimes dont on les accusait et institua la Chambre de l'Arsenal.

Luxembourg lui fut déféré et envoyé à la Bastille, puis traité sans égards, avec inhumanité même. On l'interrogea le deuxième jour de son entrée en prison et on le laissa ensuite cinq semaines sans s'occuper de son procès. Après avoir vu le pouvoir qu'il avait donné à Bonard falsifié et changé en pacte avec le diable, après s'être trouvé en butte à des piéges indignes des magistrats qui les tendaient, il fut sommé de déclarer s'il n'avait pas fait un pacte avec les esprits infernaux, pour avoir le gouvernement d'une province, pour marier son fils avec la fille de Louvois, etc. Puis on le confronta avec La Voisin et La Vigoureux, qui déclarèrent ne pas le connaître; enfin après une détention de quatorze mois, il fut absous par arrêt du 14 mai 1680.[1]

Cette histoire et les succès du maréchal en Hollande, excitèrent la verve des pamphlétaires de ce pays. On vit paraître successivement : *l'Esprit de Luxembourg ou*

1. Voy. Desormeaux, *Hist. de la maison de Montmorency*, Paris, 1763. Duchesne, *Hist. de la maison de Luxembourg*, Paris, 1631.

Conférence qu'il a eue avec Louis XIV, sur les moyens de parvenir à la paix, Cologne, P. Marteau (Hollande), 1693; *Luxembourg apparu à Louis XIV, la veille des Rois, sur le rapport du Père La Chaise, fait à la sainte Société,* Cologne, 1695; *Entretien du maréchal de Luxembourg avec l'archevêque de Paris, dans les Champs-Élysées, sur la prise de Namur, l'an 1695*[1]; *le maréchal de Luxembourg au lit de la mort*, tragi-comédie, Cologne, 1695. Dans les foires d'Allemagne on vendit: *le Pacte ou l'alliance avec Satan du fameux duc de Luxembourg*, etc., imprimé à Offenbach (Hesse-Grand-Ducale). En 1733 fut publié à Leipzig un *Dialogue des morts entre le maréchal de Luxembourg et le docteur Jean Faust*, etc..

Ces deux derniers opuscules contiennent l'écho des animosités que soulevèrent, dans le peuple néerlandais, le sac des villes de Swammerdam et de Bodegrave (1672) et les taxes imposées par Louis XIV à la province d'Utrecht. Il faut entendre un moment Luxembourg raconter comment il punissait l'impudence de ceux qui osaient résister à ses sauvages exactions: «J'envoyai, il y a trois jours, M. de Maqueline pour châtier des paysans qui avaient tiré sur un de nos partis; il ne les trouva pas assemblés, et ainsi il fut

1. «Ce qu'il y a de plus curieux dans le livret, dit Leber (*Catal.*, t. II, p. 339), c'est une parodie de la trop faible ode de Boileau sur la prise de Namur.» C'est certainement ce qu'il y a de moins curieux dans le spirituel livret.

contraint de brûler seulement leur village, et comme ce fut la nuit qu'il y arriva, et que les maisons de ce pays sont fort combustibles, il est vrai que rien ne s'est sauvé de ce qui était dedans, chevaux, vaches, et à ce qu'on dit, assez de paysans, femmes et petits enfants[1]. » Un collaborateur du maréchal en vexations, l'intendant Robert, ne parlait pas avec moins d'agrément de sa façon de tirer de l'argent aux bourgeois d'Utrecht: «Je suis présentement, écrivait-il en février 1673, après à pousser un peu violemment, et peut-être pas trop justement, deux des plus notables et des plus riches de cette ville. L'un s'appelle M. Wulst, qui est un des états de cette ville, chez qui j'ai trouvé environ deux douzaines de méchants siéges qui étaient à une personne retirée en Hollande, par où il tombait dans le cas de l'amende du quadruple, puisqu'il ne les avait pas déclarés; mais comme lesdits siéges, à les bien estimer, ne valent que vingt sols tout au plus la pièce, l'amende n'aurait dû être que de cent livres. Cependant, au lieu de cent livres, je lui ai demandé une amende de six mille florins.... » Et Louvois répondait à son agent : « Je vous prie de ne point vous lasser d'être méchant, et de pousser les choses avec toute la vigueur imaginable. »

M. Rousset a peint avec talent le caractère de Luxembourg: «L'un des hommes les plus corrompus de son temps, sans mœurs, sans principes, sans vergogne,

1. Voy. *Histoire de Louvois*, par Rousset, 1861.

non pas cruel, mais impitoyable, prêt à tout pour satisfaire une ambition sans mesure, portant plus haut que personne au monde, l'orgueil de son rang et de sa naissance, et cependant s'abaissant avec tous les gens en faveur, ministres, maîtresses, valets du roi, aux derniers excès de la familiarité.... »

Avant de clore ce chapitre, nous rappellerons le nom d'un autre personnage, de Cagliostro, dont l'auteur de la tragédie de *Faust* allait visiter la famille en 1787, et dont Köhler faisait, en 1791, dans le titre de son ouvrage, un disciple du docteur du seizième siècle[1]. Entre les prodiges de l'aventurier, nous citerons ce *Souper des morts* où furent évoqués le duc de Choiseul, Voltaire, d'Alembert, Diderot, Voisenon et Montesquieu, et où ces convives d'outre-monde firent franchement de la censure et n'épargnèrent personne, pas même eux.

---

1. *Historisch-kritische Untersuchung über das Leben des . . . J. Faust, des Cagliostro seiner Zeit.*

V

L'IMPRIMEUR ET LE MAGICIEN.

Faust le magicien, le docteur, a été si souvent confondu avec Faust l'imprimeur, le banquier, que nous avons jugé à propos de faire de cette confusion la matière d'un chapitre spécial.

Quelque temps après l'apparition des premières légendes, certains auteurs nièrent l'existence de Faust et d'autres le confondirent avec Faust l'imprimeur. Ainsi Guillaume Schickard, théologien de Tubingue, à la page 126 de son livre: ***Bechinat Happeruschim**, hoc est interpretationum hebraïcarum in genesin, quas vel antiquissimi paraphrastæ Chaldœi super sacrum textum afferunt* (1621), regarde l'histoire de Faust comme inventée à plaisir pour détourner de la magie. Nous avons déjà dit que Naudé, dans son *Mascurat*, avait appelé Faust *homme imaginaire*, chimère des *Allemands.*

Schickard, Naudé furent suivis dans leur sentiment par Paulini[1], Henri Bodin[2], Chrétien Wagner[3], Frédéric Arpe[4], François de Cordoue[5], Prosper Marchand[6]. Le premier qui ait confondu expressément le magicien avec l'imprimeur, est le théologien d'Altdorf, Jean-Conrad Dürr, que M. F. V. Hugo appelle Durieux. Dürr écrivit, le 18 juillet 1676 à Sigismond Führer une lettre sur Jean Faust, que Schelhorn inséra, en 1726, dans le tome V de ses *Amœnitates litterariæ* (p. 50, 80). Schelhorn devait cette lettre à l'obligeance du théologien d'Altdorf, George Zeltner (1672-1738), qui lui-même dans les *Vitæ theologorum altorfinorum*, p. 508, s'exprime ainsi: *Fausti magi vita, tot fabulis consuta, ficta est ex typographo Fausto*, et dont le frère Jean-Conrad (1687-1720) doit avoir laissé en mourant, un *Schediasma de Fausto præstigiatore ex Joanne Fausto typographo a quibusdam ficto,* prêt pour l'impression[7].

Selon Dürr en sa pédante épître, la légende de Faust est une invention des moines, à qui la profession de Faust enlevait pour toujours les fonctions lucratives de copistes. Ils prévoyaient que la nouvelle découverte « ré-

1. *Zeitkürzende Lust*, t. III, Francf., 1697, n° CXII, p. 694.
2. *De fallacibus indiciis magiæ*, 1701, § 22.
3. *De eruditis spirituum famil. usûs suspectis*, 1715, t. XIX.
4. *De prodigiosis naturæ et aliis operibus*, 1717, p. 125.
5. *Schrift- und vernunftmæssige Gedanken*, 1719, p. 108.
6. *Dictionn. histor.*, 1758, t. I, p. 249.
7. Voy. Vill, *Nürnbergisches Gelehrten-Lexikon*, IV, 344.

duirait leurs pâtés, éteindrait leurs fourneaux», et ils prirent exemple de cet orfèvre Démétrius, dont parlent les *Actes des apôtres*. Démétrius fabriquait à Éphèse de petits temples de Diane en argent, et en tirait un bon revenu; voyant que saint Paul détournait la multitude du culte de Diane, il rassembla ses ouvriers, il leur montra le dommage que la prédication chrétienne allait causer à leur métier, et les excita à la révolte au cri de: *Vive la grande Diane des Éphésiens.* L'érudition de Dürr est grande assurément, mais il la dépense en pure perte. Aucun témoignage ne montre que les moines se posèrent en ennemis de l'imprimerie, au contraire: «Si l'imprimerie, dit Aventinus dans sa *Chronique*, à l'an 1447, n'avait pas été découverte, les vieux livres se seraient tous perdus; on ne voulait plus écrire dans les couvents.»—«L'imprimerie, dit un contemporain[1], est née non pas en dépit de la religion chrétienne et catholique, mais dans son sein même et bercée par elle. Comme premiers monuments, comme atomes élémentaires de cette découverte, on trouve des légendes grossièrement sculptées, des reproductions de prières sur des blocs de bois, des fragments bibliques, des livres d'éducation rédigés par les moines.» Reste à savoir si l'enfant plus tard n'a point blessé le sein de sa mère. Sur le personnage de Faust, Dürr suit le récit que fait Junius dans sa *Batavia*, écrite en 1572 et publiée après

1. Ph. Chasles, *Études sur le moyen âge.*

sa mort en 1588[1]. Après avoir fait honneur de la découverte de l'imprimerie à Coster, Junius continue ainsi: «Laurent (Coster) dut adjoindre des ouvriers à sa famille, qui ne suffisait plus pour l'aider dans ses opérations. Entre ces ouvriers, il y avait un certain Jean, que je soupçonne n'être autre que Faust (nom de fâcheux augure), qui fut traître et fatal à son maître. Initié sous le sceau du serment à tous les secrets de l'imprimerie, lorsqu'il se croit assez habile dans la fonte des caractères, dans leur assemblage et dans les autres procédés du métier, ce Jean profite de la nuit de Noël, pendant que tout le monde est à l'église, pour dévaliser l'atelier de son patron et pour emporter les ustensiles typographiques. Il s'enfuit avec son butin à Amsterdam, de là il passe à Cologne et il va s'établir ensuite à Mayence, comme en un lieu d'asile où il fonde un atelier d'imprimeur. Dans le courant de cette année 1442, il imprima avec les mêmes caractères dont Laurent s'était servi à Harlem, *Alexandri Galli Doctrinale*, grammaire alors en usage, et *Petri Hispani Tractatus*.»

Voici la vérité: Jean Faust, ou Fust, naquit vers 1395, et était un peu plus âgé que Gutemberg, qui mourut un an après lui. De sa femme Marguerite, il eut un enfant, Conrad. Conrad eut lui-même un fils, Jean, qui entra dans les ordres et mourut le 2 février 1501. Jean Faust, premier du nom, était ban-

1. Dürr cite seulement Meteranus, *Hist. Belg.*, l. IV, mais Meteranus suit Junius.

quier[1]: frappé du mérite de l'invention de Gutemberg, qui venait de quitter Strasbourg pour Mayence, il lui offrit, en 1450, sa coopération financière et passa contrat avec lui. Quand Gutemberg eut imprimé sa Bible, Fust, voyant que le livre ne se vendait pas aussi promptement qu'il l'avait espéré, résolut (1455) de se servir des clauses de son contrat pour dépouiller Gutemberg, dont les bénéfices lui paraissaient sans doute trop considérables. Après s'être assuré la collaboration d'un ouvrier actif et intelligent, depuis quelque temps employé dans la maison, soit comme calligraphe, soit comme compositeur, de Pierre Schoiffer, il vint réclamer en justice, aux termes de son traité léonin, le capital et les intérêts de l'argent qu'il avait prêté à Gutemberg, ou la remise de tout son matériel typographique, et il gagna son procès.

En 1457, Fust imprima, avec Schoiffer, le *Psautier*, en 1459 le *Rationale Durandi*, en 1460 les *Constitutions de Clément V*, et en 1462 la *Bible*, dite de Mayence, la première Bible datée. En 1463, il vint placer cette Bible à Paris: Jean Walch rapporte le fait suivant[2] qu'il dit tenir d'un vieillard belge, fort respectable, nommé Henri Schorus établi à Strasbourg, où il publia plusieurs ouvrages de 1578 à 1588[3]: «Fust, dit-il, ap-

1. Plusieurs auteurs disent qu'il était orfèvre, cette qualité appartenait seulement à son frère Jacques. Voy. A. Bernard, *Origine et débuts de l'imprimerie*, 1853.
2. *Decas fabularum generis humani*, 1609, p. 181.
3. Voy: Prosp. Marchand, *Dict. hist.*, t. II, p. 192.

porta à Paris quelques exemplaires de sa Bible et les vendit d'abord soixante couronnes, au lieu de quatre ou cinq cents, que coûtaient auparavant les Bibles manuscrites sur parchemin. Les premiers acheteurs furent d'abord dans l'admiration, en voyant l'exacte ressemblance de tous ces volumes qui ne différaient pas d'un iota et avaient partout le même nombre de lignes et de lettres, ce dont on ne pouvait se rendre compte alors; mais ensuite ayant appris que Fust, pour se défaire plus vite de sa marchandise, avait cédé ses Bibles à cinquante, à quarante couronnes, et même à un prix beaucoup inférieur, ils y regardèrent de plus près et se convainquirent que ces volumes avaient été exécutés par un procédé mécanique moins coûteux que la calligraphie; alors se considérant, comme lésés, ils vinrent réclamer au vendeur, les uns la moitié, les autres les trois quarts et quelques-uns même les quatre cinquièmes du prix payé par eux. La chose alla si loin que Fust fut obligé de se sauver à Mayence d'abord, puis à Strasbourg, où il apprit son art à Mentelin.»

Tel est le récit invraisemblable sur lequel on a brodé plus tard un procès pour magie, auquel on mêla le Parlement. Il se peut que Fust ait vendu ses Bibles à des prix divers et que cela lui ait valu quelques désagréments, mais il y a loin de là à un procès, dont au reste Walch ne parle pas. De même qu'on a dépeint les moines de Mayence comme opposés à l'imprimerie

naissante, on a dit aussi que les nombreux scribes parisiens s'étaient montrés rebelles au nouvel art. « Sans doute, répond M. Bernard, la corporation des scribes parisiens était nombreuse, car Paris était déjà depuis longtemps la capitale intellectuelle du monde, et sa fabrique de livres était considérable; mais c'est précisément pour cela que l'imprimerie devait y être bien accueillie et elle le fut en effet.... C'est une erreur de croire que l'imprimerie portait un préjudice immédiat aux faiseurs de manuscrits. Les livres de bibliothèque de ce temps-là étaient si richement ornés que les produits de la typographie, forcément dépourvus de miniatures, ne pouvaient lutter sous ce rapport avec leurs aînés, qui leur furent longtemps préférés. L'imprimerie économisait, il est vrai, le travail le plus grossier, celui du pur copiste, mais elle agrandissait le vaste champ de l'art, en centuplant les objets destinés à être ornés par la plume et le pinceau, et à ce point de vue, la corporation des scribes n'avait rien à perdre à son introduction à Paris. » Fust est de nouveau à Paris trois ans après. Les circonstances politiques dans lesquelles se trouvait le diocèse de Mayence, après la prise de cette ville par Adolphe de Nassau, en octobre 1462, n'ayant pas permis aux imprimeurs Schoiffer et Fust de donner grand essor à leur industrie, ils restèrent jusqu'en 1465, sans rien produire d'important. A la fin de cette année cependant ils publièrent deux ouvrages, une édition des *Offices* de Cicéron, in-4°, et le *Liber sextus Decretalium*

de Boniface VIII, in-fol. Le 4 février 1466, ils publièrent une seconde édition des *Offices*. Ce livre achevé, Fust se hâta de venir le placer à Paris, ainsi que ses *Décrétales*. Il se trouvait déjà dans cette ville au mois de juillet, comme le prouve la note suivante qu'on lit dans un exemplaire des *Offices*: « *Hic liber Marcii Tullii pertinet mihi Ludovico de Lavernade, militi cancellario domini mei ducis Borbonii et Alvernie, ac primo præsidenti parlamenti Lingue occitanie, quem dedit mihi Jo. Fust supradictus, Parisius, in mense Julii, anno Domini M.CCCC.LXVI, me tunc existente Parisiis pro generali reformatione totius Francorum regni.* » Louis de Lavernade, gratifié de ce livre par Fust, était un gentilhomme du Forez, dont la note ci-dessus démontre la valeur et l'importance. Cette note nous apprend aussi que Fust vendait déjà ses livres à Paris quatre mois après leur publication à Mayence, presque tout juste le temps nécessaire pour les apporter d'une ville dans l'autre. Fust ne devait pas revoir Mayence. Il mourut à Paris quelques mois après et fut probablement enterré à Saint-Victor, où ses héritiers fondèrent pour lui plus tard un anniversaire. Des auteurs prétendent qu'il fut emporté par une peste qui affligea Paris au mois d'août. M. Bernard croit que la date de sa mort doit être celle de son anniversaire, le 30 octobre. Le texte de l'anniversaire constate que Fust, le prétendu magicien n'était pas plus mal avec les gens d'Église qu'avec les magistrats. On sait aussi qu'à Mayence il était l'un des douze

jurés de sa paroisse et que sa mort seule le fit remplacer, en 1467.

L'erreur de Dürr a été partagée par Misson[1], von Aretin[2], Prideaux[3], Bierling[4], Baring[5], Klinger[6], Simrock[7]. Gérard de Nerval[8] trouve la conjecture de Dürr « assez probable ». M. Ph. Chasles[9] appelle Faust l'imprimeur « magicien à barbe blanche ». M. P. Lacroix[10] le fait venir de l'enfer, et toute l'introduction de M. F. V. Hugo au *Faust de Marlowe* repose sur la même confusion; dernièrement M. Alfred Mézières[11] a répété l'erreur commune.

Il ne faut pas trop en vouloir aux plus anciens de ces auteurs, ni surtout au peuple qui a pensé comme eux: « Le peuple, dit Heine, a identifié les deux Faust, parce qu'il sentait confusément que la direction intellectuelle dont les magiciens étaient le symbole, avait trouvé dans l'imprimerie son plus terrible instrument de propagande.

---

1. *Voyage d'Italie*, 1691, 3 vol. Lettre du 15 oct. 1687.
2. *Ueber die frühesten Folgen der Erfindung der Buchdruckerkunst*, 1708, p. 29.
3. *The old and new Testament connected* . . . 1715, I, 313.
4. *Dissertatio de pyrrhonismo historico*, 1724.
5. *Clavis diplomatica*, 1751, Préf. p. 8.
6. *Faust's Leben, Thaten und Höllenfahrt*, 1791.
7. *Das romantische Rheinland*, p. 203.
8. *Faust*, trad. de Gœthe.
9. *Études sur le moyen âge*, p. 398.
10. *Origines de l'imprimerie.*
11. *Les Contemporains de Shakspeare*, Mag. de lib., 10 février 1859.

Cette direction n'est autre chose que la pensée même dans son opposition à l'aveugle *credo* du moyen âge, à cette foi qui tremblait devant toutes les autorités du ciel et de la terre, à cette foi du charbonnier, telle que la commandait l'Église. »

VI

COMPLAINTES, RÉCITS ET SPECTACLES.

La complainte est une chanson populaire et naïve dont le sujet est ordinairement lamentable ou pieux; c'est dire que ce genre convenait au sujet de Faust; aussi trouvons-nous une ballade anglaise et une feuille volante allemande qui y rentrent tout naturellement[1].

Collier rapporte, dans son *Histoire du drame anglais* (III, 126), qu'une *Ballade de la vie et de la mort du docteur Faustus* fut imprimée en 1588, et Alexandre Dyce, dans son édition de Marlowe (II, 157), cite une ballade sur Faust, en vieil anglais, tirée de la Collection Roxburgh (II, 235), ajoutant que c'est peut-être la même que celle dont Collier fait mention. En voici le commencement :

1. J'ai trouvé l'autre jour à Kandern, à la foire,
Quatre belles chansons, auprès d'un charlatan;
Ce sont le *docteur Faust*, les *Filles du Sultan*,
L'*Écrivain dans le sac* et l'*Agneau dans les herbes*;
Apprends-m'en donc les airs, on dit qu'ils sont superbes.
Hebel, trad. par Buchon, Berne, 1853.

« Bonnes gens de chrétiens, écoutez-moj — Qui suis en peine et ne peux mourir: — Je vécus comme jamais un homme n'a fait, — Niant le Christ, aussi suis-je réprouvé.

«Je suis originaire de Wittemberg en pays allemand, — De parents honorables, — Leur bonne renommée fut ternie par moi, — Pour cela je fus damné et appelé Faust.

«Élevé par mon oncle, je devins — Très-savant et obtins le bonnet de docteur. — J'héritai de toutes ses richesses, lorsqu'il mourut, — Son or infernal corrompit mon âme.

« Je rejetai alors audacieusement la Bible — Et ne m'inquiétai plus de la parole de Dieu, — Parce que je cherchai à pratiquer l'art magique, — C'est pourquoi le Ciel me maudit.

«Le diable vint à moi en habit de moine, — Il donna la main à l'accomplissement de tous mes désirs, — Mit toutes choses à mes ordres, — Je lui donnai en échange mon corps et mon âme.

« Deux fois j'écrivis, dans ma témérité, — Le pacte diabolique de mon sang, — Deux fois je vendis coupablement mon âme et mon corps — Pour des jouissances terrestres et des passe-temps frivoles, etc. »

Cette poésie, on le voit, est assez conforme à la première légende, sauf qu'elle fait Faust originaire de Wittemberg et non de Roda.

La complainte allemande a été recueillie dans le

Wunderhorn, d'Arnim et Brentano[1], et Gœthe y découvrait «des motifs profonds». Nous la donnerons en entier :

Chrétiens, écoutez une histoire
Qui est tout' neuv', sans avoir peur:
Comment brillait la vaine gloire
De Jean Faust, le fameux docteur.

Anhalt fut son lieu de naissance[2],
De tout zèle il étudia,
Et dans l'orgueil de la science,
Aux vieux us il s'initia.

Il évoqua par sa puissance[3]
Quarante mille esprits d'enfer;
Dans cette compagnie immense
Il ne trouvait pas son affair',

Quand Méphistophélès rapide[4],
Oui rapide comme le vent,
S'offrit pour serviteur et guide
Et donna son consentement.

Il lui demanda des richesses,
Des friandises, du pâté,
De l'or, de l'argent plein des caisses,
Et dans Strasbourg il vint tirer,

1. I, 214, d'après une feuille volante de Cologne.

2. Le poëte suit Widman.

3. Dans Arioste, les enchanteurs évoquent des troupes d'esprits, puis en choisissent un. Voy. VIII, 32; XLII, 34.

4. Dans la légende augmentée de 1591, cette vitesse ne suffit pas à Faust et il renvoie l'esprit qui n'est que prompt comme le vent. Il en est de même dans le *Livre magique de Faust*, Lion, 1469 (antidaté).

Tirer brillamment à la cible[1],
Pour se donner bien du plaisir;
Le démon d'un bras invisible
Dirigeait ses coups à loisir.

Alors qu'il voyageait en poste[2],
Il avait des démons tout plein,
Qui, pour le garantir des bosses,
Devaient adoucir son chemin.

Sur le Danube à Ratisbonne,
Jouer aux quilles l'amusait;
A faire pêche belle et bonne,
Par-dessus tout il se plaisait.

Un vendredi saint, il arrive
Dans Hiérusalem, à l'endroit
Où, sans aucune alternative,
Christ pend à l'arbre de la croix.

Le démon lui fait la remarque[3]
Que pour nous Christ est mort ainsi,
Lui, des cieux le roi et monarque,
Mais qu'il n'en a guère merci.

« Méphistophélès, toi rapide,
Oui, rapide comme le vent,
Va chercher d'un pas intrépide
Trois aunes de toile à l'instant. »

---

1. Strasbourg était renommé pour ses tirs; deux fois les Zurichois arrivèrent à des fêtes de ce genre avec une bouillie de mil qui n'avait pas refroidi dans le trajet (1456, 1576). Le second voyage a été chanté par Fischart.

2. A Boxberg, on raconte que Faust partit en voiture à quatre chevaux noirs un quart d'heure avant midi et arriva à Heilbronn au dernier coup de la même heure. Un paysan vit des esprits cornus paver le chemin devant lui et le dépaver derrière. Voy. Mone, *Anzeiger*, 1838, 226.

3. Dans la légende (ch. XXII, 74) Mephostophiles reconnait la grandeur de Dieu et les mérites du Christ.

Faust à peine a dit ces paroles
Que la toile se trouve là,
Car il la tient sur les épaules
Le rapide Méphistphola.

Portugal, la belle et grand' ville[1]
Doit être peinte sur-le-champ :
Méphistophélès fut docile
Et rapide comme le vent.

Il fait une peinture habile,
Qui est un tableau surprenant,
De Portugal, la belle ville:
« Écoute, peins-moi maintenant

Jésus en croix, qui agonise,
Donne-moi cett' satisfaction ;
Je te le dis avec franchise,
Ne manque pas l'inscription,

Et n'oubli' pas son nom aimable. »[2]
Mais il ne peut peindre cela,
Il fait à Faust, le grand coupable,
Une prière, que voilà :

« Docteur, ce coup m'est fort sensible,
Je veux vous rendre votre écrit,
Il m'est tout à fait impossible
D'écrire le mot Jésus-Christ. »

Puis le démon se met à dire :
« Quel salaire donnez-vous donc ?

---

1. Le rédacteur de la légende fait visiter à Faust « le pays de Portugal » (ch. XXVI).

2. Dans le *Faust* de Gœthe devait primitivement se trouver une scène où Mephisto répugnait à passer devant une croix. Faust disait : « Es-tu pressé ? Pourquoi baisses-tu les yeux devant la croix ? » Et Mephisto répondait : « Je sais que c'est un préjugé, mais cela me répugne. » Cf. Klisching, *Erinnerungen meines Freundes A. Reiser*, p. 211.

Laissez là vos projets pour rire,
Vous n'aurez plus votre pardon. »

Docteur Jean Faust, fais pénitence,
A cette heure tu as le temps;
Dieu, plein d'une bonté immense,
Veut t'octroyer ton sauvement.

Docteur Jean Faust, fais pénitence,
Amende-toi, c'est la saison:
« De Dieu je n'ai plus souciance,
Ni du ciel, qui est sa maison. »

Du haut des cieux à l'heure même[1],
Vint un ange envoyé de Dieu,
Qui chantait avec joie extrême
Un chant angélique et pieux.

Tant qu'il vit l'ange en sa présence,
Docteur Faust voulut s'amender,
Puis il changea de contenance,
Et vers l'enfer s'alla tourner.

Le diable avait peint une image
De Vénus, laquell' l'éblouit;
Les démons, transportés de rage,
Dans l'enfer l'eur' bientôt conduit.

Cette complainte contient des traits particuliers qui viennent grossir et diversifier le fonds commun de la légende; si la composition en est embarrassée et le style incorrect, elle offre néanmoins l'empreinte du sentiment et les marques de la naïveté.

---

1. Dans Césaire d'Heisterbach (XII, 5) Dieu fait entendre au duc Guillaume de Juliers, trois fois pendant la messe, des mélodies angéliques; le duc jure de se convertir s'il les entend encore une fois, ce qui n'a pas lieu.

Le goût pour la tradition de Faust a produit, dans la forme narrative, deux ouvrages principaux. L'un est l'*Enchanteur Faustus,* le plus joli et le moins connu des contes d'Antoine Hamilton[1]. Les vers galants y alternent avec la prose badine, selon l'habitude de l'auteur. Celui-ci raconte à une demoiselle, qu'il appelle Daphné, que le magicien Faust eut envie de s'informer par lui-même si la reine Élisabeth d'Angleterre était aussi belle qu'on le disait. Un jour que Faust avait fait des compliments à la reine : « Si ces fameuses beautés des siècles passés pouvaient revenir, répondit-elle, il serait aisé de voir que vous nous flattez. » Faust lui offre alors de les évoquer, et il commence par Hélène : « ... La belle Hélène n'eut garde de se faire attendre; elle parut au bout de la galerie sans qu'on se fût aperçu comme elle y était entrée. Elle était habillée à la grecque; et, suivant les Mémoires de notre auteur[2], son habillement ne différait en rien de celui de nos déesses d'opéra. Sa coiffure était composée de quantité de plumes flot-

1. 1730. Traduit librement en allemand par Mylius, dans : *Kleine Romane, Erzählungen und Schwänke aus verschiedenen Sprachen,* von Mylius und Sander, 2 vol., Berlin, 1784. Le souvenir de Faust et de ses analogues semble aussi avoir inspiré un héros des *Mémoires de Grammont:* Rochester, qui, changeant d'habit et de nom, fit sous main courir des billets dans la Cité, portant qu'il était arrivé un médecin allemand farci de secrets merveilleux et de remèdes infaillibles: « la vertu des remèdes consistait principalement à soulager en peu de temps les pauvres filles de tous les maux et de tous les accidents où elles pouvaient être tombées... » Voy. chap. XII.

2. Hamilton feint d'emprunter son récit aux Mémoires prétendus de Sydney.

tantes sur sa tête, et surmontée d'une belle aigrette; des boucles de cheveux noirs lui descendaient jusqu'à la ceinture par devant, et jusqu'au croupion par derrière; ses engageantes lui battaient agréablement les genoux en marchant, et la queue, qu'elle traînait à la lacédémonienne, avait pour le moins quatre aunes d'un riche brocart de Corinthe. Cette figure s'arrêta quelque temps devant la compagnie; et s'étant tournée face à face devers la reine, pour en être mieux observée, elle en prit congé avec un certain sourire, entre doux et hagard, et sortit par l'autre porte.»

Faust évoque encore Mariamne, épouse de Hérode, Cléopâtre, Rosemonde, maîtresse de Henri II; mais Élisabeth, étant sortie du cercle magique et ayant parlé, le tonnerre éclate, une vapeur épaisse remplit la galerie, et les éclairs font transir les spectateurs, qui remettent à un autre jour le désir de voir la comtesse de Salisbury. [1]

Le roman de Klinger a plus de portée philosophique. Fréd. Max. de Klinger doit être compté au nombre des hommes qui ont le plus contribué à tirer l'ancienne littérature allemande hors des limites où elle était con-

---

1. «Ce qu'il y a de curieux et de piquant dans les contes d'Hamilton, c'est que ces parodies des contes de fées sont elles-mêmes des contes, et des contes vraiment fécriques. Hamilton n'a pu si bien se faire Français qu'il ne soit resté en lui beaucoup du compatriote de Shakspeare. Aussi porte-t-il dans la parodie une imagination toute particulière, riche, abondante, pleine de fleurs et de diamants.» E. Montégut, *la Littérature des fées*.

finée. Il eut même la gloire de donner son nom à une époque : on l'appela la période orageuse des drames de Klinger. Ce fut à l'école de Shakspeare et de Rousseau qu'il forma son esprit et son caractère. Le premier lui donna sa poésie vraie, prise dans la partie intime de la nature humaine, le second sa loyauté âpre et son idéal de l'homme élevé selon les lois de la nature. Son roman de *Faust*[1] fait partie d'un cycle de romans pris dans tout ce que l'humanité offre de profond et ce que la vie présente de crises poétiques. Si, dans *Faust*, l'âme de l'homme se déchire, elle se relève dans *Giafar*. Si *l'Homme du monde et le Poëte* est un ouvrage rempli d'une douce tristesse, cette tristesse disparaît dans *Sahir*.

Le traducteur français dit que l'auteur des *Aventures de Faust* semble s'être proposé le même but que Diderot dans *Jacques le Fataliste*. Mais dans cet amusant ouvrage, la question de la liberté de l'homme est à peine effleurée, et dans le roman de Klinger, le pacte que Faust conclut avec Mephistopheles repose sur une condition qui donne au romancier un vaste champ pour déployer son humeur frondeuse et parfois cruelle. Faust est une âme que les souffrances n'ont pas endurcie, que les déceptions n'ont pas totalement corrompue. Il croit à la mo-

1. Saint-Pétersbourg et Leipzig, 1791, sans nom d'auteur. Traduit en français : Amsterdam, 1798, in-12, av. fig. ; Paris, 1798 ; Leipzig, 1798 ; Reims, 1802 ; Paris, 1803 ; Paris, 1824 ; 3 vol. in-12, sous les noms de MM. de Saur et Saint-Geniès, qui n'en sont, dit-on, que les éditeurs.

ralité des hommes, à la vertu des femmes, à la générosité des grands, et le diable s'engage à lui montrer le monde sous une tout autre face : ainsi, les bourgeois de Francfort, qui l'ont repoussé misérable, lui envoient une députation, parce qu'il est riche; le bourgmestre lui cède sa femme pour un titre de noblesse; un ermite, qui vit en odeur de sainteté, lui apparaît un poignard à la main, vaincu par la luxure et la cupidité; un juge lui vend pour cinq cents florins son arrêt, etc. La conclusion est fournie par l'épilogue : « Que chacun, dit l'auteur, souffre en patience les accidents malheureux de ce bas monde, et ne consume pas sa vie et son repos à en rechercher la cause : ce sont des secrets qui surpassent l'intelligence humaine. »

La dernière forme que la légende avait à revêtir était celle du drame, Marlowe l'en gratifia.

Christophe Marlowe, plus brièvement Kit Marlowe, le plus grand poëte dramatique de l'Angleterre avant Shakspeare, naquit à Cantorbéry, en 1563, d'un père cordonnier. On ne connaît de sa vie agitée guère que les commencements pénibles et la fin tragique. En 1581, il entra à l'université de Cambridge, sans doute au moyen de ressources étrangères; deux ans après, il y prit le grade de bachelier, et encore deux ans plus tard, après avoir quitté Cambridge, il devint maître ès-arts. La preuve de cette éducation classique de Marlowe s'est conservée dans des essais de sa jeunesse, imprimés après sa mort : la traduction en vers non rimés du premier livre de

Lucain, de quelques élégies d'Ovide, et du poëme de *Héro et Léandre*. De son état d'acteur, l'on n'a d'autre témoignage que l'affirmation de Philips, dans son *Theatrum Poetarum*, et un vers d'une ancienne ballade, composée peu après la mort de Marlowe. Quoi qu'il en soit, il dut se familiariser de bonne heure avec la scène et ses exigences, car sa première pièce, *Tamerlan le Grand*, représentée en 1586, apporta une révolution complète dans le théâtre du temps, et doit être regardée comme une des pierres d'attente du merveilleux édifice shakspearien. Marlowe, dans *Tamerlan*, a le premier employé pour la scène le vers blanc, c'est-à-dire les iambes décasyllabes non rimés, et fixé, par son maniement heureux de ce vers, la forme poétique du drame anglais. Le fond de *Tamerlan* est d'ailleurs aussi curieux que la forme. Sans doute, il ne faut pas appliquer à cette pièce la mesure de la critique actuelle, on la trouverait alors emphatique et fausse, il faut la prendre dans son milieu historique et songer qu'elle était destinée à un public naïf qui comprenait peu les finesses poétiques, mais se plaisait singulièrement à voir Tamerlan, dans l'espace de deux heures, conquérir la moitié du monde, et atteler les rois à son char triomphal.

Marlowe eut le renom d'impie; c'est que les artistes et les poëtes dramatiques de cette époque ne possédaient pas la considération publique, et il était de bon ton de les mépriser. La ballade que nous avons mentionnée plus haut, dit de Marlowe :

Il fut un poëte célèbre
Et écrivit mainte pièce.
Il allait tantôt vêtu magnifiquement,
Tantôt comme un mendiant.

Si Beard (*Theatre of God's Judgements*, 1597), Meres (*Palladis Tamia*, 1598), Vaughan (*The golden Groue*, 1610), portent sur lui un jugement sévère, Peele, Nash et l'auteur du drame, *le Retour du Parnasse*, parlent de lui en termes qui prouvent toute l'estime où il était tenu. La *Tragique Histoire de Faust*[1] dut être jouée en 1592, car cette même année un ancien camarade de Marlowe, acteur et auteur qui avait renoncé au théâtre par dévotion, Robert Greene, fit paraître un pamphlet dans lequel, se faisant l'allié des puritains, il rendait Marlowe responsable des hardiesses philosophiques de Faust et l'adjurait de renoncer à l'athéisme. Marlowe mourut assassiné en 1593, et en 1597 sa pièce fut reprise, mais retouchée par Dekker, comme nous l'apprend Henslove, directeur de théâtre qui tint un journal de 1591 à 1609. Du même témoignage il résulte qu'en 1602, Bird et Samuel Rowley reçurent quatre livres sterling pour des additions à *Faust*. Ces additions ont dû passer dans la première édition, qui est de 1604, de sorte que nous ne posséderions pas un *Faust* de Marlowe seul. Quoi qu'il en soit, le poëte trouvait des secours dans la

1. *The tragical history of D. Faustus. As it hath been Acted by the Right Honorable the Earle of Nottingham his servants.* Written by Ch. Marl. London. Printed by V. S. for Thomas Bushell, 1604.

complainte de 1588 et surtout dans la légende de 1591. Après un chœur à la manière antique, Faust paraît dans son laboratoire, il a sous la main une foule d'in-folio qu'il prend et rejette successivement après en avoir lu quelques lignes, et il finit par se vouer à la nécromancie. La scène est pleine de mouvement : « ....Vis et meurs dans les travaux d'Aristote! Douce analytique, mon délice! *Bene disserere est finis logices*. Est-il vrai que bien disputer soit le couronnement de la logique? Cet art ne produit-il pas de plus grand miracle? Alors ne lis plus cela, le couronnement est atteint. L'esprit de Faust demande un plus noble prix. Adieu l'économique! Galien, ici! Sois médecin, Faust, entasse l'or et immortalise-toi par quelque cure merveilleuse : *Summum bonum medicinæ sanitas*. Le but de la médecine est la santé du corps. Quoi! Faust, n'as-tu pas atteint ce but, tes ordonnances ne sont-elles pas suspendues comme souvenir dans les villes qu'elles ont arrachées à la peste et sauvées de mille terribles maladies! Et pourtant tu n'es toujours que Faust et un homme! Si tu pouvais faire vivre les hommes éternellement, ou, quand ils sont morts, les ressusciter, alors cet art vaudrait quelque chose! Adieu, médecine!.... La métaphysique des magiciens, ces livres de nécromancie sont célestes! Ces lignes, ces cercles, ces lettres, ces caractères! voilà ce vers quoi je soupire. Oh! quel monde de profit et de délices, de pouvoir, d'honneurs et d'omnipotence est promis là au disciple fidèle! »

Entrent un bon et un mauvais ange, l'un qui détourne Faust de la magie, l'autre qui l'excite à continuer. Faust écoute le mauvais ange[1] et va dans un bois évoquer Mephostophiles. Celui-ci paraît sous une forme hideuse, sort et revient sous l'aspect d'un vieux moine, puis va prendre les ordres de son maître Lucifer. Arrivent Wagner et Rüpel le clown, qui donnent une sorte d'intermède et parlent en prose :

« WAGNER. — Ici, drôle, gamin!

RÜPEL. — Gamin! le diable m'emporte! Tonnerre! moi, un gamin! Vous avez vu beaucoup de gamins barbus?

WAGNER. — Tes rentrées sont médiocres, n'est-ce pas?

RÜPEL. — Et mes sorties donc, si vous vouliez voir?

WAGNER. — Pauvre garçon! Il plaisante dans sa nudité. Je sais que le maraud est sans emploi et si affamé qu'il donnerait son âme au diable pour une épaule de mouton, fût-elle crue.

RÜPEL. — Oh! non, je la voudrais bien rôtie et avec une bonne sauce, si je la payais si cher, vous pouvez le croire, etc. »

Faust conclut son pacte, puis il demande à épouser la plus belle fille de l'Allemagne. Mephisto lui présente

1. « Avec l'argent des esprits, dit Faust, je lèverai des soldats et chasserai de notre terre le prince de Parme. » Il s'agit d'Alexandre Farnèse, qui fit la guerre aux calvinistes dans les Pays-Bas. Ce souvenir peut servir à démontrer que la pièce fut composée en 1592, puisque Farnèse mourut en décembre de cette année. Voy. Notter, *Zur Faustsage*, *Augsb. Zeit.*, mars, avril, déc., 1847.

une diablesse, ce qui le dégoûte du mariage et le fait se contenter des plus belles courtisanes que le diable lui choisira. Le chœur reparaît et nous annonce que Faust est parti «pour étudier la cosmographie» et qu'il se rendra à Rome. Plus loin Lucifer et Beelzébub font assister Faust à un divertissement qui consiste dans l'exhibition des sept péchés mortels et qui forme une des scènes les plus piquantes du drame[1]. Chaque péché expose son caractère.

«L'ORGUEIL. — Je suis l'Orgueil, je ne daigne pas avoir de parents. Je suis comme la puce d'Ovide, je me fourre dans tous les coins d'une fille. Tantôt sous forme de perruques, je m'asseois sur son front; tantôt sous forme de collier, je me pends à son cou, tantôt je la baise sous forme d'éventail, puis je me change en chemise et fais ce que je veux....

LA GOURMANDISE. — Mes parents sont tous morts; pour l'argent comptant qu'ils m'ont laissé, c'est le diable, lequel est un pauvre traiteur. Il ne me donne par jour que trente repas et dix petites bouchées: une bagatelle pour les besoins de la nature. Je suis de race royale. Mon père était un Jambon de Lard-lande, ma mère une Tête-de-Porc de Bourgogne, mes parrains s'appellent Pierre Harengsaur et Martin Aloyau; ma marraine, oh! c'est une vieille grande dame, elle s'appelle Marguerite Bière-de-Mars, etc.»

1. Dans la légende, Bélial présente à Faust les princes de l'enfer, mais leur description ne vaut pas celle des *Sept Péchés*.

A Rome, Faust joue au pape les tours racontés par la légende; à la cour de l'empereur, il évoque Alexandre, sa maîtresse et Darius. Alexandre et Darius se battent, Darius est renversé, Alexandre le tue, lui prend sa couronne et la pose sur la tête de sa maîtresse. A la cour d'Anhalt, il procure à la duchesse des raisins en janvier. De retour à Wittemberg, il désire pour maîtresse Hélène, et lorsqu'elle paraît, il lui adresse ce salut, qui sera notre dernière citation, car le monologue final est assez connu: «Est-ce là le visage qui lança sur mer mille navires et renversa les hauts remparts de Troie? Oh! rends-moi immortel avec un baiser! Ses lèvres aspirent mon âme. Vois comme elle-y vole! Viens, Hélène rends-moi mon âme! Laisse-moi vivre ici; sur cette bouche le ciel réside, et tout ce qui n'est pas Hélène est poussière. Je veux être Pâris, et pour l'amour de toi, au lieu d'Ilion, c'est Wittemberg qui sera enflammé! Je veux me battre avec le faible Ménélas et porter tes couleurs aux plumes de mon casque. Oui, je blesserai Achille au talon, puis vers toi, vers tes lèvres! Oh! tu es plus belle que l'étoile du soir vêtue de l'éclat de mille étoiles, tu es plus brillante que Jupiter, lorsqu'il apparut flamboyant à la pauvre Sémélé, plus adorable que le monarque du ciel dans les bras d'azur de la tendre Aréthuse, toi, toi seule tu dois être mon amour!»

Certes, dirons-nous avec M. F. V. Hugo, il est difficile d'exprimer en vers plus charmants la passion de

Faust pour la beauté antique. Marlowe, d'ailleurs, a traité cette passion incidemment, parce qu'il voyait dans Faust surtout l'hérétique qui abandonne le dogme pour la science, le fils d'Ève qui veut découvrir les secrets défendus, le voluptueux pressé, qui fait avec le diable un marché de dupe. Le maître ès-arts de Cambridge conclut son drame comme le théologien allemand sa légende, par la damnation.

En 1612 parut à Londres un *Doctor Faustus;* il ne s'élève généralement pas au-dessus du médiocre, pourtant il contient une scène profonde, celle où le diable donne une leçon à Faust.

L'Allemagne n'eut d'abord point d'œuvre dramatique à opposer à celle de Marlowe. La pièce latine *Justi Placidii infelix prudentia*[1], et la pièce allemande d'Ayrer[2] n'ont point obtenu les regards de la postérité. Cependant, Neumann, dans sa *Disquisitio de Fausto*[3], attribue une grande part de la réputation de Faust à son apparition *sur la scène et dans des tragédies*, et Weinhold, dans ses *Remarques historiques*[4], parle de nombreuses représentations théâtrales, qui, au dix-septième siècle, avaient pour sujet la vie de Faust, dans les villes et les campagnes. Ces représentations étaient peut-être celles des *comédiens anglais*, ainsi nommés, selon M. Kurz[5],

1. Lipsiæ, 1598, in-8°, en vers iambiques.
2. Voy. *Opus theatricum*, Nürnberg, 1618, in-fol.
3. 1683, III, 8.
4. P. 3.
5. *Geschichte der deutschen Literatur*, 1861, t. II, p. 133.

parce qu'ils jouaient des pièces traduites de l'anglais, et suppléaient à la pénurie du théâtre national par des importations étrangères. Nous possédons des pièces du répertoire de ces comédiens. Certaines se sont conservées aussi, selon H. Heine[1], dans le bagage des troupes ambulantes. C'est ainsi que ce poëte vit, dans sa jeunesse, deux fois la vie de Faust représentée par des artistes vagabonds; non d'après des ouvrages modernes, mais probablement d'après des fragments d'anciens drames disparus depuis longtemps. « Je vis jouer la première de ces pièces, dit-il[2], sur les tréteaux d'un petit théâtre du Hamburger-Berg, faubourg qui sépare Hambourg d'Altona. Les démons y apparaissaient tous enveloppés de longs draps gris. A la question de Faust: « Êtes-vous mâles ou femelles? » ils répondaient: « Nous n'avons point de sexe. » Faust demande à voir leur forme cachée sous ce linceul gris, ils répondent: « Nous n'avons point de forme à nous, nous empruntons à ton gré la figure sous laquelle tu désires nous voir; nous aurons constamment la forme de ta pensée.... » Après bien des années passées dans la débauche et les orgies, Faust est engagé dans une intrigue amoureuse avec la signora Lucrezia, la plus fameuse courtisane de Venise; mais bientôt il abandonne traîtreusement cette belle et

1. Heine a tort de dire (*De l'Allem.*, II, 8) que les versions allemandes ne furent jamais imprimées. Il y en a un volume imprimé en 1620, mais rare.

2. *De l'Allemagne*, II, 8.

s'embarque pour Athènes, où la fille du duc s'éprend de lui et veut l'épouser. Dans son désespoir, Lucrezia demande secours aux puissances infernales pour se venger de l'infidèle. Le diable lui confie un secret: tout l'éclat dont Faust est entouré disparaîtra avec l'anneau qu'il porte à l'index. Lucrèce, déguisée en pèlerin, s'embarque pour Athènes, et arrive à la cour au moment où Faust, vêtu d'un costume magnifique, va présenter la main à la princesse pour la conduire à l'autel; mais le pèlerin, la femme jalouse et altérée de vengeance, arrache subitement l'anneau magique, et le jeune chevalier n'est plus qu'un affreux vieillard, visage ridé, bouche sans dents.....»

Dans l'Allemagne du Nord, depuis le dix-septième siècle jusqu'en 1737, plus longtemps encore dans l'Allemagne du Sud, Faust fut souvent mis à la scène, surtout dans des impromptu burlesques, genre alors à la mode. En 1746 encore, la compagnie Schuch donna à Mayence une pièce improvisée sur Faust[1]. A Vienne, Faust était le sujet d'une farce dont les apparitions infernales divertissaient fort le peuple. Dans cette pièce, un chant, devenu populaire, commençait ainsi:

Faust, Faust, tu dois mourir,
Faust, Faust, ton heure est là.

En 1770, la compagnie Wæser représenta à Leipzig

1. Reichard, *Theater-Journal*, 1778, I, 64. Cf. *Mémoires* de Brandes, t. I, pp. 281 et 351, dans la *Collection des mémoires sur l'art dramatique.*

une pantomime sur Faust[1], et, en 1776, on joua à Vienne une pantomime dont le programme français et allemand portait : *Le dernier jour du docteur Jean Faust, pantomime dressée sur le plan allemand d'un de nos amateurs du théâtre, représentée par des enfants au théâtre impérial et royal.* L'amateur était le conseiller de Weimar, J. Fr. Schmidt.[2]

L'apparition de Faust sur les tréteaux des marionnettes dut avoir lieu, en Angleterre, à une époque voisine de la représentation du *Faust* de Marlowe, et *master Devil* emportait sans doute le docteur Faust en enfer, sans plus de façon que Judas, le valet du frère Bacon, ou le vieux Vice lui-même, *the old Vice, the old Iniquity.* En 1675, les pièces jouées par les marionnettes faisaient une concurrence sérieuse aux pièces représentées par des acteurs en chair et en os ; aussi les propriétaires des théâtres situés dans Drury-Lane et près de Lincoln's Inn Fields adressèrent-ils une pétition à Charles II pour demander que le théâtre de marionnettes établi dans leur voisinage fût ou supprimé ou transporté dans un autre quartier. Parmi les marionnettes qui défilaient alors sous les yeux du public figurait le docteur Faust.

---

1. Voy. *Ueber die Leipziger Bühne,* 1770 ; 1re lettre, p. 96 ; 2e, p. 200.

2. La scène danoise possédait-elle un *Faust?* Dans la comédie de Holberg († 1754), *Magie ou fausse alarme,* un comédien répète la conjuration de « Mephistophiles », comme faisant partie d'une pièce où il joue, et il encourt ainsi le soupçon de nécromancie.

Vers 1709 commença à se produire un habile *puppet-showman.* Grâce à la protection d'Addison et de Steele, Powell acquit et conserva sous la reine Anne, George Ier et les commencements de George II, une célébrité fort étendue. Il se rendait particulièrement à Bath dans la saison des bains. En 1710, ses drames furent accueillis à Londres même. Punchinello et sa grondeuse compagne, accompagnés du docteur Faust, faisaient, suivant le *Tattler*[1], pâlir le nouvel opéra italien de Hay-Market. Vers 1728, Swift mentionne le personnage de Faust dans une satire en vers à l'adresse d'un whig brouillon et malfaisant, Richard Lighe, qu'il met aux prises, sous le nom de Timothy, avec un pauvre infirme, nommé Mead Mullinix, connu dans les rues de Dublin pour ses opinions tories. Celui-ci compare son adversaire à Polichinelle, et fait, par occasion, connaître quelques-uns des *puppet-shows* que l'on représentait alors à Dublin.[2]

Enfin, rien n'empêche de penser que la pièce de *Faust* fut jouée par les troupes de Rowland Dixon, le *gesticulator maximus*, qui, au dix-huitième siècle, avait son quartier général à Ingleton[3]; de Henri Rowe, qui jouait avec des figures de bois le *Macbeth* de Shakspeare (1797), et de J. Laverge, qui conserva jus-

---

1. N° 115, 3 janv. 1709-1710. L'année commençait encore à Pâques en Angleterre.

2. Cf. l'abbé Morellet, *Mémoires*, t. II, p. 353.

3. Voy. le *Doctor*, de Southey.

qu'à notre temps la tradition des *puppet-shows* religieux.[1]

En Allemagne, au commencement du dix-huitième siècle, Sébastien de Scio, qui avait à Vienne des marionnettes fort perfectionnées, alla représenter partout, et notamment à Berlin, *la Vie du docteur Faust.* Ce spectacle produisit une telle impression sur le peuple berlinois que le clergé s'en alarma, et que le ministre Spener présenta une requête au roi pour en obtenir la suppression.[2]

En 1733, les marionnettes jouaient un *Faust* à Hambourg, mais un Faust rempli d'extravagances[3]. Le *Faust* de Gœthe ramena de plus belle l'attention sur la scène des marionnettes, qui en avait fourni l'idée première. Des joueurs de marionnettes intelligents, Schütz et Dreher, Geisselbrecht, Thiemé et Eberlé[4], exploitèrent habilement la nouvelle disposition des esprits. En 1804, Schütz et Dreher vinrent de la Haute-Allemagne, apportant une vieille rédaction de Faust. Toute la haute société de Berlin y accourut. Schütz, séparé de Dreher, revint à Berlin, en 1807, et donna des représentations très-suivies. Outre *Faust*, il jouait un drame, intitulé : *Le docteur Wagner ou la descente de Faust en enfer*, drame qui avait porté autrefois pour second titre : *Infelix*

---

1. Voy. William Hone, *Ancient Mysteries*, p. 230.
2. Voy. Sommer, *Faust* (Encyclop. Ersch et Gruber).
3. Voy. Schütze, *Hamburgische Theater-Geschichte*, p. 62.
4. Voy. Stieglitz, *Die Faustsage*.

sapientia. A l'autre extrémité de l'Allemagne, un mécanicien de Vienne, Geisselbrecht, représenta à Vienne, à Francfort, et même à Weimar, où résidait Gœthe, un drame de *Faust,* d'une rédaction un peu plus moderne que celle de Schütz, intitulé : *Le docteur Faust ou le grand nécromancien*, *pièce avec chant en cinq actes.* Il avait à Francfort sa résidence principale. Un habitant de cette ville, le docteur Kloss, vit jouer pour la dernière fois *Faust* en 1817. Dans l'origine, les pièces de marionnettes, loin d'être imprimées, n'étaient même pas toujours écrites ou ne l'étaient pas en entier. Les directeurs qui en possédaient des copies, les gardaient précieusement et les transmettaient à leurs successeurs. C'est à l'aide d'un de ces manuscrits que Geisselbrecht jouait son *Faust.* Après sa retraite, sa copie devint la propriété du roi de Prusse, et, en 1832, M. de Below obtint l'autorisation de la faire imprimer à vingt-quatre exemplaires qui furent distribués en présents.

Avant cette époque, et dès 1808, M. von der Hagen avait formé, de concert avec quelques amis, le projet de donner au public le texte du *Faust* de Schütz. On fit au directeur la demande de son manuscrit, mais celui-ci refusa et prétendit même qu'il n'avait point de copie, et qu'il jouait partie de mémoire, partie à l'impromptu. Alors plusieurs personnes se concertèrent pour écrire la pièce pendant les représentations; la confrontation des copies fit remarquer des variantes qui prouvèrent qu'en effet Schütz recourait quelquefois

à l'improvisation. Toutefois, M. von der Hagen rassembla ces matériaux et en forma un texte, dont plus tard il publia le premier acte et analysa les autres.[1]

En 1846, M. Simrock, profitant de la publication de M. von der Hagen, d'études analogues de MM. Horn[2], Rosenkranz[3], Leutbecher[4] et Sommer, et aidé de ses propres souvenirs, fit paraître à Francfort un *Faust* de marionnettes qui n'était guère plus satisfaisant que celui de M. von der Hagen.

En 1847, M. Scheible publia dans son *Kloster* cinq *Faust*, appartenant aux théâtres d'Ulm, d'Augsbourg, de Cologne et de Strasbourg, mais sans les entourer d'éclaircissements. Enfin, en 1850, parut à Leipzig le *Faust des marionnettes, publié pour la première fois sous sa forme originale, avec une introduction historique et des notes.* L'éditeur, qui ne s'est pas nommé, est le docteur Guillaume Hamm. Il doit son texte à une ruse de son secrétaire, qui fit boire un aide du directeur des marionnettes Bonneschky, en représentations à Leipzig, et le travailla si bien qu'il parvint à avoir communication du manuscrit. M. Ch. Magnin doute des assurances données par M. Hamm, et croit voir dans son texte un

---

1. *Germania*, t. IV, p. 211 (1841).

2. Voy. *Freundliche Schriften für freundliche Leser*, 1820, 2e part., p. 51.

3. *Zur Geschichte der deutschen Literatur*, 1836.

4. *Ueber den Faust von Gœthe*, 1838, p. 99. Voy. sur un Faust de marionnettes, représenté par les Bohémiens : Zoller, *Bilder aus Schwaben*, 1834.

résumé adroit des matériaux antérieurs. Nous n'avons point de raison de mettre en doute la bonne foi de l'éditeur, et s'il nous fallait trouver des pasticheurs ou des faussaires, nous les chercherions ailleurs que dans la sincère Allemagne.

M. Hamm, d'ailleurs, ne fait pas difficulté de reconnaître que son texte a éprouvé en certaines de ses parties des rajeunissements et des interpolations; mais il prétend qu'il se rapproche plus que les autres de la pièce originale, et il donne pour preuves la simplicité du plan, l'absence du bel esprit et des mauvaises rimes qui règnent dans d'autres *Faust*, la qualité de la langue, ici pleine de la boursouflure littéraire de la seconde moitié du dix-septième siècle, là respirant la rudesse comique du bouffon de la pièce. Il placerait volontiers la première apparition du Faust-marionnette à l'époque d'Ayrer, et il trouve un indice de l'âge de son manuscrit dans les noms des personnages : Ferdinand, Bianca, Orestes, rappellent les comédiens anglais qui parcouraient l'Allemagne au milieu du dix-septième siècle et jouaient certaines pièces tirées des nouvelles italiennes; ce qui explique aussi pourquoi les marionnettes agissent à la cour du duc de Parme, que la légende ne mentionne pas. En outre, le texte de Bonneschky porte Mephistophilis, forme plus ancienne que le Mephistopheles des autres textes; le lieu de la scène se passe, trois actes durant, à Wittemberg, au lieu de se passer à Mayence, comme dans les pièces précédentes, et le titre est plus

simple qu'ailleurs, où il semble emprunté au roman de Klinger, et porte : *la Vie, les actes et la descente en enfer de Jean Faust.*

Nous nous arrêterons un moment au *Faust* du théâtre de Strasbourg; en effet, qu'on le fasse remonter au dix-septième siècle, il n'en aura pas moins été représenté dans une province et une ville françaises, et il devient ainsi un document pour l'histoire du théâtre dans les provinces de France. D'autre part, le théâtre où il se produisait a disparu depuis une douzaine d'années, et n'existe plus que dans le souvenir. Le temps est passé où le principal personnage des marionnettes, Hans Wurst, excitait deux fois par semaine le rire des enfants petits et grands, et piquait la curiosité par ses allusions aux événements du jour; ses balourdises lui firent sentir le besoin de perfectionner son éducation, l'aplatissement de son abdomen lui enjoignait de rechercher une position plus lucrative que celle de disciple d'Aristophane; les chemins de fer et l'électricité aidant, il s'est jeté dans la presse, il est devenu journaliste, et il a prospéré... un an.

Le premier caractère de Hans Wurst laissant plus de prise aux jugements de la postérité que le second, voici comment il se dessine : « *Omnia mea mecum porto :* ma tête, mon pied, mon coude; voilà ce qui s'appelle voyager; j'étais au service d'un riche seigneur, qui avait un petit garçon dont je devais porter le *prinzipibi*[1] à

1. Le rudiment.

l'école; un matin, je n'avais pas encore déjeuné, l'enfant m'appelle : « Hans Wurst, porte-moi mon *prinzipibi* à l'école! » Je prends le livre sous le bras et je m'en vais sans avoir déjeuné. En chemin, je rencontre un petit garçon qui crie : « Des prunes, des prunes! » Je lui demande: « Petit, que veux-tu du panier? » Il répond: « Le cent coûte 6 kreuzers; mais que, si je puis en manger davantage, les autres ne coûteront rien. » Je lui aide à mettre bas le panier, je me mets devant, et fonctionne jusqu'à ce que le panier soit presque vide. Le petit garçon fit une drôle de mine, et je décampai...... ».

Quand Mephistopheles a emporté Faust, un diable s'approche de Hans Wurst, et lui dit : « Il faut que tu ailles avec moi en enfer. »

HANS (*lève le pied*) : « Comprenez-vous et connaissez-vous cela? » (en français dans le texte.)

UN SECOND DIABLE : « De quel pays es-tu? »

HANS : « Je suis un Strasbourgeois. » (*Les deux démons disparaissent en hurlant.*)

HANS WURST : « On peut voir par là que le diable lui-même a du respect pour un Strasbourgeois! »

Dans la même pièce, la scène de l'évocation des esprits se rapproche, plus que les scènes analogues des autres drames de marionnettes, du morceau qu'on trouve dans les œuvres de Lessing, et que M. Magnin a cité dans l'*Histoire des Marionnettes :*

« FAUST. — Quelle est ta vitesse et comment t'appelles-tu?

Chil. — Je m'appelle Chil, c'est-à-dire dans votre langue traînante : le trait de la peste.

Faust. — Et quelle est ta vitesse ?

Chil. — Celle du trait de la peste.

Faust. — Tu serais à ta place au service d'un médecin. Et toi, quel est ton nom ?

Dilla. — Dilla, car je suis porté sur les ailes du vent.

Faust. — Et toi ?

Oron. — Mon nom est Oron, car je vole sur les rayons de la lumière.

Faust. — Quelle est ta vitesse, toi, quatrième ?

Pomon. — Celle de la pensée de l'homme.

Faust. — C'est quelque chose. Mais les pensées de l'homme ne sont pas toujours rapides ; elles ne le sont guère quand la vérité et la vertu les appellent. Combien elles sont lentes alors ! Et toi, quelle est ta promptitude ?

Léviathan. — Celle de la vengeance du vengeur.

Faust. — Sa vengeance serait prompte ? et je vis encore et je pèche encore !

Léviathan. — C'est déjà une vengeance pour lui de te laisser vivre et pécher.

Faust. — Qu'il faille qu'un diable m'apprenne cela ! Et toi, Mephistophiles ?

Mephistophiles. — Tu seras un mortel difficile à contenter, si je ne te suis pas assez prompt.

Faust. — Parle, comment es-tu prompt ?

Mephistophiles. — Ni plus ni moins que le passage du bien au mal.

Faust. — Ah! tu es mon diable! prompt comme le passage du bien au mal! Oui, il est prompt, celui-là; il n'y a rien de plus prompt. Retirez-vous, escargot de l'Orcus, retirez-vous; attendez, invisibles, mes ordres! »

Comme nous tenons à rester dans l'époque ancienne, et à ne pas répéter des banalités, nous nous arrêtons ici et nous concluons. Faust, dans l'histoire, est un humaniste, qui propagea en Allemagne la science et l'art antiques, par des moyens qui aujourd'hui peuvent être regardés comme équivoques, mais qui le paraîtront moins, si l'on tient compte de l'état intellectuel du seizième siècle[1]. Faust, dans la légende, est un magicien qui fait un pacte avec le diable pour obtenir des connaissances illicites et des jouissances illimitées, et cette légende est le produit de la réaction ecclésiastique étroite qui suivit le premier essor de la réforme. Enfin, dans l'histoire comme dans la légende, repose le germe de l'idée qui s'épanouira dans les temps modernes, idée de l'humanité emportée par un mouvement sans relâche, soit dans le champ de l'esprit et de la recherche scientifique, soit dans la sphère de la vie et de la sensibilité.

1. La *Vie de Thomas Platter* récemment publiée à Genève vient confirmer notre opinion. Platter est un Faust qui a écrit ses Mémoires, Faust enfin fut un écolier comme Rutebeuf et Villon.

De ce que cette activité à outrance offre des périls, faut-il la proscrire, la condamner? Oui, a répondu la légende. Non, répond Gœthe; car il pense que l'humanité, malgré ses échecs et ses défaillances, reprend à la fin son équilibre. Et Lessing, avant Gœthe, a dit: « Ce n'est point la possession réelle ou illusoire de la vérité qui fait la valeur de l'homme, mais son effort sincère pour la trouver. Ce n'est point la possession, mais l'effort qui augmente ses forces et l'approche de la perfection. Si Dieu tenait dans sa droite toute vérité et dans sa gauche l'élan éternel vers la vérité, avec la condition d'une éternité d'erreur, et me disait: « Choisis, » je tendrais humblement vers sa gauche, et dirais: « Mon Père, donnez, la vérité pure n'est cependant que pour vous. [1] »

1. Ces lignes étaient écrites lorsque parut une nouvelle étude sur la légende de Faust: *Die Faustsage und der historische Faust*, von Dr L. Housse, Luxemburg, 1862. M. Housse est un disciple de M. de Mirville et du chevalier Gougenot des Mousseaux!

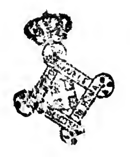
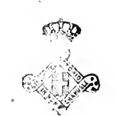


TABLE DES MATIÈRES.

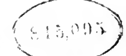


TABLE DES MATIÈRES.

Z






815,095

DU MÊME AUTEUR:

Faust, tragédie de Gœthe, adaptée à la scène française pour la première fois; in-12, 1861 (épuisé).

Marie Stuart, de Schiller, traduite en vers (offrande pour l'anniversaire séculaire de la naissance du poëte); in-18. 1859.

Héro et Léandre, poëme grec de Musée, traduit en vers et suivi de notes; in-8° 1859.

Liber vagatorum. Le livre des gueux, précédé d'une introduction littéraire et bibliographique sur l'argot des bords du Rhin et suivi d'un vocabulaire des mendiants; in-28, Paris, Aubry, 1862.

EN PRÉPARATION:

L'Alsace ancienne et moderne, de Baquol; ouvrage refondu.



